



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





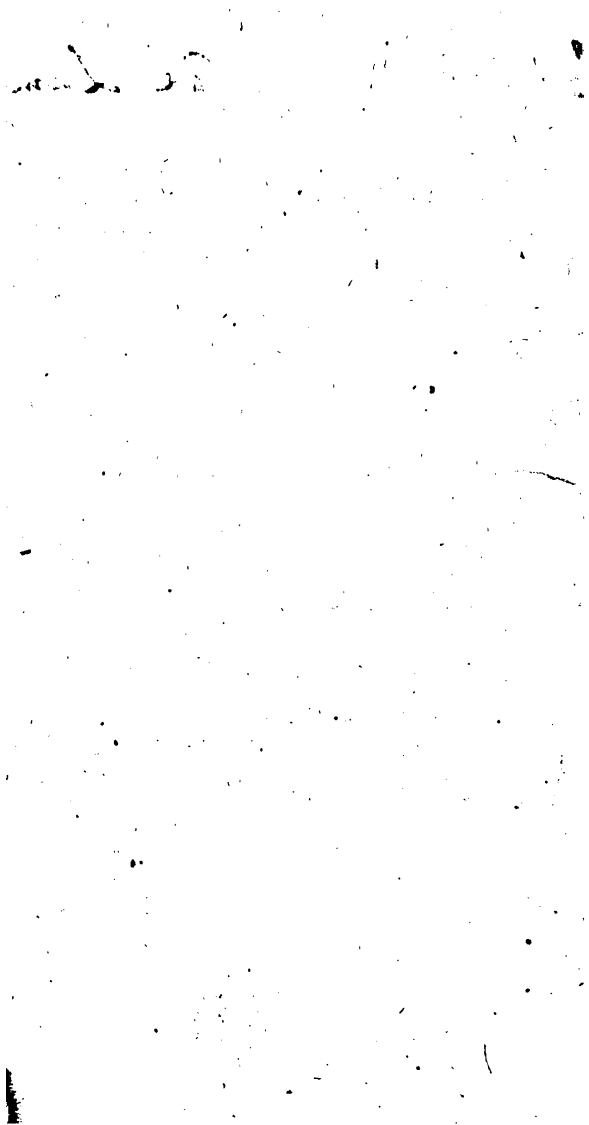
Lord Northwick!



Vet. Fr. II. A 597

Wolfs 1

10



Amilie LE De Lus

MA RIAGE

DU SIÈCLE,

OU

LETTRES

De Madame la Comtesse de Castelli,

à Madame la Baronne de Fréville.

PAR M. CONTANT D'ORVILLE.

Première Partie.



A LILLE,

PAR LA SOCIÉTÉ.

M, DCC. LXVII





ÉPIÎRE

A l'une des plus vertueuses
& des plus respectables
femmes de Paris.

MADAME,

Vous m'ordonnez de taire votre Nom, j'obéis. Ce n'est point à la splendeur du sang, aux dignités, aux faveurs de la fortune que je dois mon hommage ; c'est à la vertu, & à la vertu persécutée.

Si l'on en excepte ces catastrophes terribles, qu'on aura toujours peine à croire, vos malheurs ont tant de conformité avec les infortunes de Madame la Comtesse de Castelli, votre caractère a tant

iv É P I T R E.

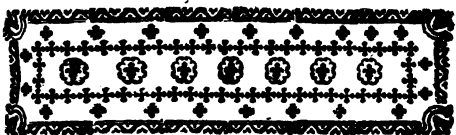
de rapport avec le sien, qu'il ne paroîtra pas étonnant à ceux qui devineront, que je vous aie dédié cet éloge de vos sentimens.

Puissent vos tyrans se reconnoître dans cet ouvrage, & ne pas imiter la barbarie de Madame Des-tournelles. Puisse votre époux vous rendre la justice qui vous est due; & s'il a imité Monsieur de Castelli dans les premières années de son mariage, puisse-t-il réparer ses torts, pendant celles qu'il aura encore le bonheur de vous posséder.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
CONTANT D'ORVILLE.



A V I S

D E

L'ÉDITEUR.

VOICI encore un ouvrage qui passera pour un Roman. Il l'est sans doute à quelques égards. Les événemens sont multipliés, les traits pressés, les circonstances rapprochées. Le fond est vrai, mais je ne chercherai point à le persuader au Lecteur : il me suffit qu'il convienne qu'on ne rencontre que trop de caractères ressemblans à celui de Madame Destournelles, dont pour

l'honneur de l'Humanité, on ne publie pas tous les crimes. A la vérité, on trouvera peu de femmes qui approchent de la candeur de Madame de Castelli: il en est cependant; les plus vertueuses sont les moins connues; mais en revanche, combien est-il d'époux du ton de M. de Castelli? Convenons que ce qui est exactement vrai, n'est pas toujours vraisemblable, & qu'on est fort embarrassé sur le choix du sujet, lorsqu'on veut écrire. Nos *Romanciers* ne nous ont pas laissé la moindre phrase à glaner dans les champs de la galanterie, pas la plus légère situation. Rien de plus usé que les tracasseries & les infidélités de nos petites-maîtresses; rien de plus insipide & de plus commun que la vie & les

DE L'ÉDITEUR. vij

mœurs de nos petits-maîtres. Qui met de pareils héros sur la scène, risque de ne pas faire la peinture des bonnes mœurs; & quel que soit le but de l'auteur, c'est toujours au détriment de la vertu qu'il présente de pareils objets. Que faire donc quand on est tourmenté de la fureur d'écrire, & qu'on a le cœur assez droit pour ne permettre aucun écart à sa plume? Il faut, je erois, chercher dans les contrastes du vice & de la vertu, les moyens d'intéresser son Lecteur. On me dira : il faut écrire, parce que vingt mille personnes vivent des ouvrages bons ou mauvais qui se débitent chaque année, & que l'impression est une branche de commerce utile à l'Etat, & qu'on ne peut trop étendre. Il

viiij AVIS DE L'ÉDITEUR.

faut intéreffer, parce qu'il est encore des ames tendres & vertueuses qui se plaisent à gémir sur les malheurs de l'Humanité, à réfléchir sur les infortunes & les crimes des hommes, & qui ne liroient point, si on ne leur présentoit que des... des... des....

Je me suis plus occupé à intéreffer qu'à plaire, à toucher qu'à amuser. J'ai cherché à parler au cœur: s'il m'a entendu, l'esprit ne me fera point de procès. C'est à l'aide du sentiment que j'ai tenté de faire passer la foiblesse du style, le mauvais choix des termes, le défectueux de la phrase. Le Lecteur est mon juge: il décidera si j'ai rempli mon projet, il m'éclairera sur mes fautes, il m'instruira. Sa critique me fera connoître quel cas je dois faire du genre que j'embrasse,



LETTRE

De Madame la Baronne de FREVILLE,

A L'ÉDITEUR.

Du Couvent de.....

LES larmes que vous donnez à la mort de Madame la Comtesse de Castelli font honneur à votre sensibilité. Jamais innocente n'a été sacrifiée plus inhumainement ; c'est le triomphe du crime sur la vertu. Mon amitié regrettera toujours cette tendre & malheureuse amie, qui, née pour la félicité, n'a connu que l'infortune & la douleur.

Vous exigez que je vous confie le précieux dépôt de ses lettres, vous croyez

✻ L E T T R E

qu'elles méritent de voir le jour, vous prétendez même qu'elles peuvent être utiles, je ne suis pas de votre sentiment. Les femmes égarées dans le tourbillon des frivoles plaisirs, constamment entourée de modes, d'ajustemens & de futilités, daigneront-elles s'occuper un instant à pleurer ou à réfléchir avec Madame de Castelli? A leur exemple, votre sexe, Monsieur, pourra-t-il jamais se persuader qu'il ait existé une épouse aussi tendre & aussi vertueuse? Tout romanesque que cela paroît, rien n'est cependant plus vrai: Vous le savez, Madame de Castelli élevée près de moi, dans une clôture où l'on sçait allier les devoirs essentiels de la Religion avec cette honnête liberté qui convient à une femme aimable, porta dans la société cette aménité qui devoit en faire

la base & le charme. Cette douceur a ouvert un précipice sous ses pas, elle a causé sa mort. Quel foible attrait pour ce monde léger qui ne veut que s'amuser !

D'après cette réflexion, vous pouvez, si vous le jugez convenable, donner au Public les Lettres de feu Madame la Comtesse de Castelli : je les ai fait copier, & je vous les envoie. Quand entre tous les Lecteurs il n'y auroit qu'un seul cœur attendri, vous n'aurez pas lieu de regretter vos soins.

*Souvenez-vous, Monsieur, que Madame de Castelli, fille unique de Monsieur ****, plus connu par ses immenses richesses, que distingué par sa naissance, resta orpheline à sept ans, sous la tutelle de M. le Baron de Saint-pré. J'ajoute qu'elle a passé huit années*

xij LETTRE A L'ÉDITEUR.

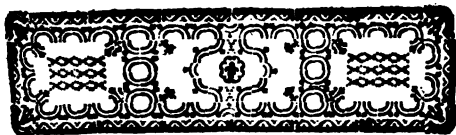
*dans cette Abbaye, & qu'elle n'en est
sortie que pour commencer la carrière
de ses malheurs, en épousant M. le
Comte de Castelli.*

Je suis, &c.

La Baronne de FRÉVILLE.



LE MARIAGE



LE
MARIAGE
DU SIÈCLE.



LETTRE I^{re}.

De MADemoiselle*****

A Madame la Baronne de FRÉVILLE.

De Paris le.....

QUI pourra remplacer dans mon cœur ma chère Baronne? Vous m'avez dit, en me quittant, que rien n'étoit plus aisé, & moi je vous réponds que la chose est impossible. Lisez couramment, méchante que vous êtes, dans ce cœur qui est tout
I. Part. A

à vous, ou souffrez que j'y life moi-même. L'absence, l'éloignement n'auront jamais de droits sur mon amitié; je vous la jure inviolable.

Vous m'avez défendu les larmes. Eh bien! Défense inutile. J'ai pleuré pendant tout le voyage. Est-ce un crime? Non sans doute, car je n'en ai aucun remords. Vous voyez qu'il y a des instans où la désobéissance est permise. D'un ou d'autre côté, je me ferois chargée de cette faute. Il falloit de toute nécessité désobéir à mon cœur, ou braver votre ordre: j'ai trouvé l'un plus facile que l'autre. Querellez-moi, mais aimez-moi.

Vous avez vû Madame Liébault & M. l'Abbé Trottier, qui sont venus me chercher, & que mon Tuteur a chargés de ma conduite jusqu'à Paris. Oh! les bons originiaux! L'Abbé Trottier, grand, sec & fort bavard, m'a instruit qu'il avoit l'honneur d'être premier Aumônier de Monseigneur le Baron de Saintpré. Tant mieux, lui ai je répondu, vous

nous dites la Messe. Il parle mal françois, mais en récompense il m'a cité beaucoup de passages latins. C'étoit du grec pour moi. A cela près, je l'ai trouvé fort réjouissant. A propos, il m'a assuré que du temps des Croisades, Louis XI, par la protection de Notre-Dame de Cléry, avoit gagné une mémorable bataille contre les Turcs : cet homme, comme vous voyez, possède parfaitement l'Histoire. Madame Liébault, grosse, courte, l'œil rond, la bouche large, me semble une assez bonne femme. Elle se donnera l'avantage d'être ma gouvernante, & me procurera des leçons, de belles manières : ce sont ses termes. Elle a déjà fait des miracles dans ce métier. Par ses avis, en six mois une Demoiselle a cessé d'être coquette, une autre n'a plus été dévote ; celle-ci n'a plus été glorieuse, celle-là plus familière, & toutes sont des anges qui brillent dans les grandes Compagnies. Si je veux l'écouter, je serai bientôt une personne accomplie. A ij

Mais où mon Tuteur a-t-il été dé-
 terrer une pareille gouvernante ?
 Passe pour l'Aumônier, il ne faut
 pas d'esprit pour réciter dévotement
 son breviaire : mais il faut au moins
 l'usage du monde pour donner des
 préceptes d'éducation.

Nous arrivons demain à Paris, je
 vous communiquerai mes observa-
 tions, ma chère Baronne, & votre
 amitié en revanche me donnera des
 avis.



LETTRE II.

A la même.

De Paris le.....

MONSIEUR le Baron de Saintpré
 est venu au-devant de moi à deux
 lieues. Lorsque je le vis il y a sept
 ans, j'étois peu en état de le juger ;
 depuis il a constamment été à l'Ar-
 mée. C'est un homme simple, qui
 me paroît avoir plus de bon-sens que

DU SIÈCLE.

d'esprit. Sa physionomie inspire la confiance : son ton est affectueux. Il ne rit point, mais la sérénité de son visage dénote une ame pure & contente. On voit qu'il s'enflâme au seul nom de la probité : c'est un Philosophe, si, comme vous me l'avez dit souvent, Philosophe & sage ont la même signification & les mêmes devoirs à remplir.

Ma chère Pauline, me dit-il en m'abordant, si mes sentimens d'amitié pour vous n'avoient pas dû céder aux obligations de mon état, il y a long-temps que le soin de votre éducation auroit été mon plus doux plaisir. Un Militaire doit son bras au Prince, à l'État, & tout autre engagement cesse lorsqu'il faut voler à leur défense. La paix me rend à l'amitié. En acceptant le titre de votre Tuteur, ce sont moins vos biens que j'ai promis de conserver, que votre bonheur que j'ai entrepris d'assurer. J'y vais travailler. La mort vous a privée d'un pere qui fut mon

ami, avant même que vous fussiez en âge de sentir sa perte ; souffrez que je le remplace dans votre cœur. Que le dégoût, la crainte, la réserve soient bannis de notre société. Si ma candeur vous plaît, je mériterai bientôt votre estime : l'estime est la compagne de la confiance, & c'est à cette confiance que je devrai la satisfaction de vous rendre heureuse.

J'ai été pénétrée de ce discours : je pense, ma chère Baronne, y avoir assez bien répondu ; car j'ai vu des larmes rouler dans les yeux de Saint-pré. Ce signe est quelquefois celui de la joie. Lorsque vous voulûtes bien me dire que vous m'aimiez, mon cœur palpita, des larmes involontaires coulèrent sur mon visage, mon articulation se trouva embarrassée, j'étois pourtant joyeuse.

Ce qui nous restoit de chemin à faire s'est passé gaiement. J'ai été de la meilleure humeur. Saint-pré en a paru flatté ; mais l'Abbé Trottier & Madame Liébault en ont pris

occasion de tomber dans la mélancolie. Aurois-je pu me refuser au plaisir de les badiner l'un l'autre à ce sujet? Je lisois dans leur ame. Ma chère Gouvernante future disoit en elle-même: cette petite personne sent déjà l'ascendant qu'elle a sur son Tuteur; elle en abusera, je n'aurai point d'autorité: ce n'est pas là mon compte. Pour le bon Monsieur Trottier, il est intimement persuadé que mon petit caractère mutin & porté à la raillerie, lui prépare bien des mortifications. J'ai lu couramment ces réflexions sur leur visage. Rendez-moi justice, ma chère Baronne. Est-ce me connoître? Je vais être réellement méchante. Je leur prépare un tour cruel. J'aimerai Madame Liébault, je ne me servirai pas de la facilité de mon Tuteur pour affoiblir l'autorité qu'elle doit avoir sur moi: j'aurai des égards pour l'Abbé; tout plaisant qu'il me paroît, je ne le plaisanterai plus: qu'en pensez-vous? Ils seront bien honteux d'avoir si mal jugé de moi.

8 LE MARIAGE

Ah ! ma chère amie , quel cahos que ce Paris ! quelle affluence d'équipages ! les oreilles ne peuvent résister à ce bruit. Mes yeux s'ouvrent & ne distinguent rien. Notre carosse fend la presse : il se fait jour au milieu des chars , des chevaux , d'un peuple innombrable & d'un nuage de poussière. Il ne roule pas , il vole. Que je crains de regretter votre paisible retraite !

L'hôtel de Saintpré est vaste & superbe. L'appartement qui m'a été destiné est magnifique ; il donne sur un jardin où l'Art s'efforce d'étouffer la Nature. En récompense , mon œil peut se promener au loin à travers une plaine immense que bordent de riches côteaux. C'est en contemplant cette étonnante variété d'objets , que je rêverai souvent à ma chère Baronne.





L E T T R E I I I.

A la même.

De Paris le

IL y a six jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, il y en a cinq que je m'en veux un mal horrible. Mais vous ne concevez pas ce que c'est que des diamans à choisir, des étoffes à admirer, des parures à assortir : voilà pourtant ce qui m'occupe, voilà ce qui me fait manquer à l'amitié, & m'a empêchée de vous écrire. A toute autre qu'à ma chère Baronne, je présenterois ces frivoles occupations comme l'excuse la plus légitime. J'ai tort avec vous : j'aurois raison dans la Capitale.

Je fais réparation à Madame Liébault ; personne ne possède plus supérieurement le grand art de la parure. Elle connoît le reflet des couleurs ; c'est un Peintre en ajustemens, qui

A v

ſçait placer à propos les ombres & les clairs, & qui pourroit ajoûter plus d'un chapitre intéreſſant au livre du grand art de la coquetterie. J'ai ſouſcrit à toutes ſes déciſions, & par une biſarrerie ſingulière, je ſuis obligée de convenir que ma femme de chambre a toutes les qualités néceſſaires pour former le cœur & l'eſprit. C'eſt une fille de condition que les malheurs ont réduite à cette affreufe ſervitude. Vous me l'avez bien dit, que peu de gens étoient à leur place, & que ce n'étoit pas toujours dans les grands emplois qu'on devoit chercher les vrais talens.

Tous ces artiſans du luxe & de la vanité m'assiégent & me fatiguent. A les entendre, ils ſont de première néceſſité, & les vraies colonnes de l'Etat : ſans eux plus de richesses, plus de gloire ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne penſent d'eux que ce qu'on en penſe. A Paris, le premier des arts, eſt celui de la parure : le premier des talens eſt

celui de plaire : tous les autres ne font qu'accessaires & traités de bagatelles . En vérité, ma bonne amie, notre sexe est ici bien avili. Il ne faut, m'a dit Madame Liébault, qu'un trait d'histoire cité à propos, pour perdre une jolie femme de réputation : sçavoir tenir une toilette, minauder devant un miroir pendant deux heures , promener languissamment son inutilité , jouer la distraction , effleurer tous les plaisirs & n'en goûter aucun , médire , parcourir la brochure du jour ; voilà la science de la femme aimable. Plus de connoissances en fait une ridicule.

Sophie , ma femme de chambre , a souri d'indignation à ce beau discours : Madame Liébault s'en est offensée. Sophie croit qu'une femme ne peut ignorer sans honte ce qu'un homme est dans l'obligation de sçavoir. Elle prétend qu'elle soit instruite , sans exiger qu'elle paroisse sçavante. Elle s'imagine que les mêmes parures ne conviennent pas à

tous les âges , mais que la modestie , la décence sont de tous les temps.

Plus je vois M. de Saintpré , plus je l'aime ; rien n'égale sa complaisance. Je ne la mettrai pas à l'épreuve ; ce seroit m'en rendre indigne que d'en abuser.



L E T T R E I V.

A la même.

De Paris le

QUE de choses à vous raconter , ma chère Baronne ! mais par où commencer ? Depuis mon arrivée à Paris , je ne puis arranger mes idées ni mettre d'ordre dans mes réflexions. Mon Tuteur avoit déterminé le jour d'hier pour mon entrée dans le monde ; en conséquence il avoit invité à dîner une compagnie nombreuse & choisie. L'aurore en naissant a trouvé la chère Madame Liébault bien éveillée. Elle a méchamment interrompu

mon sommeil ; mes gens avoient déjà reçu leurs ordres & pris leurs postes ; les ouvriers faisoient foule dans mon anti-chambre ; ma toilette dressée , il a fallu m'y laisser conduire. Huit heures oui , huit heures ont été employées au grand ouvrage de ma parure. La vie est si longue , si intéressante , qu'on ne peut trop multiplier les futilités pour en remplir le vuide. Ma nonchalance n'est pas du goût de Madame Liébault ; elle voit avec jalousie que toute son activité m'intéresse moins que le bon-sens de Sophie. Je ne voudrois pas la mortifier ; je me soumetts à son autorité dans tout ce qui est de l'empire de la mode , mais nous ne serons pas amies si elle prétend fixer toute mon attention sur ces objets.

Deux heures sonnent , & j'arrive dans l'appartement. Si je m'en rapporte aux murmures qui s'élèvent , mon abord cause quelque sensation , & ma vanité a lieu d'être satisfaite. Ma vanité ! mais c'est la richesse &

le goût de mon ajustement qu'on admire : ce tribut est de droit à Madame Liébault ; il n'y a peut-être pas un grain d'encens pour la pauvre Pauline. C'est aux connoissances, aux talens que les louanges sont dues : voilà les seules qui soient personnelles ; les graces du corps sont un bienfait de la Nature , & l'on ne doit pas plus s'en glorifier , que de porter sur soi tous les chefs d'œuvres de l'industrie humaine.

Venons aux personnages qui composent cette brillante assemblée. Entre toutes les Dames, Mademoiselle d'Orbeffan & Madame Destournelles sont celles que j'ai le plus remarquées , & qui m'ont le plus accueillie. Madame Destournelles est une brune , vive & piquante , dont les traits réguliers forment le visage le plus parfait : sa taille est dégagée, son port noble & aisé : elle badine les graces , elle le sçait & ne veut pas qu'on l'ignore. Si , comme j'ai lieu de le penser , les femmes dans ce siè-

cle ne prennent pas la peine de farder leur caractère, je crois avoir démêlé celui de Madame Destournelles : elle est fière, impérieuse ; elle veut régner en souveraine, & n'admet à sa suite que des esclaves.

Mademoiselle d'Orbessan est moins belle que Madame Destournelles, mais elle me semble plus intéressante. Un vif incarnat répandu sur un teint d'albâtre, de grands yeux bleus, une bouche gracieuse & qui ne s'ouvre que pour vous flatter, fixent votre attention. On la voit avec plaisir, on se plaît à l'entendre, c'est sans le chercher qu'elle vous captive, vous êtes déjà dans ses fers, que vous vous croyez encore libre. Son ascendant doit être d'autant plus dangereux, que sa modestie & sa décence vous cachent le précipice où elle prétend vous faire tomber.

Je vous instruirai dans la suite si mes observations sont justes.

Au milieu de cette brillante compagnie, Mr. le Comte de Castel-

li se faisoit remarquer. La Nature semble s'être épuisée pour en faire un homme aimable. Aux graces de la figure , à l'élégance de la taille , il joint toute la vivacité de l'esprit , tout le feu de l'imagination. Souvent étourdi , toujours décent , il est l'ame de la conversation dont vous croyez faire les honneurs. Je ne répondrois pas qu'il fût ce qu'il paroît. Je me rappelle vos avis , ma chère Baronne , je me tiens en garde contre ces qualités séduisantes ; il est si aisé d'en imposer au premier coup-d'œil !

Le Chevalier de Castelli est bien moins brillant que son frère , mais il me semble plus solide. Il parle peu , ses discours sont mesurés & toujours au coin du bon-sens. On le nomme le Philosophe. Est-ce une injure , une louange , un ridicule ? On emploie si diversément ce mot , que je ne puis le définir.

Je ne vous rapporterai pas tous les éloges qui m'ont été prodigués. Je les apprécie à leur juste valeur , & je fais

jusqu'à quel point il peut y entrer de sincérité. Je ne veux pas même en croire mon Tuteur, qui ne m'examine qu'avec des yeux prévenus.

Tous les instans de la journée ont été remplis. La chere a été délicate. On a joué. Le bal nous a conduits au jour. Saintpré a fait les honneurs de la fête avec une aisance dont je ne le croyois pas susceptible. J'ai eu peu de loisir pour faire mes remarques. Le Comte & le Chevalier ne m'ont presque pas quittée. Il m'a fallu deviner beaucoup de choses, & développer la vérité dans les demi-confidences qui m'ont été faites.

Mademoiselle d'Orbessan paroît aimer le Chevalier de Castelli : mais elle est folle du Comte, parce qu'il est à la mode. Madame Destournelles souffre que le Comte l'aime : c'est un esclave de plus à son char, elle ne le perdrait pas volontiers ; mais son cœur panche pour le Chevalier. Toutes les deux sont jalouses de leurs conquêtes, & elles ont pris soin

de ne me le pas cacher. Que répondre à de pareils propos? Que je les trouverois indérens, si vous ne m'aviez pas prévenue, ma chère Baronne! En vérité il y a bien de l'indulgence à ne voir que de la bisfarrerie dans les usages reçus.

J'ai essuyé deux déclarations d'amour en forme de la part des deux frères. Le Comte veut que je l'aime; le Chevalier me prie de souffrir qu'il m'adore. J'ai traité de bagatelle la proposition du premier: une plaisanterie m'a débarrassée de l'autre. Le Chevalier s'est affligé de ma réponse; le Comte a ri de celle que je lui ai faite.

Vos instructions me sont d'une grande utilité, ma chère Baronne: elles me serviront de fil dans ce labyrinthe où il est si facile de s'égarer. Dans ce qu'on appelle bonne compagnie, on ne veut jamais paroître ce qu'on est. Les sentimens de l'ame ne se lisent point dans les yeux & sur le visage: la bouche est rarement l'interprète du

cœur : on le trompe réciproquement , on le sçait , & on n'en rougit pas. La fauffeté est de convention : faire des dupes , se garder de l'être ; voilà le grand art. Le vice se transforme en vertu , quand la politesse , l'aisance & les agrémens l'accompagnent. Voilà , d'après vos avis , l'effet qu'a produit sur moi ce tableau mouvant que présentent sans doute toutes les autres sociétés de la Capitale.



L E T T R E V.

A la même.

De Paris le

LES choses deviennent plus sérieuses que je n'avois lieu de l'imaginer. J'ai reçu ce matin les billets suivans.

Le Comte de CASTELLI , à la belle
PAULINE.

Mon cœur vous attendoit , belle Pauline. Son choix est fait. Je vous ai vue,

je vous aime. De ce moment je romps avec toutes les femmes, pour m'attacher uniquement à vous. Pressez votre Tuteur de couronner promptement notre amour. J'irai tantôt l'en prier moi-même.

Le Comte de CASTELLI.

Ce billet m'a été remis par Madame Liébault. Elle y a joint des conseils qui me font soupçonner de plus en plus combien elle est instruite des usages du grand monde.

Que de vanité, d'orgueil, d'amour-propre dans ces lignes ! Le Comte de Castelli se persuade-t-il qu'à la première vue une femme doit lui rendre les armes ? Ou notre sexe est bien foible, ou sa présomption est bien étonnante.

On m'a apporté un second billet ; il est du Chevalier. Le voici.

Le Chevalier de CASTELLI à
Mademoiselle de****.

L'amour est un sentiment dont nous ne sommes pas maitres. Je vous aime, Ma-

DU SIÈCLE. 21

demoiselle, j'ai osé vous l'avouer : j'ose vous l'écrire. Ne punissez pas mon audace. Permettez-moi de vous rendre des soins. Si mes respects, mon attachement ne peuvent vous décider en ma faveur, j'irai loin de vous pleurer mon infortune, mais je vous aimerai toujours.

Le Chevalier de CASTELLI.

Ce billet est bien tendre : qu'en dites-vous, ma chère Baronne ? Si le Chevalier est moins aimable que son frère, sa façon de penser doit être plus solide.

On m'annonce M. de Saintpré. Tenez, Monsieur, lui ai-je dit en entrant, lisez ces deux billets. Messieurs de Castelli cherchent à s'amuser de mon ignorance, ils me supposent une vanité ridicule. Chargez-vous, je vous prie, de les désabuser. Ma jeunesse ne doit pas les autoriser à pousser aussi loin cette plaisanterie.

Ne vous fâchez pas, ma chère Pauline, m'a répondu Saintpré ; si

dans ce procédé quelqu'un est fautif, c'est moi. Avant de vous écrire, avant même de vous parler, Messieurs de Castelli se sont assurés de mon consentement. La politesse, la décence, les usages reçus, tout vous engage à les voir, à les traiter avec égard, mais rien ne vous obligera à en choisir un pour votre époux. Aimable comme vous l'êtes, riche héritière, il n'est pas surprenant que la jeunesse la plus distinguée jette les yeux sur vous, & recherche votre main. Une telle alliance doit être l'objet de tous les vœux.

Je n'ai point de choix à faire, ai-je dit à mon Tuteur. Sortie de ma retraite depuis quinze jours, mon œil est encore ébloui de l'éclat du grand monde. C'est à vous, Monsieur, de régler mes sentimens. Je souscrirai volontiers à votre décision; mais il me semble que mon âge & mon bonheur exigent que vous laissiez passer quelque temps sans vous déterminer.

Mon dessein, m'a dit Saintpré, n'est ni de forcer votre inclination, ni de presser des nœuds que vous ne voudriez pas encore serrer. Je suis flatté de votre confiance, & j'approuve votre peu d'empressement à former une union que la mort seule peut détruire. Votre cœur doit être l'arbitre de votre destinée : attendons qu'il parle ; fait pour le sentiment, conduit par la raison, il ne se rendra qu'aux qualités les plus essentielles. Voyez le monde, étudiez les caractères, souffrez que les Castelli vous fassent la cour : consultez-vous, jugez, faites un choix, mon consentement le suivra de près.

Nous nous sommes ensuite entretenus du Comte de Castelli. C'est un cavalier de la plus belle espérance, d'une famille distinguée, & qui peut aller à tout. On ne parle de lui qu'avec éloge. On vante son courage, sa générosité, sa politesse. Chéri à la Cour, il est l'idole de la ville. Vingt partis brillans se sont déjà

présentés pour lui, il n'a pas daigné se résoudre. Tout léger qu'il paroît, il veut trouver sa maîtresse dans son épouse, & ne pas cesser d'être l'amant de sa femme. C'est ainsi qu'il s'est peint à mon Tuteur.

Mais ne présumeriez-vous pas, au ton que je prends, que j'aime déjà le Comte de Castelli ? Ne l'imaginez pas, ma chère amie, je rapporte historiquement le discours de Saint-pré.

Madame Liébault étoit présente à cette conversation : elle a beaucoup appuyé sur les louanges du Comte. J'ai voulu parler du Chevalier ; il m'a été facile de deviner par ses réponses, qu'il n'étoit ni de son goût ni de celui de mon Tuteur. Cependant le Chevalier me paroît un homme estimable. C'est ainsi qu'en pense Sophie, que j'ai voulu consulter. L'heureux caractère que celui de Sophie ! si dans quelque temps je puis me convaincre de ne m'être pas trompée sur son compte,

te, Sophie ne fera plus ma femme-de-chambre, elle fera mon amie.

N'exigez jamais de moi, Mademoiselle, me disoit-elle ce matin, que je vous dise ce que je pense, si vous refusez d'entendre la vérité. Je ne sçais point la trahir, je n'ai pas l'esprit de mon état; incapable d'applaudir aux foibleffes, de les faire naître, de les nourrir & de les favoriser, je me renferme dans le cercle étroit de mes devoirs. J'espère mériter votre estime, mais je n'obtiendrai jamais votre confiance par la flatterie & l'adulation.

Le croyez-vous, ma chère Baronne? Sophie seroit-elle de ce caractère? Ah! s'il est vrai, je suis trop heureuse! Une surveillante sage, éclairée, & dont l'estime nous est chère, est le frein le plus fort qu'on puisse opposer aux erreurs de sa raison.

Le Comte est venu me voir: il m'a paru encore plus charmant que la première fois. Il a tous les talens

agréables, mais il possède supérieurement celui de plaire & d'amuser. Qui pourroit refuser de l'entendre ? Il traite follement les choses les plus sérieuses. . . . Je dois le punir de son audace, elle est impardonnable ; je dois le chasser de ma présence, lui ôter tout espoir ; le priver du bonheur de recevoir ma main, dont il n'est pas digne ; il en sera furieux, se désespérera, il faudra qu'il en meure... Eh bien ? il tient tous ces propos avec une gaieté qui le fait écouter, & ne permet la sévérité ni la mauvaise humeur. Je commence à croire qu'il seroit dangereux, si on prêtoit souvent l'oreille à ses extravagances. Son frère n'a pas osé m'entretenir en particulier.

Me voilà, comme vous voyez, dans les grandes aventures. Les frivoles occupations auxquelles on me condamne, me laissent à peine le temps de réfléchir. Les heures s'écoulent rapidement. La parure, la table, le jeu, les spectacles, les

conversations (si l'on peut nommer ainsi les propos découfus & sans suite) remplissent la journée ; l'ennui en a marqué toutes les minutes , & le bel usage est de protester qu'on n'a jamais éprouvé de momens plus délicieux. Quels jours différens de ceux que nous passons dans une lecture agréable & utile , & que terminoit une foule de réflexions instructives !



LETTRE VI.

A la même.

De Paris le.....

IL y a un mois que je ne vous ai écrit ; j'ai tort , je le confesse , & je suis désespérée , ma chère amie , si je n'obtiens mon pardon.

Que de confidences à vous faire ? Mais par où commencer ; le Comte de Castelli , toujours plus vif , plus séduisant , plus brillant , me fait assi-

duement la cour. Je ne crois pas encore l'aimer, mais tout m'en presse. Saintpré, Madame Liébault, l'Abbé Trottier sont dans ses intérêts; il n'y a que Sophie à qui il n'a pas le bonheur de plaire, & qui penche pour le Chevalier. La jalousie & l'amour-propre plaident aussi dans mon cœur la cause du Comte.

Madame Destournelles & Mademoiselle d'Orbessan m'ont fait plusieurs visites. Je crois avoir risqué de vous peindre leur caractère, je puis aujourd'hui vous confirmer ce que j'en ai avancé.

Madame Destournelles me demanda l'autre jour un entretien particulier : nous passâmes dans un cabinet. Mademoiselle, me dit-elle, vous êtes jeune, sans expérience, & je dois vous éclairer sur les bienféances auxquelles vous manquez envers moi. Ce discours me surprit.... Ecoutez-moi, ajoûta-t-elle. Je suis veuve, j'ai vingt ans, cent mille livres de rente; ma famille

est la première de ma Province. J'aime le Comte de Castelli, il m'adore, & j'aurois déjà fait son bonheur, s'il convenoit à une femme aimable de se rendre avant d'avoir fait passer son esclave par toutes les épreuves possibles. Trop novice sans doute, trop peu instruite des usages du monde pour vous apercevoir d'une liaison que je ne daigne plus cacher, vous écoutez imprudemment les fleurettes du Comte; votre cœur se plaît à les entendre, vous poussez la témérité jusqu'à espérer qu'il vous donnera la main au préjudice de ses semens. Détrompez-vous, Mademoiselle, on ne m'enlève pas aisément une conquête. Le Comte est aimable, puisqu'il m'a plu; sans doute il doit plaire à toutes les personnes qui auront du goût & des yeux. Je lui permets tout innocent badinage: qu'il déploie les graces dont la Nature l'a doué; qu'il enchante, qu'il attire tous les cœurs, qu'il fasse desirer sa

possession, je le souffre, ce triomphe lui est dû, il justifie mon choix; mais aller plus loin, c'est m'offenser. Si Castelli osoit s'oublier un instant, s'il avoit seulement la pensée de m'être infidèle, enfin s'il s'égaroit au point de tenter de vous épouser, cette erreur d'un instant seroit le malheur de sa vie, & perdrait sa fortune; je dis plus, elle vous seroit partager sa disgrâce, puisqu'il ne pourroit survivre à la perte de ma tendresse.

Je me trouvai fort embarrassée pour répondre à cette longue tirade. Madame, dis-je, à Madame Destournelles, j'avoue ingénument que j'ignore jusqu'où l'amour peut étendre ses droits. J'ai cru qu'il étoit permis à M. de Castelli d'aimer un objet qu'il trouvoit aimable, & qu'il étoit maître de lui offrir sa main. Trop prévenue en faveur de notre sexe, j'ai imaginé qu'un fugitif qui brisoit ses fers, se rendoit indigne de les reprendre.

C'est à ma vanité, c'est à mon peu d'expérience que je dois ce raisonnement. Pardonnez, Madame, réclamez vos droits sur M. de Castelli; rappelez, s'il est possible, votre infidèle, je verrai vos succès sans murmure; mais n'avilissez pas votre amour-propre, en me rendant l'auteur de votre triomphe. M. de Castelli mérite des égards, je l'estime, je ne l'aime pas encore: c'est sur le choix de mon Tuteur que je réglerai mes sentimens pour lui.

Madame Destournelles parut mécontente de ma réponse. Je voulois, me dit-elle, vous épargner la honte d'un faux pas, toujours dangereux lorsqu'on entre dans le monde: vous me déclarez la guerre? vous prétendez me disputer un cœur tout à moi? j'accepte le défi: ma victoire en sera plus brillante. Songez que la reconnoissance, le bon goût, l'amour, l'intérêt, l'habitude; vous combattre pour moi contre vous. Elle me quitta en m'assurant que,

quoique ma rivale, elle vouloit être toujours mon amie.

Que pensez-vous de ma position présente, & du caractère de Madame Destournelles? Cette femme mériteroit bien de voir son orgueil mortifié, si je ne consultois que mon premier mouvement.

J'étois à cet article de ma lettre, lorsqu'on m'a annoncé Mademoiselle d'Orbeffan.

Encore une confidence, ma chère Baronne, toujours sur le même sujet, mais dans un style plus doux & plus modéré. Avant votre arrivée à Paris, je vivois heureuse, m'a dit Mademoiselle d'Orbeffan. L'humeur hautaine de Madame Destournelles avoit rebuté Castelli, il étoit venu m'offrir son hommage & mon cœur n'avoit pu s'y refuser. Le Chevalier, trop triste, trop languoureux pour disputer une conquête à son aimable frère, avoit déjà disparu. Je n'aspirois qu'au moment qui devoit combler mes vœux. Vous pa-

roissez, mon espérance est détruite. Le Comte me quitte, il devient infidèle & vole à vous; il vous offre son cœur & sa main, & sans doute vous avez accepté l'un & l'autre. Je vous rends justice, Mademoiselle; l'hommage de Castelli est le plus digne éloge de vos charmes; mais si vous avez quelque sensibilité, concevez quelle doit être ma douleur. J'ai aimé tendrement le Chevalier, & j'adore son frère: je les perds tous deux: l'amant de Madame Destournelles, de la Beauté du jour, tombe à mes genoux: quelle gloire! il m'abandonne, quelle honte! En un seul jour je vois fuir le Comte & le Chevalier, & c'est mon amie qui les enlève! c'est elle qui comble mon juste désespoir! Non, je n'éprouverai pas ce tourment, ma chère Pauline. Votre réputation n'est point compromise dans le choix que vous devez faire. Acceptez la main du Chevalier, il fera votre bonheur, il eût fait le

mien. Je vous le cède, mais rendez-moi le Comte : je vous le demande pour l'honneur de mes charmes : ne m'exposez pas, par un refus, à devenir la fable de la Ville.

Mademoiselle d'Orbessan accompagna ces plaintes d'un torrent de pleurs. J'essayai vainement de lui représenter l'avilissement dans lequel elle se jettoit, en me suppliant de lui céder une conquête qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de lui rendre. Je lui conseillai, peut-être avec quelqu'intérêt, de renchaîner le Chevalier à son char ; car vous l'aimez, lui dis-je ? Oui, je l'aime, je ne puis le cacher, me répondit Mademoiselle d'Orbessan : si j'en croyois mon cœur, il seroit demain mon époux ; mais ma vanité parle pour le Comte, & ce sentiment presque toujours plus fort que l'amour dans notre sexe, détermine notre choix.

Je n'avois rien à opposer à cette morale de Mademoiselle d'Orbessan. Je me suis retranchée sur mon

âge, qui ne me permettoit pas de disposer de moi. Elle me quitta en me disant qu'après avoir enlevé le Comte à Madame Destournelles, il falloit, pour sa gloire, qu'elle l'épousât ou qu'elle allât ensevelir dans une clôture la honte dont la couvriroit son infidélité.

Je n'ajoute point de réflexions au récit que je viens de vous faire, ma chère Baronne : dans un cas aussi singulier, j'attends de vous des règles de conduite : Pauline au milieu du tourbillon, est aussi soumise à Madame de Fréville qu'elle l'étoit dans les murs de****.



L E T T R E V I I .

*Madame la Baronne de FRÉVILLE
à Mademoiselle *****

Du Couvent de.....

Vous aimez le Comte de Castelli, ma chère Pauline; je n'en puis

douter, malgré les efforts que vous faites pour vous le cacher à vous-même. Accoutumée à lire dans votre cœur, je démêle vos sentimens le Comte vous est cher. Quelques qualités plus brillantes que solides l'amour-propre, la jalousie même tout annonce votre défaite & prépare son triomphe. Je reprends les articles de vos lettres, & j'en compose le caractère de M. de Castell.

C'est un jeune étourdi que la Nature a comblé de ses dons : plus jaloux de conserver ces frivoles avantages, que d'acquérir les vertus qui seules enlèvent notre estime, il joue la tendresse, il badine le sentiment : il adore toutes les femmes & n'aime que lui. Prodigue de protestations & de sermens, familier avec la perfidie, chaque infidélité ajoute une nouvelle couronne à son triomphe. C'est un scélérat, mais il est à la mode : il a l'esprit du siècle, le ton du jour, il est couru ; c'est un scélérat charmant.

La fière Destournelles, la tendre d'Orbessan n'aiment point Castelli. L'orgueil étouffe en elles les mouvemens du cœur ; c'est par le déshonneur qu'elles volent à la célébrité. Le Chevalier est l'amant préféré ; mais elles le sacrifient pour enlever une conquête à leurs rivales.

Que je vous plains, ma chère Pauline ! entourée d'ennemis intéressés à votre perte, comment éviterez-vous les pièges qu'ils vous tendent ? Votre cœur vous parle pour le Comte : vos yeux ont fait passer dans votre ame un poison dont rien ne la peut garantir ; enfin vous aimez : qui de la raison ou de la tendresse obtiendra la victoire ? Je gémiss sur votre situation ; où l'amour parle, la raison se tait : chère Pauline, je vois votre sort. Enchantée d'aimer, & d'être aimée, & peut-être plus encore d'humilier vos rivales en fixant la légèreté du Comte, vous allez lui donner la main. Un volage cesse rarement de l'être :



Craignez que l'amant tendre & soumis ne devienne bien-tôt époux impérieux & perfide. Je vous offense sans doute en vous parlant avec sincérité, mais mon amitié qui me fait tout prévoir, me force à ne vous rien déguiser.

Je vous crains pour vous-même. Je redoute l'aveugle complaisance de M. de Saintpré, les qualités brillantes de M. de Castelli, la jalousie de Madame Destournelles & de Mademoiselle d'Orbessan, les artificieuses menées de Madame Liébault, & jusqu'aux judicieux conseils de Sophie, qui mérite votre confiance, & à qui peut-être vous n'oserez l'accorder.

Je vous parle en amie, ma chère Pauline; vertueuse, douce, modeste, tendre, que d'écueils n'avez-vous pas à éviter, dans un siècle où la vertu est une chimère, la douceur une stupidité, la modestie une inconséquence, & la tendresse une erreur?

Vous sçavez si je vous aime.



L E T T R E V I I I .

*Mademoiselle **** à Madame la Baronne de FREVILLE.*

De Paris le

DANS quel fiel aviez-vous trempé votre plume, ma chère Baronne ! Si j'en crois votre dernière lettre, M. de Castelli est un monstre ; vous lui faites un crime des graces que la Nature lui a départies ; parce qu'il est aimable, vous prétendez qu'il est incapable d'aimer ; & parce qu'il est aimé, vous ne voyez en lui qu'un perfide. Soyez juste : le Comte n'est que ce que sont tous les jeunes gens de son âge ; légers avec les femmes du monde, jusqu'à ce qu'un objet respectable les attache sérieusement. C'est un cœur neuf qu'il me présente, il me l'a juré, je le crois, & j'ai du plaisir à me le persuader ; je rends justice aux charmes de Ma-

dame Destournelles, aux agrémens de Mademoiselle d'Orbessan ; elles ont captivé les hommages du jeune Castelli, elles ont flatté son amour-propre ; mais tout l'art séduisant de leur coquetterie n'a pu faire naître en lui des sentimens plus tendres.

D'ailleurs, le Comte n'est plus le même, il a rompu avec toutes ses connoissances ; uniquement occupé du bonheur de me plaire, il semble ignorer s'il est d'autres plaisirs. M. de Saintpré ne cesse de me faire remarquer ce changement de conduite. Vous trouvez dans le Comte de Castelli, me disoit-il encore l'autre jour, un époux qui vous adore & qui s'efforcera de vous rendre heureuse. Sa naissance vous donnera dans le monde un rang que vos richesses n'auroient pu vous faire obtenir. Il quitte tout pour vous, refuserez-vous de faire quelque chose pour lui ?

Castelli est entré dans le moment ; (ils étoient sans doute d'intelligen-

ce :) il s'est mis à mes genoux ; il a employé les termes les plus touchans pour m'arracher un aveu qui flattât ses prétentions, je n'ai pu le refuser ; notre mariage sera célébré dans quelques jours, on travaille déjà aux préparatifs nécessaires. Le Comte ne me quitte que lorsqu'il ne peut se dispenser de donner des ordres. Saintpré est au comble de la joie. Madame Destournelles & Mademoiselle d'Orbessan ont cessé leurs visites : elles publient, pour autoriser cette rupture, qu'une jeune personne qui sans expérience subit le joug du mariage, est une femme perdue pour la société, & dont le commerce devient insipide & ennuyeux.

Mon sieur le Chevalier de Castelli m'est venu faire compliment. Au défaut des sentimens qu'il n'a pu m'inspirer, il me demande mon amitié & prétend à mon estime. Je ne puis lui refuser l'une & l'autre. Mon hymen répand l'allégresse dans

toute la maison ; je la partage : des nœuds formés sous ces agréables auspices , ne peuvent qu'être heureux.

Cessez de craindre pour moi , ma chère Baronne. Votre Pauline aime , elle est aimée. En travaillant sans cesse à faire le bonheur d'un époux , présumez-vous qu'il ne s'applique pas à assurer ma félicité ?



L E T T R E I X.

A la même.

De Paris le

DEMAIN ma chère Baronne, je n'aurai plus rien à désirer. Demain j'appellerai du tendre nom d'époux le Comte de Castelli. Que ne vous ai-je pour témoin de mon triomphe & de mon bonheur ? Tous mes vœux seroient remplis. Mon ame partagée entre l'amour, l'estime & l'amitié, ne gémit point sous la pesanteur de ses devoirs. Ils sont lé-

gers lorsqu'on les trouve gravés dans son cœur.



L E T T R E X.

Madame la Comtesse de CASTELLI
à Madame la Baronne de FRÉVILLE.

De Paris le.....

JE ne vous ai pas crue. Entraînée par une fatalité à laquelle je n'ai pu résister, j'ai moi-même creusé l'abysme où je viens de me précipiter. Plaignez-moi, ma chère Baronne, n'accablez point de vos reproches une amie au désespoir. Jamais je n'ai possédé le cœur du Comte de Castelli, il ne pourra jamais recouvrer mon estime. Est-il pour une ame tendre un plus effroyable supplice ?

Castelli venoit de recevoir ma foi, & de me renouveler aux autels les sermens qu'il avoit tant de fois répé-

tés, de m'aimer toute sa vie : toute remplie de mon amour, mon cœur venoit de lui jurer par ma bouche une fidélité à toute épreuve : nous revenons à l'hôtel, un splendide festin y étoit préparé. La joie brilloit dans tous les yeux. Madame Destournelles, Mademoiselle d'Orbesan, invitées par décence à cette cérémonie, sembloient voir mon triomphe sans jalousie. Mon époux plus aimable, s'il est possible, qu'avant notre union, m'accabloit des plus tendres caresses. Le jour baissé, on entre dans la salle du bal. Nous l'ouvrons Castelli & moi : obligée d'en faire les honneurs, je présente ma main à Saintpré, & successivement aux parens du Comte. Des cris affreux partent du fond du jardin, ils frappent nos oreilles ; le bal cesse ; la frayeur s'empare des esprits ; les cris redoublent ; on court en tumulte. Hélas ! je cherche mon époux des yeux, je ne l'apperçois point. Je vole au jardin, je traverse là

foule, des flambeaux me suivent & me guident, j'arrive à un salon qui domine sur une promenade publique. La porte est ouverte, j'entre.... pardonnez mon effroi. Quels objets s'offrent à ma vue? Castelli étendu à terre & baigné dans son sang: Madame Destournelles le bras levé, un poignard sanglant dans la main; Mademoiselle d'Orbeffan retenant le bras de sa rivale & suspendant le second coup qu'elle veut porter au Comte... O Dieu! & je ne suis pas expirée! Je me précipite sur mon époux; & sans songer aux motifs de cette affreuse scène, je cherche à étancher son sang qui sort par une large blessure.

Traître, s'écrie alors Madame Destournelles, voilà la punition que mérite un perfide tel que toi. Cessez, Madame, cessez de secourir ce monstre, il n'est pas digne de vos bontés. Lisez cet écrit, dit-elle, en jettant à terre un billet: lisez, & vous jugerez par ce que j'ai fait, si

je séparois ma vengeance de la vôtre !

Elle se débarrasse des mains de Mademoiselle d'Orbessan, ouvre une porte qui donne sur la promenade, se jette dans une chaise qui l'attendoit, & s'éloigne à toutes brides.

Il est donc vrai, reprend Mademoiselle d'Orbessan, que tu n'es qu'un infâme séducteur qui se jouoit de notre crédulité, & qui sans cesse couroit de crime en crime ! Que je me reproche d'avoir arrêté le coup qui t'alloit donner la mort ! Je suis punie de ma faute, il m'en coûte l'honneur ; mais si le sort te condamne à vivre, j'ose me flatter que le mépris, l'opprobre & l'ignominie te suivront en tous lieux. Tenez, déplorable épouse, m'a-t-elle dit en me présentant une lettre, lisez, tremblez, connoissez l'ame de ce parjure, & prévenez les malheurs qui vous attendent.

Il faut, chère amie, vous dévoiler cette funeste intrigue.

La veille de notre mariage, Castelli avoit écrit le billet suivant à Madame Destournelles.

Le Comte de CASTELLI à Madame
DESTOURNELLES.

Je donne ma main à Pauline pour vous conserver mon cœur, & vous vous plaignez ! Quelle folie ! Vous jugez bien mal de ma délicatesse ! En échange d'un nom illustre, je reçois de grands biens. Voilà tout ce que ma femme aura de commun avec moi. Je réserve mon cœur pour la belle Destournelles. Si vous m'en croyez, vous viendrez m'aider à supporter les chagrins que me cause cette alliance inégale, & cependant nécessaire. C'est dans une conversation particulière que je veux vous prouver combien vous avez tort d'être irritée contre
Le tendre

Comte de CASTELLI.

Il avoit en même temps écrit cet autre billet à Mademoiselle d'Orbessan.

Le Comte de CASTELLI à Made-
moiselle D'ORBESSAN.

Etes-vous assez peu délicate pour ne pas mettre de différence entre l'époux & l'amant, entre la tendresse & l'intérêt? Les grands biens de Pauline m'aideront à rétablir mes affaires & à soutenir mon rang. Au dessus du ridicule d'aimer ma femme, je serai toute à ma chère d'Orbessan : la fortune lui a été cruelle, cette même fortune réparera ses torts : c'est à cent mille livres de rente que je taxe le bonheur de lui appartenir. Alors sans besoins, nous nous aimerons sans contrainte. Ménagez moi pendant le bal de ce soir le moment de détruire tous vos scrupules.

Le Comte de CASTELLI.

Mon époux s'étoit évanoui. Tandis qu'on cherchoit des secours, j'ordonnai qu'on le portât dans son appartement, & je le suivis, après avoir ramassé ces fatals billets. J'igno-
rois

ignorois encore toute l'étendue de mon malheur. Les Chirurgiens arrivés, on a visité la plaie du Comte; elle est large, dangereuse, il a perdu beaucoup de sang peut-être il en mourra. O douleur ! barbare Destournelles ! Revenu à lui, Castelli a ouvert les yeux, il m'a vue, il m'a tendu la main. Je suis bien coupable, m'a-t-il dit d'une voix foible. J'ai couvert de pleurs cette main tremblante.... je n'ai pu soutenir ce cruel spectacle.

Lorsque j'ai repris mes sens, le Comte reposoit, j'ai saisi cet instant pour lire les deux billets que je viens de vous transcrire. Ah ! ma chère amie.... je ne suis point aimée. Je ne le serai jamais. Castelli..... je l'aime toujours. Que dis-je ? il n'a plus mon estime. L'amour peut-il subsister où l'estime est détruite ? je m'y perds, mais peut-être oui le Ciel me rendra Castelli, il verra ma tendresse... j'oublierai ses erreurs.... la recon-

I. Part.

C



noissance, qu'en pensez-vous? dans l'âge dangereux des passions, il a pu s'oublier. La vanité, le mauvais exemple.... ma simplicité.... les charmes, les insinuations de ces femmes séduisantes, tout a fait obstacle à mon bonheur.... Je m'abuse.... ne m'ouvrez pas les yeux, si vous ne voulez ma mort.

Mademoiselle d'Orbessan avoit compris les termes du billet. Le bal à peine commencé, elle avoit été attendre Castelli dans le salon du fond du jardin. Madame Destournelles, qui sans doute s'étoit aperçue que le Comte suivoit sa rivale, les avoit devancés dans le salon.... le reste vous est connu.

Mon époux dort profondément. Mon espoir renaît.... la sérénité est sur son visage, &.... la mort est dans mon cœur. Au moins s'il ne soupçonnoit pas que je suis éclaircie de ma honte & de ses trahisons!

Le désordre de ma lettre est le tableau de ma situation.



L E T T R E X I.

A la même.

De Paris le

C A S T E L L I est hors de danger , prenez part à ma joie. J'ai reçu ses excuses. Il ignore que j'ai par écrit les preuves de sa perfidie , il ne le sçaura jamais. Puiffe-t-il , en m'accordant sa tendresse , m'engager à l'oublier. Depuis neuf jours je n'avois pas quitté le chevet de son lit , il m'a conjurée lui même d'aller prendre quelque repos. Vous voyez , m'a-t-il dit , ma chère Pauline , ce qui m'arrive pour avoir préféré votre possession à celle des plus aimables femmes de la Cour : ne m'ôtez pas le fruit de mon sacrifice. Conservez-vous pour un époux qui vous adore & qui compte la vie pour rien , s'il ne peut en jouir dans vos bras. C'est en conservant votre fan-

C ij

té que vous aiderez la mienne à se rétablir. Madame Liébault présente à ce discours, a insisté sur la nécessité de me livrer au sommeil, & m'a arrachée malgré moi d'auprès de mon mari.

J'étois à peine dans ma chambre, que M. de Saintpré, qui n'avoit point paru chez M. de Castelli, m'a fait demander la permission de me voir. Madame, m'a-t-il dit, je viens vous témoigner la part que je prends à vos chagrins. J'en suis l'auteur, je me le reprocherai toute ma vie; mais ce seroit peu, si je ne réparois ma faute. J'ai rendu plainte contre Madame Destournelles, j'ai fait entendre des témoins, j'ai remonté à la source de ce cruel événement; le crime est constaté, la vengeance est prête, les Juges n'attendent pour prononcer que l'inspection des billets qui vous ont été abandonnés: voilà la seule preuve qu'ils exigent pour condamner Madame Destournelles, & pour vous

rendre à vous-même, en cassant des nœuds infortunés & si mal assortis.

Casser nos nœuds! m'écriai-je. Quoi! Monsieur, vous prétendez? ... De quel droit, sans mon aveu, prenez vous ma défense? Qui vous a chargé de me venger? C'est vous qui avez tissé notre chaîne: c'est votre choix que j'ai suivi, en donnant ma main à Castelli. Convaincue qu'une femme doit toute sa tendresse à son époux, fût-il même infidèle, j'ai renfermé mes soupirs dans cette terrible conjoncture. Le Comte blessé, je n'ai vu que lui. L'arracher au trépas a été toute mon espérance. Son danger m'a fait oublier son injustice, & jusqu'au crime de son assassin, puisqu'en le poursuivant j'attaquois la réputation de Castelli; & c'est vous qui, par une amitié mal entendue, m'enlevez le seul espoir qui me restoit? Le Comte plongé dans les plaisirs, n'avoit encore pu m'aimer; mais il me respectoit, j'obtenois son

estime. Ma douceur, ma circonfpection, ma sensibilité, fa faute-même, tout alloit en faire un homme nouveau..... Son cœur.... vous me l'ôtez pour jamais, cruel ami! C'est le fer de l'amitié qui m'assassine. Que va penser de moi mon époux? Osera-t-il lever les yeux? Oserai-je lui ouvrir mes bras, moi dont le nom sert à éclairer sa perfidie? moi, dont la poursuite involontaire le couvre de honte? Croyez-moi, Saint-pré, je suis bien jeune, mais j'ai appris à penser : pour nous rappeler au chemin de la vertu, il est plus sûr de feindre d'ignorer nos erreurs, que de travailler à les punir. Rendez-moi le Comte, ami trop cruel. Laissez agir ses remords, ou laissez-moi pleurer sa perte en silence. Déchirez, brûlez, anéantissez cette fatale procédure ; que mon époux ignore si elle a jamais existé. En hâtant ma vengeance, je perdrais sa réputation, l'espoir d'être aimée un jour, & par conséquent mon bonheur.

L'étonnement de Saintpré étoit extrême, il me regardoit avec des yeux attendris qui marquoient assez le trouble de son ame. Que de vertu, dit-il en soupirant ! & j'ai causé votre malheur, moi ! il n'est donc que trop vrai que l'intention la plus pure ne suffit pas pour bien agir. Chère Pauline, revenez à vous, calmez vos sens. Je ferai ce que vous m'ordonnez ; je vais arrêter cette procédure qui vous fait peine, toute nécessaire qu'elle me paroisse. Mais craignez que trop de condescendance ne vous plonge dans de plus grands malheurs. Castelli n'est point un jeune étourdi entraîné par la fougue des passions, c'est un caractère décidé, qui agit avec réflexion. Je ne l'ai pas connu. Accoutumé à juger les hommes d'après mon cœur, j'ai pris la noblesse de sa naissance pour le garant sûr de la candeur de ses sentimens, & vos vertus pour un modèle dont il ne s'écarteroit jamais. Il m'a trompé.

Puisse votre douceur, votre tendresse, votre générosité, l'engagez à vous donner un cœur qui devrait être à vous, & qui jusqu'à ce jour n'en a pas été digne.

Madame Liébault étoit présente à cette conversation. Elle employa toute sa rhétorique à justifier le Comte. L'action à laquelle il venoit de se porter n'étoit, selon ses principes, qu'une inconséquence dont on auroit plaisanté dans le monde, si Madame Destournelles ne lui avoit fait prendre une tournure tragique qui devoit la charger seule de tout le ridicule de l'aventure. Car, ajoutoit-elle, une infidélité n'est qu'un fantôme que peu de femmes encore se plaisent à combattre. Sans cette liberté de convention qui anime les plaisirs, il n'y auroit plus de société dans cette Capitale.

Outré de ce discours, j'ordonnai à Madame Liébault de se retirer, & je restai seule avec Sophie.

Non, je ne puis vous dire, ma

chère Baronne, jusqu'à quel excès j'ai laissé agir ma douleur. Hélas ! elle est bien légitime. Vainement vous m'avez dit qu'on devoit être heureux, lorsqu'en descendant en soi-même on n'y trouvoit rien de repréhensible. Vaine Philosophie ! je ne puis être heureuse que par l'amour de Castelli. Je l'aime : que dis-je ? je l'adore : c'est à sa tendresse, en échange de la mienne, qu'est attaché mon bonheur.

Sophie a pleuré avec moi. Elle cherche à calmer mes peines ; elle compatit à mon sort ; mais Sophie ne me flatte point. Quel affreux portrait elle me fait du caractère de mon époux, & des sociétés où il a puisé les règles de sa conduite ! en vérité, je suis souvent prête à lui imposer silence. Si je l'en crois, l'infidélité, la trahison, la perfidie, tiennent la place de l'amour & de l'amitié. Il n'est plus de probité, plus de bonne foi, plus de mœurs. On a tous les vices, on en fait gloi-

re. On ne craint que les ridicules. M. le Comte de Castelli est du nombre de ces atômes éphémères seroient ignorés si l'on n'étoit de le cas de compter & de déter leurs scélérateffes..... Ah! Sopl épargnez-moi, ne déchirez pas bandeau qui me couvre encore yeux. M'ôter l'espoir qui me rec'est m'arracher la vie. Plaig Pauline; l'instant des larmes est rivé, j'ai trouvé la douleur av de connoître le plaisir.



L E T T R E XII.

A la même.

De Paris le.....

J'APPROUVE vos conseils, chère Baronne, j'en sens l'importance; mais mon ame n'est pas core en état d'en profiter. Vous supposez vos vertus: je n'ai que passions; elles se balancent, se cl

quent continuellement au dedans de moi-même. Je prie, je me résigne. La tempête est toujours trop forte pour espérer un calme prochain.

Je vous ai mandé que Castelli étoit hors de danger. Il ignore absolument les téméraires démarches de Saintpré. Il s'est efforcé de démêler dans mes yeux, si cet événement sinistre ne lui avoit pas ravi mon estime. . . . il n'y a lu que de l'amour. Ses discours, ses attentions relèvent mes espérances; mais sa conduite, équivoque dans d'autres occasions, me prouve que je suis encore loin de cette douce tranquillité que je cherche.

Je sçais que Castelli a reçu des lettres de la Destournelles; je ne puis douter qu'il n'entretienne une correspondance avec Mademoiselle d'Orbeffan. C'est Madame Liébault qui est chargée de toute cette intrigue. Je crois que je vais haïr cette femme. On se cache de moi avec le plus grand soin. Nous partons

60 LE MARIAGE
ce soir pour la campagne. J'y vais respirer. Mon époux éloigné des objets séduifans qui l'éloignent de moi, rendra peut-être justice à la malheureuse Pauline.



LETRE XIII.

A la même.

De Paris le.....

O ma chère Baronne, à quoi dois-je m'attendre? Vainement j'imaginerois que le sort m'avoit frappé de ses plus rudes coups; je viens d'éprouver qu'il n'est point de malheurs qui ne puissent devenir encore plus affreux. Castelli..... le croyez-vous? Castelli doute de ma tendresse: il me croit infidelle! non il ne le suppose pas.... la noirceur de son ame.... ou plutôt d'indignes conseils.... je ne sçais à quelle idée m'arrêter. La mort.... oui la mort est préférable.... Moi soupçonnée!.... lorsque..... je m'y

perds. C'est le comble de l'infamie.

La santé de Castelli commençoit à se rétablir. Le retour de la belle saison, l'intérêt de mon amour, ma tranquillité, tout sembloit nous inviter à quitter Paris. J'ai pressé mon époux de venir jouir avec moi des agrémens de la campagne. Nous sommes partis.

Je ne vous dirai point combien le Comte m'a paru aimable pendant quelques jours. Faisant son unique étude de me plaire, plus tendre encore qu'avant notre union, toujours séduisant, je touchois à la félicité. Oui, me disoit-il sans cesse, chère Pauline, je renoncerois pour jamais à la Ville, s'il falloit rentrer dans le tourbillon des plaisirs de mon âge. J'ai commencé à vivre du moment que je vous ai vue : je commence à jouir, depuis que, libre de vous marquer mon amour, j'habite avec vous ce château. Je l'avoue ce que j'ai pris pour le vrai bonheur jusqu'à ce

jour, n'en étoit que l'ombre. Je suis enfin parvenu à le goûter ; c'est ma chère Pauline qui me l'a fait connoître. Je ne veux plus exister que pour elle.... Ah ! chère amie , concevez quelle étoit ma satisfaction ! que n'a-t-elle été plus durable ?

Le Chevalier de Castelli est venu nous voir. Je vous ai déjà parlé de lui ; s'il n'a pas les graces & le brillant de son frère, il possède des qualités bien supérieures à ces frivoles avantages : il est ami solide, parent tendre, vertueux, honnête-homme : témoin de mes douleurs, il a bien voulu partager ma joie ; ou du moins il a feint d'y prendre part..

Sous prétexte de ne pas me laisser seule jusqu'à l'arrivée du Chevalier, mon époux s'étoit privé du divertissement de la chasse : son frère installé dans le château, il s'est abandonné sans réserve à ce plaisir. Il me quittoit le matin, mais le soir son retour étoit marqué par les caresses

les plus tendres. Le Chevalier peu jaloux de cette occupation fatigante, passoit une partie de la journée au milieu des livres, & en consacroit le reste à m'entretenir. Nous parlions souvent de Castelli; & rapellant mes premières peines & ma tranquillité présente, je ne cessois d'exalter mon bonheur.

Je me croirois criminel, m'a-t-il dit, si je nourrissois plus long-temps votre erreur. Mon frère n'est point ce qu'il vous paroît. J'étudie avec soin ses démarches: elles me sont suspectes. Toutes ses actions respirent la contrainte; la fausseté est dans sa bouche, le libertinage dans son cœur. Il prétend nous en imposer par des dehors spécieux, mais je le démêle. Je voulus l'interrompre.... Ecoutez-moi Madame, je vous prie a-t-il ajouté: j'aime mon frère, je voudrois l'estimer. Je vous respecte, & je souhaiterois qu'il fût assez vertueux pour vous rendre heureuse. On ne passe pas avec une si

étrange promptitude du vice à la vertu. Il en coûte au moins des efforts. Que puis-je penser d'un homme qui, tout sanglant encore du coup que vient de lui porter un assassin, entretient avec lui un commerce non interrompu? D'un homme qui dans ce moment même est auprès de Madame Destournelles?... Oui, Madame, les parties de chasse de Castelli ne servent qu'à voiler cette odieuse conduite. Vous trouvez sans doute indécent que j'ose accuser mon frère, mais il y auroit de la barbarie à ne pas vous ouvrir les yeux. Craignez Castelli, défiez-vous de son caractère, redoutez ses fausses caresses : il n'y a point d'extrémités où il ne soit capable de se porter ; point de conseils qu'il ne suive pour satisfaire ses passions. Que sçais-je si. . . Non, Monsieur, répondez je au Chevalier, non ; vainement vous cherchez à m'allarmer. Je n'ose deviner le principe qui vous fait agir. J'ignore quelle haine

vous pousse à calomnier votre frère. Castelli, revenu de ses premières erreurs, me rend la justice qu'il me doit. Il jure qu'il m'aime, il ne me trompe pas. Chevalier, si vous voulez que je vous conserve mon estime, revenez sur le compte de votre frère, mon cœur lit dans le sien, &.....

Eh ! Madame, a repris vivement mon beau-frère, y a-t-il jamais eu deux cœurs moins faits pour s'entendre ? Mais.... il n'est pas temps de me taire. Je dois me justifier. Croyez qu'il m'en coûte à vous faire un aveu que je ne puis plus retarder. Le Comte de Castelli a renoué avec Madame Destournelles. La fureur où cette femme s'est portée, ne passe à ses yeux que pour un transport de jalousie d'autant plus pardonnable, qu'il prouve un excès d'amour. Il croit que les poursuites de Saintpré n'ont été faites que par votre ordre ou de votre consentement. Il a juré de venger

fur vous & fur votre Tuteur, le déshonneur que cet éclat a jetté fur Madame Destournelles. Aussi-tôt qu'il a pu écrire, il a instruit sa maîtresse des sentimens qu'il conservoit pour elle. Il a reçu ses réponses. C'est Madame Liébault qui a conduit cette intrigue.... Je vous perce le cœur. Je n'ai que ce moyen pour vous sauver la vie. Mes soins, mon amitié, ma présence ne pouvoient pas détourner le coup qui vous menace. J'ai gagné à prix d'argent un Domestique de la Destournelles. J'ai appris par ce malheureux que sa maîtresse alloit se rendre dans une terre à deux lieues de votre château. Cet avis m'a donné des soupçons. Je suis parti. Mon homme a continué sa correspondance avec moi. Tous les jours, dans un endroit du parc, où nous nous trouvons à une heure réglée, il m'a rendu compte de tout ce qui se passe. C'est par lui que j'ai sçu les rendez-vous de Castelli & de Madame Des-

tournelles; enfin c'est de lui que jetiens l'affreux billet que vous allez lire. Castelli l'a reçu hier. Ce matin il l'a tiré de sa poche pour le relire avec Madame Destournelles. Il l'a refferré. Dans l'ardeur de la chasse, le billet est tombé. Mon homme l'a ramassé, l'a lu, & plein d'horreur il vient de me le remettre. Lisez, malheureuse épouse. Pour garantir vos jours, il faut vous plonger un poignard dans le cœur. En même-temps, d'une main tremblante, il m'a présenté le billet. Je l'ai pris. Il étoit conçu en ces termes.

Je vous l'ai dit ce matin, Comte, & je persiste dans ma résolution. Je suis déshonorée. Votre main peut seule me rendre à la société. Rendez-vous libre, pour pouvoir me l'offrir. Jugez de ce que j'oserai faire, par ce que j'ai fait. Mon affront ne sçauroit être lavé que par notre hymen, ou déterminée à mourir, je me vengerai, en faisant couler le sang de Pauline & le vôtre.

J'ai frémi à cette lecture, mais reprenant mes sens..... Eh bien ! Chevalier, ai-je dit, je le vois, mon époux entraîné par un fatal penchant, ne rend pas justice à la déplorable Pauline. Peut-être ne ferai-je jamais aimable à ses yeux ! c'est sans doute ma faute..... Cependant.... ses complaisances..... dirai-je les apparences de son amour !.... Au reste il a pu recevoir le billet de cette femme furieuse, sans condescendre à sa volonté. Il peut ne pas m'aimer sans être barbare. Cher Chevalier, rendez justice à votre frère. Ce n'est point un monstre. J'en appelle au sang qui coule dans vos veines..... Vous tremblez ! vos yeux laissent échapper des larmes ! Ah ! Chevalier.... rassurez-moi.

Ah ! Madame, m'a répondu mon beau-frère, que ne puis-je condamner mes soupçons ? Castelli a revu Madame Destournelles depuis ce billet : ils sont tous d'accord.....

J'en ai trop de certitude.... votre époux aura promis.... Pauline, tout ici m'est suspect. Sauvez un crime à mon frère. Souffrez que je prenne soin de vos jours. Je m'offre à vous conduire chez votre Tuteur. Là.... Non, Monsieur, ai-je dit : ah! Ciel! que me proposez-vous? ce seroit accuser mon époux d'un crime dont je ne puis le soupçonner. Chevalier, me serois-je trompée, lorsque je vous ai accordé mon estime? Cette haine contre votre frère.... ce venin que vous répandez sur ses actions.... cette cruelle peine que vous prenez pour me prouver que je ne suis point aimée.... que j'ai tout à craindre.... le souvenir de vos sentimens.... vos offres....

Quoi! Madame, reprit le Chevalier, en se jettant à mes genoux, quoi! vous imaginez que quelque intérêt personnel me fait agir? J'ai des soupçons.... c'est peu. J'ai des preuves. Je vous conjure de sauver

mon frère.... de vous sauver v
même.... Que vous me connc
mal! vous rougiriez, si....

Le Chevalier étoit toujours à
pieds. La porté s'ouvre. C'est
telli. Que vois-je, s'écrie-t il ?
frère ! voilà donc , perfide, la r
des tentatives que vous avez f
pour briser nos noeuds ? Par
suis-je trahi? par un frère que
toujours aimé : par une épouse.
le choix a pensé me coûter la
pour qui j'ai tout sacrifié, q
voulais aimer uniquement. Eh l
Madame, on les brisera ces nc
que vous ne respectez plus. Ind
de m'appartenir, allez pour
porter votre déshonneur au co
ble. . . . allez. . . . Arrête, Cast
lui a répondu le Chevalier ave
sang froid dont je ne reviens
encore ; ne joins pas l'audace
perfidie. Lorsqu'on porte le c
dans le cœur , on doit craindre
moins d'insulter aux innocens.
le sçais : un mot peut te confon

Quoi ! traître , a repris le fongeur Castelli ! . . . Modère-toi , a repliqué son frère. Baïsse les yeux. Ecoute.... La Destournelles..... ses lettres.... vos complots.... m'entends-tu , malheureux ? Rougis , époux dénaturé , frère indigne du nom que tu portes , rougis.....

Je m'étois levée , je leur parlois , ils ne vouloient point m'entendre.

Imposteur , dit Castelli à son frère , je redoute peu tes calomnies , je méprise tes menaces ; tu crois m'en imposer par ta feinte tranquillité , tu crois....

Il faut donc te fermer la bouche , reprend le Chevalier , il faut te punir , si tu es encore susceptible de honte. Il ramasse sur le parquet la fatale lettre de la Destournelles. Jette les yeux sur cet écrit , lui dit-il , lis ton crime , & soupçonne après , si tu l'ôses , ton épouse & ton frère.

A peine Castelli eut-il reconnu l'écriture de sa maîtresse , que mettant l'épée à la main , il voulut fon-

dre sur son frère. Frappe, dit le Chevalier, voilà mon estomac ouvert. Je ne défendrai pas ma vie. Elle m'est odieuse depuis que la tienne est souillée par de semblables forfaits. Que puis-je espérer de plus heureux, que de ne pas survivre au déshonneur de ma famille? Frappe; un lâche qui veut employer le poison, craint il de se servir de son épée?

Cruel, fors, lui dit Castelli, tes reproches me font frémir. Si jamais je deviens coupable, ton inflexible vertu m'aura porté au crime.

Eh bien! lui a dit le Chevalier, je te quitte; mais tremble: ta vie me répondra de celle de ton épouse, je serai ton premier délateur. Un sang criminel, quand il est versé, purifie la source dont il étoit sorti.

Pendant la fin de cette scène, j'étois restée immobile & presque sans sentiment; à peine respirois-je. O ma chère amie, je ne puis vous rendre

rendre jusqu'à quel excès mon époux a porté sa colère. Quelles imprécations ! vingt fois j'ai vu le fer levé sur moi. Il s'est enfin calmé.

Depuis huit jours, je suis gardée à vue dans mon appartement. J'ai chassé l'indigne Madame Liébault de ma présence. La vertueuse Sophie cherche à me consoler : c'est elle qui se charge de vous faire passer ma lettre. Mais hélas ! dois-je souhaiter qu'elle vous parvienne ? Votre cœur va saigner en la lisant. Que prétend-on faire de moi ? Qu'est ce qui se passe ? Est-ce la mort qu'on me prépare ? j'y suis résignée. Je la pardonne à mon époux. Ne m'écrivez pas.





L E T T R E X I V .

A la même.

De Paris le

IL faut être bien malheureux, lorsqu'on est forcé d'envisager la mort comme l'unique terme à ses maux. Tel est mon état présent, ma chère amie.

Après avoir été pendant un mois abandonnée à moi même, M. de Castelli m'a fait demander par Sophie un entretien particulier. Et bien ! Madame, m'a-t-il dit en entrant, je vous ai laissé le temps de réfléchir sur la conduite que vous avez tenue depuis notre déplorable union. Ces nœuds que vous avez paru souhaiter d'abord, à peine tissés, vous avez cherché à les rompre. A quel excès ne vous êtes-vous pas portée pour y parvenir ! Faut-il que je vous rappelle par

quelles sourdes intrigues vous avez interprété mes actions les plus innocentes. Une femme désespérée de ma perte, cherche à se venger sur moi de la préférence que je vous donne. Dès le lendemain Saint-pré par votre ordre poursuit la cassation de notre mariage. On m'impute des projets criminels. On veut que d'accord avec Madame Destournelles, je conspire votre mort. On articule les mots de poison, on suppose un commerce de lettres, on propose de faire entendre des témoins : & c'est vous, Pauline, qui êtes l'auteur de ces affreux procédés ! Je veux bien vous avouer tous mes crimes. Le premier est de vous avoir aimée assez éperdument, pour renoncer aux plaisirs qui m'environnent ; d'avoir oublié ma naissance, pour ne m'occuper que de mon amour, & surtout de vous avoir fourni les armes, avec lesquelles vous prétendez m'assassiner ; car enfin, si je n'avois pas revu Madame

Destournelles ; si l'espoir d'adopter cette ame vive & outragée ne me voit point engagé à la ménager la crainte qu'avec plus de succès elle fit éclater sa vengeance sur vous , ne m'avoit forcé de lui écrire , où seroient vos ressources ? Que feriez-vous inventer pour briser la chaîne qui vous pèse ? Pouvoit-il prévoir qu'une flâme coupable. . . que mon épouse. que mon père ?

Arrêtez , Castelli , m'écriai-je , me précipitant à ses pieds : respectez votre épouse , respectez votre frère. Ma vie est dans vos mains ; si je vous l'abandonne , si ce sacrifice peut vous rendre heureux ; n'épargnez ma réputation. Craignez de vous charger d'un crime en attaquant mon honneur. Depuis l'instant que vous avez reçu ma lettre j'ai mis toute mon étude à vous plaire. Tremblante pour votre vie , j'aurois donné mon sang , s'il avoit pu racheter le vôtre. Hélas ! je .

nulle part aux poursuites qui ont été faites.... Moi travailler à briser nos nœuds? Ingrat, l'avez-vous pu penser? Je ne vis que par vous & pour vous. Si vous m'aimez, toutes ces craintes cessent.... tous mes malheurs sont finis. Pardonnez à Saintpré..... pardonnez à votre frère les soupçons auxquels ils n'ont pu se refuser. Des démarches mystérieuses..... des lettres..... des rendez-vous..... ils ont été mal interprétés. La perte du cœur de Castelli peut réduire au désespoir, je le sens. Madame Destournelles..... cher époux! que ces funestes idées s'effacent pour jamais. Rendez-moi votre amour. Je mérite votre estime. J'en atteste....

Vous, Madame, reprit le Comte, lorsqu'au moment?.... Ah! Monsieur, dis-je, est-ce une faute impardonnable qu'une erreur appuyée sur des circonstances aussi fortes? Votre frère a dû trembler pour mes jours, il a dû craindre..... mais

non, je l'avoue, il devoit vous noître : il vous a offensé en do de votre vertu ; c'est le seul re che que vous puissiez lui faire. te autre imputation seroit crim le. Lisez dans votre cœur, époux, entendez la voix de la té. Ma tendresse....

Eh bien ! Madame, repr Comte, en me relevant, je crois. Mon amour m'engage à oublier. Je vous rends mon est mais j'y joins une condition : pez toute liaison avec Saintp mon frère. Je les regarde co vos plus dangereux ennemis veux bien ne pas pénétrer quel tif les porte à semer la division tre vous & moi. Croyez que je aime..... croyez..... que me marches, quelque équivoques les puissent vous paroître, au

souhait me restoit-il à faire? Au milieu des transports que me cau-
soit notre réunion, j'entrepris seu-
lement de justifier Saintpré & le
Chevalier.

Pendant que je jouissois de ma
fausse félicité, M. de Saintpré,
instruit par le Chevalier de Castelli
des affreuses découvertes qu'il ve-
noit de faire, & du danger où il
m'avoit laissée, mettoit tout en usa-
ge pour me tirer des mains de mon
époux. Il n'osoit agir ouvertement.
Il craignoit les fureurs de la Des-
tournelles; il redoutoit la foiblesse
de Castelli, qui pouvoit lui faire
consommer un crime dont sans dou-
te le germe n'étoit pas dans son
cœur. On connoissoit l'ascendant
de cette femme impérieuse sur lui.
Puisqu'ils avoient renoué ensemble,
ils légitimoient tous les soupçons.

Saintpré désespéré du péril qu'il
croit que je cours, en informe le
Ministère: il en obtient la permis-
sion de m'enlever, s'il est possible,

sans éclat, au bras qui menace mes jours. Castelli le sçait ; une lettre de son frère imprudemment confiée à un Domestique pour m'être remise par Sophie, tombe entre ses mains. Il devient furieux. Il entre dans mon appartement. Voilà donc, perfide, me dit-il, le prix que vous réserviez à mes bontés ? Quoi ! lorsque je daignois vous pardonner vos premiers outrages, vous aiguïsiez le couteau dont vous songiez à me frapper ? Votre fuite est résolue. Ce soir même vous devez l'effectuer. Votre infâme Tuteur, mon indigne frère oseront vous tenter pour vous rendre à vous-même : les lâches ! ils ne consomment pas leur forfait.

Dans l'ignorance où j'étois de ce qui se tramait, que pouvois-je dire à Castelli ? Je voulus cependant répondre. Il ne daigna pas m'écouter. Le cruel brave mes larmes, il me saisit par les cheveux, il m'en traîne avec force à travers les appartemens. Un Domestique a ord

d'ouvrir un cachot profond, il m'y plonge inhumainement, sans daigner s'appercevoir si je suis évanouie.

Je ne puis vous dire, ma chère amie, combien de temps je suis restée dans cet état pire que la mort. Revenue à moi, tout ce qui venoit de se passer me parut un songe effrayant. Les ténèbres, la situation du lieu, mes douleurs ne purent fixer mes esprits incertains. D'aussi cruels traitemens sont-ils le partage de l'innocence? Qu'ai-je à me reprocher? Mon époux.... que j'aime.... pour qui.... Hélas! si l'amour m'outrage, l'amitié me persécute. Le Chevalier de Castelli, Saintpré veulent mon bonheur, leurs soins combleront mon désespoir. C'est au sentiment le plus respectable que je dois attribuer l'horreur qui m'environne.

J'avois passé au milieu de ces réflexions accablantes, tout le jour & une partie de la nuit. Je me croyois oubliée, & cette prison me paroissoit destinée à me servir de

tombeau. Un grand bruit se fait entendre. Le murmure de plusieurs voix frappe mon oreille. Des coups redoublés brisent la porte du cachot : elle tombe , la lumière brille à mes yeux. Est-ce la mort qu'on m'apporte , dis-je toute effrayée ? Non , non , répondent Saintpré & le Chevalier qui se présentent à moi ; non , Madame , vous vivrez , suivez-nous. Je voulus résister , je n'en avois pas la force ; je leurs fis mille questions sur leur projet , sur le sort de mon époux , ils ne daignèrent pas m'écouter. Un carrosse nous attendoit dans la cour du château , on m'y porta. Plusieurs Cavaliers entourèrent la voiture , qui partit aussi-tôt avec la plus grande vitesse.

Il est temps de vous éclaircir toute cette aventure. Je vous ai déjà dit que Saintpré & le Chevalier de Castelli , avertis du danger que je courois , m'avoient précédemment écrit , & que cette lettre étoit tombée entre les mains de mon époux.

Je vous ai rendu compte des fureurs de Castelli & de l'inhumanité avec laquelle il m'avoit précipitée dans cette espèce de prison. Cette action avoit paru barbare à tous les Domestiques. Tremblant pour ma vie, un d'eux s'étoit détaché à dessein d'instruire mon beau-frère & mon Tuteur de ce qui venoit de se passer. D'un autre côté, une femme de chambre de Madame Destournelles, présente à une conversation entre sa maîtresse & mon époux, avoit cru sa conscience intéressée à trahir leur secret. Sans aucun ménagement, ils étoient convenus devant cette fille, que de ma vie ou de ma mort dépendoient leur bonheur & leur sûreté.

Mes deux amis apprenant ma captivité, ne doutèrent plus des barbares desseins de mon époux. Le Domestique présent au conseil qu'ils tiennent pour me sauver, leur propose de les introduire au milieu de la nuit dans le château. Ils s'ar-

ment, font armer leurs valets & suivent leur conducteur. Tout étoit prudemment arrangé, Castelli retité dans son appartement, tous les Domestiques ou endormis ou dans mes intérêts : il étoit possible de pénétrer en silence jusqu'à mon cachot, d'en briser les cadenats & de m'enlever sans être appercu.

Le hasard détruisit ces sages mesures : le crime veille lorsque l'innocence repose. Castelli agité sans doute par ses remords, se promenoit encore dans son appartement. Il entend du bruit, il soupçonne la vérité, fauve sur son épée, descend dans la cour, & quoique dans l'obscurité, en appelant à son secours, il fond sur Saintpré & sur son frère, qui entroient à la tête de leur petite troupe. Le hasard fait porter vingt coups, le même hasard les fait parer. Saintpré légèrement blessé à l'épaule, ménage toujours mon époux : mais ce dernier ne se connoît plus. Il se pré-

cipite sur son adversaire, qui du même temps lui perce la cuisse & fait voler son épée en éclats.

Aux cris de Castelli & au bruit qui se faisoit, les Domestiques arrivoient successivement; mais aucun d'eux n'osoit seconder la rage de son maître. Hélas! ils auroient donné leur vie pour moi.

Tandis que les gens de Saintpré gardoient mon époux, le Chevalier & lui se font suivre du reste, & guidés par leur fidèle conducteur, ils pénètrent jusqu'à mon cachot, dont ils brisent la porte. Ils m'arrachent à ce séjour de la mort; on fait porter Castelli dans son appartement. Nous partons enfin; dirai-je avec regret, dirai-je avec joie?

Je me hâte, chère amie, de vous apprendre ces affreuses nouvelles. Jugez par le désordre de ma lettre de celui qui règne dans mon cœur. Saintpré & le Chevalier m'ont perdue par leur craintes. En vain prétendent-ils justifier leur entreprise,

ils ne me persuaderont pas que mon époux.... Cependant, combien de circonstances! horrible vérité, n'est-il plus de nuage qui vous obscurcisse à mes yeux? Mes yeux!.... la lumière va-t-elle leur être ravie?.... je ne vois plus.... ô bonheur!.... une fièvre brûlante enflâme mon sang.... la mort.... Chère amie, je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.



L E T T R E X V.

*Madame la Baronne de FREVILLE
à Madame de CASTELLI.*

Du Couvent de.....

SI mon état pouvoit me le permettre, je serois déjà dans les bras de ma chère Pauline. O mon amie! auriez-vous assez peu de force pour vous abandonner au désespoir? Les maux sont légers lorsque le crime ne les attire pas sur nous. L'inno-

cence souffre, elle ne doit pas trembler. Exempte de remords, l'œil de la Providence veillera sur vos jours. Il est un terme aux persécutions. Je n'ose encore ni justifier ni condamner votre époux : je remarque en lui un caractère fougueux que les soupçons irritent & peuvent porter aux plus grandes extrémités; mais ce qu'on lui impute est si atroce, que ce n'est qu'après les preuves les plus authentiques qu'on doit se prêter à cette idée. Non, l'homme n'est pas né barbare.

Je redoute davantage Madame Destournelles. Une femme qui a franchi les bornes de la vertu, qui a cessé de se respecter, dont la réputation est à jamais flétrie, peut sans remords commettre un crime dont le succès flatte sa passion.

Mais si vos amis ont mal expliqué la conduite équivoque de votre époux & de Madame Destournelles; si le rapport des témoins est empoisonné ou mal sûr, quelle a été l'impru-

dence de Saintpré & du Chevalier de Castelli! combien, dans ce que vous m'avez écrit, de circonstances qui ont dû effrayer le Comte & lui faire douter de votre vertu? Pourquoi ne seriez-vous pas trompée, comme il est abusé lui-même? Ne vous fiez pas à mes réflexions. Craignez vos propres lumières. Redoutez votre amour pour Castelli. Ne vous rendez pas à l'estime que vous devez avoir pour Saintpré & votre beau-frère. Dans cet obscur labyrinthe, il faut porter le flambeau de la vérité, celui de la conviction. C'est à force de douter que l'on parvient à l'évidence. Pour un cœur accablé par la douleur, c'est une foible consolation qu'un pareil raisonnement. Cependant il est juste. Les grands criminels sont moins communs qu'on ne se l' imagine. J'aime à le croire. Rappelez vos forces, reprenez vos esprits. Aimez-moi toujours, & tirez moi au plus vîte de l'inquiétude que me-

DU SIÈCLE. 89
causent les dernières lignes de votre lettre.



LETTRE XVI.

Madame de CASTELLI

à Madame la Baronne de FRÉVILLE.

De Paris le.....

J E vis encore , chère amie. Est-ce un bienfait du Ciel ? est-ce une punition de la foiblesse que j'ai eue de me livrer aux impressions de l'amour le plus vif ?

Huit jours , à ce qu'on m'a rapporté , se sont écoulés dans le plus terrible délire. Revenue à moi , Sophie a été le premier objet qui m'a frappé les yeux. Elle me ferroit la main , elle étoit baignée de ses larmes : j'ai pleuré avec cette tendre amie. Ce moment qui sembloit redoubler mon mal , est l'époque de ma convalescence. Mon

sang a cessé de circuler avec force, ma douleur est moins vive. Ma foiblesse me laisse envisager tranquillement mon sort, j'en vois le terme sans effroi.

Mon premier soïn a été de demander des nouvelles de Castelli. Sa blessure n'est pas dangereuse, mais sa fureur est sans égale. Il a chassé indignement Sophie du château, & sans prévoir les suites d'un malheureux procès qui peut le perdre & qui attaque ma réputation, il a fait rendre plainte contre Saint-pré & le Chevalier. Il prétend les poursuivre comme ravisseurs & assassins. Vous connoissez le cœur de Pauline, ma chère amie; devoit-il être en bute aux traits de la calomnie? Mon époux lui-même débite que je le hais; qu'éprise pour son frère d'un amour criminel, j'ai résolu sa perte, & que je suis l'ame d'un affreux complot contre sa vie & son honneur. Ah! Castelli, faut-il que le moindre de mes maux soit

celui de n'être point aimée ? Mais, Madame, le Comte ne seroit-il point coupable de ce dont on l'accuse ? cependant j'ai entendu le rapport des Domestiques. La probité de Saintpré est reconnue. Dans tout ce qu'il a fait, le Chevalier n'a eu dessein que d'épargner un crime à son frère. L'humanité de tous deux étoit intéressée à me secourir. Ma mort étoit jurée. Un instant plus tard, le Comte consommait son forfait.... Mais, si mon époux étoit innocent ! si l'on ne pouvoit lui reprocher que de l'imprudence ! si dans toute cette terrible affaire on n'avoit à lui imputer que les défauts de son âge, de son siècle !.... enfin, si son cœur étoit pur !.... Vous le croyez, ma chère amie : la sombre Sophie n'est pas de ce sentiment ; elle juge Castelli sur la connoissance qu'elle a du caractère de Madame Destournelles. L'ami, l'amant ou l'esclave de cette femme ne peut être qu'un

monstre capable de tous les crimes.

J'ai frémi à ces mots de Sophie qu'ils sont accablans ! plaignez votre malheureuse amie. Je vous écris demain.



L E T T R E X V I I .

A la même.

De Paris le . . .

PAR où commencer le récit j'ai à vous faire ? Saint-pré avoit gardé comme une fable la plaquette qu'on disoit que mon époux venoit de rendre contre lui & le Chevalier. Il ne pouvoit s'imaginer se sentant coupable, il osât peindre l'audace à ce point. Rien n'est réel : tous deux sont décrétés peu s'en faut que l'innocence gémit actuellement dans les fers. Saint-pré s'est retiré dans un asile respectable. J'ignore ce qu'est devenu le Chevalier. On vient

m'apprendre que Saintpré a fait entendre les temoins dont j'ai fait mention dans mes lettres ; qu'appuyé par le Ministère à qui il avoit eu l'attention de confier ses desfeins & ses craintes , il a obtenu un ordre pour arrêter Castelli , & qu'il a remis entre les mains des Juges les billets de Castelli à Madame Destournelles & à Mademoiselle d'Orbeffan. Sophie plus instruite que moi , sent le péril que je cours. Elle me conseille de me réfugier dans un couvent. Si je l'en crois , mon mari doit attenter à ma liberté. L'hôtel de Saintpré où je demeure , déposeroit même contre moi. O ciel ! secourez-moi , ouvrez mes yeux , dirigez mes pas. Pour me justifier , faudra-t-il accabler mon époux ?.....

On me confirme le pressentiment de Sophie. Une prison m'est destinée. Les Juges n'ont pu refuser l'ordre de m'arrêter aux pressantes sollicitations des amis de Castelli.

Sophie me presse.... je me meurs : on ne me laisse pas achever ma lettre. Adieu.... adieu.... si je encore, je vous écrirai de ma traite.



—
—
LETTRE XVIII.

A la même.

Du Couvent de....

■
■
■
■

MA fuite n'a pas été trop précipitée. Une heure plus tard m'enchaînoit comme une criminelle. C'est ce qu'on vient de me porter. De puissantes protectrices m'assurent la liberté de respirer cet asyle de paix. Pourquoi n'avez-vous pas la satisfaction d'y pleurer au pied de ma chère Baronne ?

Mais.... que pensez-vous, Madame, de tout ce qui se passe ? Je suis innocente ; je suis persécutée. Quel sort réserve-t-on aux coupables ? Des Juges intègres pour

■

vent les accusateurs & les accusés. Des Ministres respectables s'emploient en faveur des deux partis.... Et si le crime est imaginaire? Foible jugement des hommes, combien n'êtes-vous pas trompé par les apparences !

Sophie vient de me montrer un billet de M. de Saintpré. Pour sauver son honneur, dit-il, il ne peut se dispenser de mettre à découvert toute l'affreuse conduite de mon époux : il ne ménagera pas Madame Destournelles : il a entre les mains plus de preuves qu'il n'en faut pour les faire condamner. Avant peu il fera rompre un hymen qu'il se reproche d'avoir autorisé.

Rompre mon hymen ! proscrire la tête de Castelli ! nous séparer pour jamais !

Sophie cherche à me consoler. Elle n'y parviendra pas. Cette plaie ne se fermera jamais. Qu'importe que j'aye à pleurer ou la perte ou l'honneur de mon époux ? je donnerois ma vie pour l'un ou pour l'autre.

Que j'aime Sophie cependant quel fond de vertu ! quelle résignation à la Providence ! quel attachement pour moi ! combien elle partage mes peines ! cette aimable fille , quoique dans l'état le plus humiliant , sort d'une famille illustre. De cruels revers ont truit sa fortune. Le récit qu'elle vient de me faire m'a arraché des larmes. Une ame elle-même affligée , partage les maux qu'éprouvent ses semblables.

Sophie ayant perdu son père à l'âge de quatre ans , est restée sous la tutelle de sa mère , aimable , jeune & ne respirant que les plaisirs. Elevée dans un cloître jusqu'à l'âge de seize ans , elle n'en a , comme moi , retiré que pour connoître le néant de la vie. Sa mère , qui la destinoit à épouser un vieux Gentilhomme , s'imaginait pas , en la rappelant près d'elle , voir désertir ses amours pour grossir la cour de la jeune Sophie. Le plus chéri de ses ad-

teu

teurs, fut le premier inconstant. Il se déclara en faveur de la fille, il osa la demander en mariage. Quelle humiliation, quel désespoir! La mere s'emporte, prie, presse, menace : vains efforts. L'amour ne connoît pas la crainte. Cette passion se nourrit, s'irrite, s'enflamme à proportion des difficultés qu'on lui oppose.

La mère de Sophie met tout en usage pour ramener son amant. Elle précipite à cet effet le mariage de sa fille. Le jour est pris. La victime est trainée à l'autel. Pendant ce temps, le jeune homme, averti de son infortune, court au-devant de son rival; il attaque le Gentilhomme, ils se battent en désespérés. Le jour ne paroïssoit pas encore. La scène se passoit à la porte de l'Eglise. La nouvelle belle-mère est informée du danger où se trouve son gendre. Elle quitte le pied de l'autel & vole à son secours. Elle arrive; dans l'instant même il reçoit

un coup dans le bras & plonge
épée dans la poitrine de son ad-
faire. Cette femme furieuse ou
ce qu'elle est, où elle est. Elle
tire du corps de son amant c
épée toute sanglante, & en assa-
le vieux Gentilhomme, qui ex-
un instant après. Funeste effet
l'amour, de la rage & de la ja-
sie! Le jeune amant est secou-
mais les parens du mort poursui-
l'assassin. Il en coûte des som-
immenses pour assoupir cette ci-
le affaire.

Cependant Sophie est conf-
dans son appartement. Sa mère
bare lui fait un crime d'être ai-
ble & plus aimée. Elle porte l
prudence jusqu'à offrir sa ma-
son infidèle. Le jeune homme
digné la refuse, & rétabli de sa l-
sure, il n'épargne rien pour a

paroit. Cruel, lui dit-elle, ma fille ne sera jamais ton épouse. Je t'ai fait proposer ma main, accepte-là, ou crains mon courroux. Sur le refus du jeune homme, elle se précipite sur sa fille, lui enfonce un couteau dans la gorge, & dans le même moment avale une dose de poison dont elle s'étoit munie. Voilà, dit-elle, prête d'expirer, comme on doit se venger d'un infidèle. Je vous épargne le reste du récit de Sophie. J'en frémis d'horreur. Son amant désespéré & soupçonné d'un crime affreux, a fui loin de sa patrie, & l'on ignore ce qu'il est devenu. Sophie échappée à la mort, a vu sa fortune ruinée; ses inhumains parens ne daignent ni lui tendre les mains, ni seulement la reconnoître. Voilà son sort, & elle n'a que vingt-ans. Est-ce donc un bonheur de ne pas terminer ses jours?...

On me demande au parloir: qui pourroit-ce être? a-t-on découvert ma retraite? que doit redouter le

crime, si l'innocence n'est pas appréhension? Sophie va sçavoir qu'on me veut.... c'est Madame Liébault. Je ne verrai point cette méchante femme : elle n'aura jamais mon estime; Sophie me rapportera ce qu'elle a à me dire.

Le croiriez-vous, ma chère amie, Madame Liébault vient à dessein m'intimider. Elle craint pour moi. Elle m'offre sa médiation, si je veux séparer ma cause de celle de Sophie, renoncer à toutes poursuites, mon mari peut m'accorder une pension & la liberté de choisir tel lieu que je jugerai à propos. Sophie se fait fort de m'obtenir ces avantages. Est-ce Castelli qui fait tout cela? Madame Liébault? s'il est vrai, n'en puis plus douter, il ne m'a jamais aimée. Cruelle conviction! Non, cette intrigante agit de sa propre autorité. Sophie, de ma part, la remerciera de sa bonne volonté, mais je ne la verrai point.

Je vous instruirai des nouve

que je dois recevoir. Pour peu qu'elles soient accablantes, je n'aurai pas la force de les soutenir.



L E T T R E X I X.

A la même.

Du Couvent de.....

LA fortune commence à m'être moins cruelle. Une étincelle d'espérance a passé dans mon cœur. Je vois le terme de mes maux. Je vais recouvrer la tendresse de mon époux.

Ce matin M. l'Abbé Trottier m'a fait demander un entretien particulier. Je suis descendue au parloir. Madame, m'a-t-il dit, je partage sincèrement vos peines. Ministre de paix, la calomnie est un poison qui ne souillera jamais mon âme. Je sçais combien les hommes sont méchans, faux & aveuglés; combien ils faisaient avec joie les

apparences trompeuses, qui semblent leur découvrir le mal. Je suis toujours en garde contre ces pressions équivoques. J'aime mieux méconnoître un coupable, d'accuser un innocent. Tout qu'on m'a raconté depuis que ce temps m'a révolté sans m'éclaircir m'a surpris, sans me persuader. Non, Madame, je vous refuse trop pour avoir osé me livrer au moindre soupçon sur votre vertu. Mais aussi, permettez cette réflexion à mon état; trop orgueilleux de la pureté de votre conscience n'avez-vous pas trop légèrement prêté l'oreille aux mauvais conseils, aux faux rapports? Combien n'y a-t-il pas de gens intéressés à donner une tournure criminelle aux actions d'autrui? Servez-vous de votre discernement, Madame, vous en ferez l'application de ce que je vous

Vous êtes vertueuse, on vous soupçonne. M. de Saintpré trouveroit autant de garants de sa probité qu'il compte d'amis. J'en puis dire autant de M. le Chevalier de Castelli. Eh bien! Madame, au tribunal du Public, on vous charge tous des crimes les plus noirs. Quel parti prendre dans cette affaire? il n'en est qu'un : celui de croire que l'imprudence est l'ame de cette querelle. Je ne vous parlerai point de Madame Destournelles, je prononce même son nom à regret, elle est inexcusable : mais.... M. de Castelli?..... ne le plaignez-vous pas? supposez-le, comme il l'est sans doute, abusé par quelques démarches inconséquentes; éloignez de ses actions le principe sur lequel on veut qu'elles soient faites, où est le crime? Refuseriez-vous d'ouvrir les yeux? N'estimeriez-vous plus M. de Castelli, auriez-vous cessé de l'aimer?.....

De l'aimer, ai-je répondu à l'Ab-

s'écoule est pour moi un fuy
larmes. Qu'ai-je fait cepen
Jeune, sans expérience, igno
le pouvoir des passions sur l'a
on me tire de ma retraite. Je
trouve au milieu du monde,
en connoître les usages ni les
gers. M. de Castelli jette les
sur moi. Mon cœur l'avoit pu
nu, je l'aimois avant qu'il m
déclaré sa tendresse. Qu'ai-je
depuis qui n'ait dû le convainc
mes sentimens ? le jour que je
le plus heureux de ma vie, une
cruelle fait couler son sang. Se
aux propos de mes rivales, inc
ble d'attacher aucune idée crim
le aux lettres qui me sont aban

dore , fans doute il est vertueux. De nouveaux revers viennent empoisonner ma tranquillité & troubler ma joie. J'oppose aux coups du sort mon innocence, la résignation, mon amour pour mon époux. Je souffre en silence. Si l'on me plonge dans un cachot, c'est sans l'avoir mérité: si l'on m'en retire, ce n'est pas de mon aveu. Je n'ai nulle part aux procédures contre M. de Castelli: soumise à ses ordres, je les attends. Recouvrer sa tendresse est l'objet de mes vœux. L'aimer jusqu'au dernier soupir, voilà le devoir que je m'impose.

C'en est assez, Madame, me répondit avec transport l'Abbé Trottier. Je lis dans votre ame, & je ne dois pas craindre de m'ouvrir à vous. C'est M. le Comte de Castelli qui m'envoie. Il déteste tout ce qu'on a fait pour vous désunir. Il veut tout oublier, si vous ne gardez aucun ressouvenir de ce qui s'est passé. Je vous l'ai dit, Mada-

106 LE MARIAGE
me, je suis ministre de paix.
sez cet écrit signé de M. de C
telli.

Je pris en tremblant le papier
me présentoit l'Abbé Trottier.
ne meurt pas de joie. A la lec
de la première ligne, je m'évanc
Sophie s'empresâ à me faire reve
Je lus alors ces mots.

MONSIEUR DE CASTELLI à l'
Epouse.

*Je vous ai aimée depuis que je
ai vue, ma chère Pauline : je
chériss plus que jamais. Pourquoi
il qu'on ait travaillé à nous brouill
malheur à ceux qui ont abusé de
foiblesse & de votre inexpérience,
me persécuter ? Est-ce bien Paulin
presse la rupture de nos nœuds ?
elle qui poursuit son époux, qui ose
euser d'avoir attenté à ses jours ?
Madame de Castelli a pu se mépre
à mes transports ? les fureurs &
jalousie, elle les a attribuées à la*

d'un barbare ? Non, à ce trait, je ne reconnois point Pauline ; elle perdrait mon estime, & je dois croire qu'elle se respecte assez pour chercher à la conserver.

Oublions nos débats. Faisons taire nos soupçons réciproques. Eloignons les auteurs de nos maux. Pauline, cessez de poursuivre votre époux. Que toute procédure soit anéantie de part & d'autre. Rendez-moi votre cœur, vous possédez le mien. L'infortuné Comte de Castelli ne veut plus vivre que pour vous.

Le Comte de CASTELLI.

Les larmes qui tomboient de mes yeux, prouvèrent à l'Abbé Trottier l'effet que venoit de produire sur moi cette lecture. Eh bien ! Monsieur, lui dis-je, je consens à tout, que faut-il faire ? instruisez-moi ; où dois-je chercher mon époux ? Je brûle d'être à ses pieds... dans ses bras... il semble qu'il doute de ma tendresse, que mes transports lui prouvent....

Madame, me répondit l'Abbé Trottier en m'interrompant, un mot de votre main va mettre M. de Castelli au comble de ses vœux. Dédavouez par écrit toutes les fausses accusations qui ont été intentées contre votre époux & Madame Desfontnelles, dont la cause ne peut être séparée dans cette affaire; je vous livre leur défaveu authentique de tout ce qui a été fait contre vous, M. de Saintpré & le Chevalier de Castelli.

Je pris une plume & j'écrivis ces lignes.

PAULINE à son époux.

Cher Comte.... Pauline a pleuré la perte de votre cœur; la mort pouvoit seule terminer sa douleur. Vous lui rendez votre tendresse. Rien ne peut altérer sa joie. Je déteste ces affreuses poursuites faites sans mon consentement. Mon époux est mon juge. Il est innocent: s'il m'aime, je suis heureuse.

La Comtesse de CASTELLI.

L'Abbé Trottier prit ce papier. Vos chagrins sont finis, me dit-il; je vais annoncer cette bonne nouvelle à M. de Castelli. De-là je cours chez les Juges porter votre désaveu & le sien, & demain je viens vous prendre pour rétablir à jamais le calme dans vos cœurs.

Partagez ma joie, ma chère amie. Je le vois; il faut passer par les afflictions avant de jouir de la tranquillité. On en goûte mieux son bonheur. Envain Sophie m'oppose des doutes, envain elle auroit souhaité que des preuves plus certaines m'eussent convaincue du retour de Castelli sur lui-même. Je ne l'écoute pas. Je ne prétends pas faire acheter notre raccommodement à mon époux. Le moindre doute est une offense. Demain je verrai le Comte. . . . Demain je l'embrasserai; souveraine de son cœur, il régnera sur le mien. Mais quelle candeur que celle de l'Abbé Trottier! quelle éloquence! je l'avois mal jugé. Il

110 LE MARIAGE
n'est pas honteux d'ignorer les
ses de pur agrément, lorsqu'
s'attache tout entier à remplir
devoirs de son état. M. Trotti
vous respecte. Vous aurez
ma confiance.

Demain je vous écris. Adieu
re amie; l'heureuse Pauline
embrasse.



L E T T R E XX.

A la même.

De Paris le...

J'AI donc fait naufrage au
ma joie, ma tranquillité, moi
heur, mes espérances, tout es
noui! au moins, ma chère Bar
conservez-moi votre pitié: c
seul sentiment que je puisse
rer aujourd'hui.

A sept heures l'Abbé Trotti
dans un carrosse à la porte de
baye. Il me fait demander. E

de ma félicité, je me presse de joindre avec Sophie ce digne Ecclésiastique : les chevaux partent, & au bout d'une demi-heure, je me trouve dans la cour de l'hôtel de Castelli.

Un morne silence regne dans la maison, & me fait frémir malgré moi; je descends du carrosse, je monte précipitamment l'escalier. Madame Liébault se présente.... Où est M. de Castelli, dis-je ? conduisez-moi, que je l'embrasse. Madame, me répond Madame Liébault, M. de Castelli.... Eh bien ? achevez, repris-je, où est-il ? parlez.... Je l'ignore, ajoute Madame Liébault en m'offrant une lettre. Voici un billet que j'ai ordre de vous remettre. Je l'ouvre.... ô Ciel ! que puis-je penser de ce qu'il contient ?

Le Comte de CASTELLI à sa chère PAULINE.

Pour me conserver à vous, il faut que je fuie. Vous ne sçaurez que trop tôt ma fatale aventure. Je vous don-

nerai de mes nouvelles. S'il vous reste quelque sensibilité, plaignez le malheureux Comte de CASTELLI.

Qu'est-il arrivé? instruisez moi, m'écriai-je, mon époux fuit, & sa vie est en danger! Qu'est-ce donc qui s'est passé? M. Trottier, me trompez-vous? Madame Liébault ayez pitié de mon trouble, éclaircissez cette funeste aventure que je ne puis comprendre. Faut-il pour l'obtenir....

Madame, me dit Madame Liébault, le Domestique qui m'a apporté ce billet pour vous, m'a fait le récit que je vais vous rendre.

Avant cinq heures, M. de Castelli est monté à cheval, & s'est fait suivre par ce même Domestique. Il s'est rendu chez M. de Saintpré, qui étoit retourné à son hôtel aussi-tôt la signification de votre désistement aux procédures commencées. Ayant été quelque temps en conférence ensemble, tous deux sont sortis à che-

val, suivis chacun d'un laquais. Ils ont gagné le bois de Boulogne; après avoir ordonné à leurs gens de s'éloigner, ils se sont battus. M. de Saint-pré a reçu trois balles au défaut des côtes. On ignore s'il en reviendra. M. de Castelli alors a fait rapprocher les deux valets, il leur a recommandé le blessé, a remis cette lettre au sien, & s'est éloigné avec la plus grande vitesse. Voilà tout l'éclaircissement que je puis vous donner.

Fortune! en est-ce assez? tu ne prétends pas me laisser respirer. Au moment que tu me flattes, tu me prive d'un ami vrai, d'un consolateur: c'est par la main de mon époux qu'il périt; & le vainqueur, pour sa sûreté, est forcé de m'abandonner. Affreuse vicissitude de maux, ne cesserez-vous pas d'accabler votre victime?

Je ne vous rapporterai point, ma chère amie, les discours de Madame Liébault pour modérer ma douleur, ils sont dignes de cette ame basse,

dangereuse & servile. Je suis plus satisfaite de l'Abbé Tro
Ce cœur honnête ramène tout
 grands principes de la religion
 veut que l'homme se soumette
 son ses forces, & c'est imperce
 blement & presque sans vous es
 percevoir, qu'il vous rappelle à
 pérance. Je ne vous dirai pas
 a réussi ; ce seroit trop espérer
 première tentative. Il est triste
 moi, il souffre que je m'aff
 mais il n'épargne rien pour m
 re sentir combien le désespo
 trage la Divinité, & est cont
 à nos devoirs.

Tous les émissaires que j'
 envoyés à dessein de prendre
 informations sur la fuite de
 époux, & touchant l'état de S
 pré, étoient revenus sans avoir
 s'instruire. Vers le soir un pare
 mon Tuteur m'a fait demander
 permission de me parler. Mad
 m'a-t-il dit, M. de Saintpré n'a
 que peu d'heures à vivre. Il so

te vous voir avant de mourir. Ne refusez pas cette complaisance à l'amitié qu'il a toujours eue pour vous. Je vous la demande, Madame, avec empressement. Le temps est cher : vous sçavez ce qu'il a fait & ce qu'il auroit voulu faire. Il n'est pas possible que vous ignoriez quel coup nous prive de ce digne ami. Vous ne pouvez lui refuser cette marque de reconnoissance.

Qu'il est de cruels momens pour les ames sensibles ! une première douleur ne nous fait sentir que plus fortement celle qui suit. Je me laissai entraîner au chevet du lit de M. de Saintpré.... Je ne suis pas en état de poursuivre.... Chère amie.... qu'est-ce que la vie ?





L E T T R E • X X I .

A la même.

De Paris le...

QU'EL tableau j'ai à vous tra
 ma chère Baronne! Je m'app
 du lit de M. de Saintpré; il m
 fente une main déjà frappée du
 mortel. » Je n'ai plus qu'un i
 » à vivre, Madame, me dit-i
 » ne voix foible. Daignez m'
 » ter.

» Chargé par vos parens d
 » de votre bonheur, depuis
 » retour de l'armée, j'en ai fai
 » unique étude. J'ai vu naître
 » satisfaction la tendresse de l
 » Castelli. Votre cœur vous
 » cidée pour lui, tous mes vœ
 » loient être remplis. M. de
 » telli descend d'une famille
 » tre. Il joint à l'éclat de la
 » nesse; ce brillant usage du

» de, ces nuances légères qui for-
» ment ce qu'on appelle un Cava-
» lier accompli; mais ces qualités,
» souvent trop dangereuses, ne
» m'auroient point ébloui, si je n'euf-
» se cru remarquer en lui des sen-
» timens dignes de sa naissance, &
» du choix que je devois faire. Qui,
» comme moi, ne se seroit abusé ?
» Le Comte venoit de me confesser
» librement ses erreurs. Son cœur
» tranquille au milieu du tourbillon
» des plaisirs, n'avoit jamais pris
» part à ces frivoles amusemens :
» incapable d'aimer un objet qu'il
» ne pouvoit estimer, il n'avoit con-
» nu l'amour que du moment où
» Pauline s'étoit présentée à sa vue.
» Je sçais, sur un cœur, quel est
» l'impression du premier coup-
» d'œil. J'ai cru aveuglement les
» protestations de Castelli. Vous êtes
» la victime de ma crédulité, & ce
» reproche que je me fais, m'auroit
» conduit au tombeau, si la main
» de votre époux n'eût prévenu ma
» douleur.

Il prit alors une foiblesse à Saint-pré, il la surmonta avec peine, & continua ainsi :

» Je m'apperçus trop tard que ma
 » complaisance venoit de vous for-
 » ger des chaînes que toute votre
 » vertu ne vous rendroit que plus
 » pénibles à porter. J'ai voulu les
 » rompre. Vous avez rejetté avec
 » effroi cet unique remède.

» Ne vous imaginez pas que dans
 » cet instant terrible où mes actions
 » vont être pesées, ma bouche ose
 » être infectée du poison de la ven-
 » geance. La vérité parle à mon
 » cœur, elle est sur mes lèvres. Je
 » vais vous déchirer le sein : je le
 » dois.

» M. de Castelli, en étudiant
 » les agrémens du siècle, en a pris
 » tous les vices. Il est aimable,
 » mais volage ; séduisant, mais faux ;
 » jaloux sans amour, plus furieux
 » que brave : il parcourt sans remords
 » les routes qui menent au crime,
 » & qui peuvent rendre ses passions

» satisfaites. Il n'est plus permis de
 » douter à quel excès d'horreur il
 » a voulu se porter. Lui-même m'en
 » a fait l'aveu. Les témoins consta-
 » tent l'attentat. Le poison étoit
 » préparé.... pardonnez. Vous vi-
 » vez. Un coup hardi, & sans dou-
 » te imprudent, si le Chevalier &
 » moi nous n'eussions envisagé que
 » nous; un trait désespéré, dis-je,
 » vous a sauvé la vie.

» Quelles armes n'avons-nous pas
 » prêtés alors à M. de Castelli & à
 » Madame Destournelles? D'accu-
 » sés qu'ils étoient, ils sont deve-
 » nus légitimes accusateurs. Envain
 » j'avois eu la précaution d'obtenir
 » un aveu tacite du Ministère. Je
 » pouvois l'avoir trompé, & les
 » dépositaires des Loix ne décident
 » que sur les faits. Vous avez voulu
 » prévenir les suites affreuses de ce
 » monstrueux procès : vous n'avez
 » pu croire votre époux coupable.
 » Malgré ma certitude, votre senti-
 » ment a été ma loi. Une lettre du

» Chevalier a achevé de me d
» miner.

» Ce matin le Comte s'est r
» chez moi. Je devois imaginer
» ne faisoit ce pas qu'à desse
» nous réconcilier, & ma prud
» me dictoit déjà des ménage
» capables de le faire rentrer er
» même. Quelle a été ma surp
» lorsque je l'ai vu débiter pa
» menaces les plus indécente
» prétendoit me forcer à lui fi
» un acte par lequel je le jus
» rois des crimes qui lui étoien
» putés. C'étoit me déclarer
» même coupable de calomnie
» refusé constamment de le
» faire. Malgré lui, il a ent
» mes reproches; de rage il a
» gi. Il a osé m'insulter. Nous
» mes fortis. Plus malheureux
» moi, il vit encore.

Madame

, papier, cet écrit lui deviendra né-
 , cessaire, en cas que les miens
 , , veuillent le poursuivre juridique-
 , , ment. Puisse l'exemple de ma fin
 , , lui apprendre à mieux vivre. Que
 , , de forfaits il a à réparer! je pleure
 , , sur vous. O ma chère Pauline!....
 , , j'ai causé vos malheurs.....

Je voulus répondre à Saintpré....
 il me prit la main, il me la serra
 foiblement.... » Adieu, Madame,
 » medit-il, craignez votre époux....
 » Remettez votre bonheur entre les
 » mains de la Providence.... Rap-
 » pellez-vous quelquefois Saintpré,
 » il méritoit votre estime.... Adieu,
 » Pauline.... si vous me pardon-
 » nez, je n'ai plus de reproches à
 » me faire.... Fidele à mon Roi,
 » mon sang a coulé pour sa gloire....
 » j'ai servi ma patrie.... j'ai respecté
 » l'honneur,..... j'ai aimé la ver-
 » tu.... j'ai chéri l'amitié.... ma
 » vie.... il ne m'en reste que quel-
 » ques instans.... Je les dois au
 » maître qui m'appelle.....

I. Part.

F

O ma chère Baronne ! de
moment Saintpré a cessé de
On m'a arraché de son appart
Il est mort Je le perds , &
quel temps !

J'ai cru diminuer ma doule
vous écrivant. Elle augmen
contraire ; mille idées funestes
nent m'affaillir : le souvenir de
pré , les maux que j'ai éprouvés
qu'il faut peut-être que je bra
core , le fort de mon époux
mon amie ! quelle ame pe
tenir ces atteintes ?



L E T T R E XXII

A la même.

De Paris le .

CASTELLI est à Londres. Je
de recevoir ce billet.

Le Comte de CASTELLI à PAU

Je suis indigne de vivre. J'a

tous les devoirs. J'avoue tous mes crimes : ils font frémir. Il n'est point de tourmens Le plus sensible pour moi est d'avoir perdu sans retour votre tendresse , votre amitié , votre estime. Je ne vous verrai plus. Proscrit de ma patrie Pauline , m'abandonnerez-vous à mon désespoir ? N'est-il plus de place dans votre cœur pour

le Comte de CASTELLI ?

Que de sentimens divers ces deux mots ont ranimés dans mon cœur ! l'amour , la joie , la pitié.....

Le Chevalier de Castelli venoit d'arriver lorsque j'ai reçu cette lettre. Rien n'est désespéré , mon frère , lui ai-je dit , puisque mon époux vit encore. Ses fautes appartiennent à son âge : son cœur n'est pas fait pour le crime , il est vertueux , puisqu'il aime encore Pauline. Suivez-moi , il faut le rendre à lui-même.

Nous sommes partis pour Versailles. Le Ministre toujours porté

à la clémence, vient de suspendre toutes les informations contre Castelli. Content de l'acte du malheureux Saintpré que je lui ai remis, il m'a fait expédier des lettres de grace. Une chaise m'attend. Je pars avec Sophie. Je vais rendre la joie à mon époux.



L E T T R E X X I I I .

A la même.

De Londres....

VOUS êtes, chère amie, la dépositaire de mes secrets. C'est dans votre cœur que le mien s'épanche. C'est avec vous seule que j'aime à penser, que je me plais à réfléchir. Je me rappelle sans cesse vos instructions. Jusqu'ici elles ont soutenu ma constance : elles ont affermi ma résignation. Noyée dans mes larmes, percée de douleurs, entourée d'ennemis, accablée de maux, j'ai

vu la mort, j'ai dit d'après vous :
 Les malheurs sont le partage de
 l'homme, ils sont légers lorsque le
 crime ne les attire pas sur nous. Tôt
 ou tard la voix de l'innocence est
 entendue. Cette réflexion a tou-
 jours suspendu mon désespoir. J'en
 vais recueillir les fruits, mais je ne
 dois point anticiper les faits.

Les vents ont bien servi mon im-
 patience. A peine arrivée à Calais
 un paquebot est prêt d'en partir
 pour l'Angleterre, j'y trouve place,
 on met à la voile, & au bout de
 huit heures nous entrons dans le
 Port de Douvres.

Jene vous ferai pas la peinture
 de la tempête qui a précipité notre
 voyage : à chaque instant la mer
 sembloit ouvrir ses vastes abysses
 pour nous engloutir ; à chaque ins-
 tant elle nous revomissoit, & portés
 sur d'énormes montagnes d'eau,
 nous semblions atteindre les nues
 qui s'abaissoient pour nous rece-
 voir. Ce spectacle est effrayant sans



doute; mais, Madame, j'allois rejoindre mon époux, rétablir le calme dans son ame; je l'ai vu sans crainte. Ma chaise m'arrête à la porte de l'hôtel que Castelli m'avoit indiqué à Londres. Je le demande. Monsieur le Comte, me dit un Domestique qui se présente, depuis huit jours est tombé dans une maladie qui lui cause un délire presque continuel : d'aujourd'hui seulement les Médecins commencent à espérer. Une Dame....

Saisie d'effroi, je ne réponds pas au Domestique. J'entre dans l'appartement qu'il m'ouvre. Je traverse plusieurs chambres. Je parviens à celle de mon époux. Tremblante, j'approche de son lit.... qui vois-je? le croiriez-vous, ma chère amie?.... Madame Destournelles. Je fais un cri & je tombe évanouie.

Revenue à moi, je me suis trouvée dans un fauteuil au chevet du lit de Castelli, qui me serroit une main dans la sienne: Sophie près de

moi, me donnant des secours, & Madame Destournelles assise au fond de la chambre, la tête panchée & dans l'attitude d'une femme au désespoir.

Un morne silence a d'abord régné. Mes yeux encore égarés ont parcouru tous ces objets : Castelli tenoit les siens baissés. Un soupir m'est échappé malgré moi. Mes larmes ont inondé mon visage. Ah ! Monsieur, me suis-je écriée, quel prix de mon empressement !

Les apparences seront-elles toujours contre moi, m'a répondu Castelli, & faut-il que des circonstances dont je ne puis être responsable, vous fassent si mal juger de ma droiture & de mes sentimens pour vous ? Ah ! Madame, que vous aurez de reproches à vous faire, lorsque vous sçaurez que l'humanité seule a conduit Madame Destournelles hors de sa patrie : que le hasard lui a appris le lieu de ma retraite, & qu'ignorant la démarche que vous

venez de faire, la bonté de cœur l'a fait voler pour m'appeler des secours. Elle arrive contre vous. Un instant plutôt, vous seriez devancée. Qu'un soupçon trageant n'empoisonne pas une action louable. Ne rougissez pas de voir votre époux inspirer la crainte à des cœurs qui sembloient ne réserver que leur haine.

Ah ! Monsieur, dis-je, pourriez-vous jamais ? mais n'importe. Le temps de vos jours est plus précieux pour moi que le bonheur que je cherche & dont le ciel ne permet pas que je jouisse. Vivez, Monsieur, & comme il se peut, vivez pour moi, ajoutai-je, en lui présentant ses lettres avec une grâce. Peut-être un jour trop tard, rendrez-vous justice à la malheureuse Pauline.

Je ne sçais si la voix de la vérité se fit entendre à mon époux, si le repentir pénétra son cœur.

son respect & son estime? Quelle
 ne, fût-elle barbare, ne seroit
 touchée de votre candeur? Votre
 conduite m'humilie. Vos sentimens
 l'étonnent. Plus vous êtes géné-
 reuse & plus je me trouve coupable.
 J'abjure à jamais mes erreurs.
 Je ne dois songer qu'à les réparer.
 Ma chère Pauline, oubliez-les, oubliez
 que les injustes soupçons de
 votre époux, ont mérité votre
 punition. Quoi! lorsque lui-même a
 travaillé à rompre des nœuds qu'il
 devoit chérir, vous revenez à lui!
 C'est vous qui le rendez à sa patrie!
 C'est vous le rappelez à ses devoirs.
 C'est en vous adorant qu'il vous
 retrouvera que son cœur a repris le
 chemin de la vertu.

Alors Castelli fit un effort pour
 l'embrasser. Je me jettai dans ses
 bras. Je voulus lui parler; des larmes
 précieuses, & les premières
 que la joie m'ait fait verser, lui
 furent garant de mon ravissement.

Le Comte reprit son discours.

Madame, dit-il en s'adressant à dame Destournelles, tant d'arr tant de vertu, doivent me just auprès de vous. Vous rougir l'hommage d'un ingrat. La ha fait couler mon sang ; vous cru le devoir à votre venge. Eloignons ces funestes idées. la compassion qui vous a fait à mon secours serve de prélu la plus tendre amitié que nous offrons mon épouse & moi, & nous vous demandons le retou

Un instant de fureur, rép Madame Destournelles, une marche imprudente empoison souvent les actions vertueuses les suivent. Je l'éprouve, & comble d'humiliation, je n'en murmurer. Pour m'excuser, je appellerai pas à votre témoign Monsieur ; le cri public vous a & ne m'épargne pas. Cepend vous le sçavez ; depuis ce cou désespoir qui a été la source de tes nos divisions, que n'ai-je pa

s pour le réparer? D'amante
née que j'étois, j'ai fait les
grands efforts pour n'être plus
ie tendre: j'y suis parvenue.
ête de desseins cruels, lors
: que je me sacrifiois pour le
eur des autres, en me perdant
putation, on a attaqué mes

J'ai tout souffert. Vous êtes
nger, on vous abandonne, je
ois du moins; je vole à votre
rs. Quel fruit, j'ose le deman-
me revient-il de mon humani-
e mon empressement? le mé-

Ah! Madame, ajouta Mada-
Destournelles, en m'adressant
role, est-ce donc un crime
ir pensé comme vous? & pour-
vous blâmer en moi une action
le, dont le principe n'avoit
but que de vous conserver un
x qui vous est si cher?

près ce peu de mots, Madame
ournelles tomba dans la plus
onde rêverie. M. de Castelli sou-
t & me regardoit tendrement.

Il sembloit me demander ma
 se. Je ne la fis pas attendre
 cœur simple se livre facilement
 impressions de la sensibilité.
 est aisé, mais qu'il est honte
 se tromper! Pardonnez, dit
 mon époux, pardonnez ce petit
 mouvement de crainte; votre
 adresse est tout pour moi, le
 ger partage me causeroit la
 Si c'est une offense, c'est dans
 cœur qu'elle doit trouver son
 se. Je me connois, je me juge
 dû tout craindre : vous m'aimez
 telli, vous daignez me le dire
 suis heureuse. Et vous, Madame
 dis-je à Madame Destournelle
 reur qui m'avoit séduite fait
 à la plus sincère reconnoissance
 blions le sujet de nos douleurs
 vous rends mon estime, acceptez
 moi votre amitié.

Quel changement, ma chère
 ronne! votre Pauline respire
 tenant. Castelli en recouvra
 forces a repris sa gaieté. Le se

souvenir de la mort de Saintpré nous fait verser des larmes , mais elles me sont précieuses. Un cœur endurci dans le crime , ne pleurerait pas sur une victoire que l'humanité met au rang des preuves de courage. Castelli est sensible ; il est vertueux.

Madame Destournelles vient de partir. Quelques efforts que nous ayons faits , elle a voulu nous quitter. Elle aime toujours le Comte. Je la plains. Pour une ame vive & qui aime avec transport , quel retour que la froide amitié !

Si vous sçaviez , Madame , quelles tendres caresses me prodigue mon époux. Jamais il ne m'a paru plus aimable. Ce n'est point mes charmes qu'il vante , c'est ma générosité , c'est le pardon que je viens de lui accorder. Je lui rends la vie , l'honneur , la réputation , je le rends à son pays , à lui-même. Il me doit tout , il ne vivra désormais que pour moi. Voilà ma chère Baronne , voilà l'es-

fer de vos conseils. J'en éprouve la force & la solidité. La douceur a tout pouvoir sur les ames généreuses.

Sophie, la triste Sophie conserve encore quelques doutes. Ce retour lui paroît trop précipité pour ne cacher aucun poison. Je pardonne à son amitié pour moi, ces idées noires. J'aime, je suis aimée. Qui pourroit troubler mon bonheur ?



L E T T R E X X I V .

A la même.

De Londres

NON, ma chère amie, je ne me plains plus des maux que j'ai soufferts : sans eux connoît-je le prix de mon bonheur ; la fortune a ses traverses, la fermeté ses foibleffes, la vertu ses épreuves. Peut-on trop acheter sa tranquillité ? Je règne sur le cœur de mon époux. Je mets

tous mes soins à lui plaire. J'oublie que j'ai cessé de lui être chère. Mes vœux son remplis.

Je plains Madame Destournelles : Castelli l'a vu partir avec une indifférence qui m'a étonnée. Je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la raison. L'auteur de ses fautes n'est jamais un objet agréable, m'a-t-il répondu. Elle m'oblige en nous quittant. Sa vue seroit pour moi un reproche continuel. Je ne prétends point vous engager à rompre avec elle, mais vous me permettrez de la voir rarement.

Je sens tout le prix de cette délicatesse ; mon époux me connoît sensible, il me croit jalouse, il veut m'épargner jusqu'au plus léger soupçon.

Le Chevalier de Castelli vient d'arriver. L'amitié l'a fait voler au secours de son frère. Le Comte l'a reçu avec transport. Jamais union n'a été plus grande. Il semble que ma présence a rendu la santé à

Castelli. Il date sa convalescence du jour qu'il m'a embrassée. La joie brille dans nos yeux, la paix est dans notre cœur : les plaisirs nous accompagnent. L'Ambassadeur de France s'empresse à nous procurer tous les divertissemens. Il nous présenta dernièrement à la Cour.

Si, comme la plupart des François qui voyagent, je trouvois extraordinaire tout ce qui ne se rapproche pas de nos mœurs, il me seroit facile de vous faire un portrait bien satyrique du pays que j'habite.

Le Palais du Roi n'a pas un coup d'œil bien somptueux, & sa Cour n'est pas brillante. Londres est une Ville immense qui renferme un peuple innombrable & toujours agité. On y remarque de superbes édifices ; mais malgré le tumulte continuel, malgré l'air d'opulence qui y régne, une vapeur noire presque toujours suspendue sur la Ville, doit en rendre le séjour des plus tristes. Il n'en est pas de même de

la campagne. Je ne connois rien de si riant, le ciel y est pur, & les jardins peuvent le disputer à ce que vous avez vû de plus agréable en ce genre.

On dit que l'Anglois ne nous aime pas. Cela peut être : mais sûrement il nous estime. Il est juste, & me semble solide. Plus instruit que nous ne sommes ordinairement, il n'est pas impossible de lui passer le peu de progrès qu'il a faits dans l'art de la frivolité. Les Dames m'ont paru aimables & dignes de disputer d'agrémens avec les nôtres : leur société est séduisante. Moins coquettes, moins dissipées que nos Françoises, elles sont naturellement plus tendres, plus passionnées. A Paris l'on ne pense pas assez : à Londres je présume qu'on pense trop. Nous effleurons tout, l'Anglois veut tout approfondir. Nos ridicules nous sauvent des vices, les défauts de l'Anglois l'éloignent des ridicules. Son commerce est moins

agréable que le nôtre, mais il est plus sûr. Un peuple qui réuniroit le solide & le brillant des deux Nations, seroit le peuple le plus sociable, le plus judicieux & le plus raisonnable de la terre.

Vous riez sans doute, m^a chère amie, en lisant ce portrait? Effectivement il est singulier d'entendre moraliser une jeune personne, élevée dans un cloître, & qui constamment occupée de ses chagrins particuliers, n'a jamais eu l'esprit assez tranquille pour comparer les divers caractères. Si vous trouvez quelque justesse dans mes réflexions vous ne devez l'attribuer qu'à nos lectures, & surtout à la solidité de nos conversations.

Nous resterons encore deux mois à Londres. J'employerai ce temps à me perfectionner dans l'Anglois que je commence à parler. Mon époux souhaite que je m'attache à cette langue ; jugez de mes progrès.



L E T T R E XXV.

Fragment d'une lettre de Madame
la Baronne de FRÉVILLE,

à Madame la Comtesse de CASTELLI.

Du Couvent de....

..... **S**I la raison a ramené M.
de Castelli à vos pieds, votre bon-
heur est sûr; le souvenir de ses er-
reurs, la patience avec laquelle vous
avez supporté vos maux, votre fa-
cilité à oublier des offenses, peut-
être trop véritables, tout doit vous
assurer à jamais son estime & son
cœur. Puissiez-vous ne vous pas
tromper! Pardonnez mes doutes;
mon amitié pour Pauline les auto-
rise. Quel est en effet le retour du
Comte sur lui-même? celui d'une
ame violente & foible en même
temps, que le crime n'effraye pas,
mais dont le crime infructueux

n'en imposent que trop aux
même les plus pénétrants. Je
pelle vos lettres. J'y vois Ca
enchaîné en esclave aux mœu
siècle, écoutant par orgueil un a
que vos vertus, plus encore qu
tre beauté devoit lui inspirer
mant par intérêt des nœuds dor
coupables intrigues lui font d
à l'instant la rupture; sacrifiant
honneur, sa réputation, son é
se, son frère, son ami, pour
ter les conseils d'un objet qu'i
prise. Je remarque plus. Je
Castelli accablé sous le poids
remords, tremblant d'être fou
par un arrêt équitable, s'ab
jusqu'à la prière pour en déto

là la marche de l'innocence.
 une fois, pardonnez mes
 ons. Malgré nous notre cœur
 foibleffes; mais il faut notre
 té pour qu'il ait des vices.....
 Tous sçavez si vous m'êtes chère.



LETTRE XXVI.

Madame de CASTELLI

à Madame de FRÉVILLE.

De Londres.....

UN portrait effrayant me fai-
 ous du caractère de M. de Caf-
 , ma chère amie? Non, vous
 uez pas puisé dans mes lettres.
 e amitié vous trompe. Elle
 a présenté avec trop de noir-
 la cause de mes chagrins: je
 l'ai dit; mon époux a eu tous
 éfaits de son âge, mais plus
 séquent que vicieux, il n'a pas
 ous paroître criminel. Empor-

avec les intentions les plus
les apparences n'ont elles p
contre moi? Pourquoi ma j
feroit-elle mieux fondée q
sienne?

Castelli m'a dévoilé son
Jamais tendresse n'a été plus
Chaque jour j'en reçois de
velles preuves. Quel époux r
eu un instant d'erreurs? Le
n'en fera que plus ferme d
conduite qu'il se propose. Q
une fois égaré, marche alors
dans le sentier de la vertu. R
justice désormais à M. de C
Il m'aime véritablement. Son
lui est cher. Tous deux sont
de votre estime.

Nous avons visité toutes les

Les bâtimens sont vastes, mais selon moi, ils manquent de cette élégance qui satisfait la vue. Les appartemens qu'ils renferment n'ont ni la somptuosité, ni les commodités qu'on rencontre dans les nôtres.

Je voudrois bien vous dire ce que je pense du spectacle Anglois, mais je crains de me tromper. Imaginez, ma chère amie, un composé des sentimens les plus élevés, & des expressions les plus triviales; des traits les plus généreux & les plus héroïques, & des actions les plus basses & les plus extravagantes; voilà ce qu'en Angleterre on appelle une Tragédie. Les amateurs du théâtre disent qu'il n'y a rien de plus naturel que ces sortes de représentations, & que la vie de l'homme est ainsi bigarrée. Cela peut être : mais ce passage rapide d'une extrémité à l'autre, loin d'affecter & d'intéresser mon ame, y porte le trouble & la confusion. Je suis saisie d'horreur ou d'indignation au moment même où la tendresse

144 LE MARIAGE
alloit me faire verser des larmes
licieuses. On dit que, sans
faire assemblage, le caractè-
re de l'Anglois ne pourroit
être arraché à sa léthargie.

La Comédie à force de
représenter les choses au naturel
me semble outrager souvent
mœurs & la décence. Cependant
on trouve dans les pièces les
plus des scènes si vraies, &
avec tant de précision, qu'il est
difficile de se refuser au plaisir
qu'elles procurent.

En général, les Acteurs
françois me paroissent exprimer les
sentimens avec plus de force & de vérité
que les nôtres. Fidèles imitateurs de
la Nature, ils s'attachent à la
représenter avec ses imperfections, & ne
font point un devoir d'en sauver
les beautés.

Mais les Acteurs de France

plus encore la tiédeur de mon ame que ma pénétration.

Je ne vous dirai rien de l'Opéra Italien. Je trouve que c'est acheter cher un instant de plaisir, que de le payer de trois heures d'ennui.

En matière de goût, chacun a raison. L'Italien aime sa musique & ses voix : l'Anglois est attaché à ses écarts de génie ; & nous à notre décence & au tableau de nos mœurs & de nos ridicules.

Je crois, Madame, que vous ne vous plaindrez plus que mes lettres ne respirent que la tristesse. Celle-ci doit vous faire connoître le calme de mon ame. Tout est plaisir dans une situation tranquille. Si je croyois Sophie, ma sécurité seroit moins grande. Elle lit vos billets, elle en approuve les réflexions. Elle s'afflige ; je ne puis m'en fâcher. L'amitié n'envisage souvent les objets qu'avec les yeux de la crainte.

L. Part.

G



L E T T R E X X V I

A la même.

De Londres...

CA^{STELLI} est au comble
 vœux , Madame ; il m'assure
 je suis enceinte , & si je dois
 rapporter au dérangement que
 prouve , ma grossesse n'est pas
 teuse. Quelle satisfaction pour
 d'attacher mon époux par des
 encore plus forts que ceux de
 amour ! C'est maintenant que
 bonheur est sûr. Ce gage de
 tendresse mutuelle , sans celle

er dont la Providence m'a privée,
 enfant qui me devra la naissance en
 ira. Je le presserai dans mes bras.
 l'accablerai des plus tendres cares-

Il m'appellera du doux nom de
 e. Je le verrai croître sous mes
 x. Hélas ! cette félicité ne m'a
 été réservée.

e me presse de vous annoncer
 e nouvelle. Elle est l'époque de
 in de mes malheurs. Nous par-
 sous peu de jours. Castellî ne
 quitte plus. Son amour ne peut
 nenter : mais ses attentions re-
 lent.



ETTRE XXVIII.

A la même.

De Paris le.....

est donc vrai, ma chère amie,
 notre félicité n'est jamais sans
 e : contente d'avoir retrouvé

G ij

le cœur de mon époux, satis
de passer mes jours près de lui, j'
été trop heureuse.

Castelli reçoit le matin des
tres de Paris. Il ordonne notre
part, & dès le lendemain nous
trouvons sur le bord de la mer
terrible élément semble favc
notre passage, nous nous em
quons. Je ne vous dirai point
vents ont changé, s'ils sont d
nus contraires : ce que je sçais,
qu'après vingt heures de nav
tion fatigante, nous avons été fo
de rentrer dans le port de Dou
Le temps s'est calmé ; on aremis
voile. Les flots pour lors applani
vorisoient notre voyage. Un n
épais, partis de l'horison, est
s'étendre sur notre tête, & nous
robé le jour. De ce nuage sont f
d'horribles éclairs & d'affreux c
de tonnerre. Les vagues se

pérés, & tous aussi craintifs que
 i, ont abandonné la manœuvre &
 sont remis entre les mains de la
 providence. Elle seule pouvoit nous
 ver; le bâtiment faisoit eau de
 ces parts; enfin le jour a reparu.
 vaisseau de Dunkerque plus fort
 le nôtre, mais aussi battu de la
 pête, heureusement s'est trouvé
 de nous. On lui a fait entendre le
 sin que nous avons de secours.
 ous a envoyé sa chaloupe. Hé-
 Madame, il étoit temps. A peine
 ns-nous quitté notre paquebot,
 l s'est ouvert, & que la mer a
 i surchargée de ses débris. Le
 itaine, le Pilote, sept Mate-
 triste jouet des ondes....
 dame quel spectacle ! Plusieurs
 rochés à un mât, d'autres em-
 ssant une foible planche, tous
 ssant des cris & n'attendant que
 tort... Dans ces circonstances,
 oublie ses maux pour gémir sur
 t de ses frères. Je ne voyois que

leur danger. Au moment même
chaloupe heurte le navire
nous recevoir. Elle se renver
J'ignore ce que je suis deven
comment j'ai été secourue
comment mon époux, pe
n'a péri. Ce frêle bâtiment à
relevé, est volé au secours du
de notre équipage. Tous o
sauvés. L'orage s'est dissipé,
leil a reparu, la mer s'est ca
la joie est rentrée dans tou
cœurs. Un vent favorable, en
de quatre heures, nous a per
jetter l'ancre dans le port de
kerque.

Plus je réfléchis, Madame,
je puis expliquer comment l'idée
péril encore présent, s'efface si p
tement de notre ame : il s
que les épreuves affermissent le
rage des Marins. A peine éch
au naufrage, ils courent affron
pareils dangers. Moi-même j'i
né que sans crainte je me serois

sée de nouveau aux caprices de la mer.

En arrivant à Paris, M. de Castelli a appris que la guerre venoit d'être déclarée entre l'Angleterre & nous, & il a reçu des ordres de la Cour pour se rendre à son Régiment. O ma chère amie, Castelli va me quitter. Son devoir l'appelle. Il ne balance pas. Je lui pardonne cette ardeur qu'il témoigne. Un François ne se refuse jamais à la défense de sa patrie. Il lui doit son sang : il le verse avec joie. Je le fais. Je n'ose me plaindre : mais je soupire. Cette coutume barbare de décider par le fer la justice de ses droits, répugne à mon ame compatissante. Représentez-vous des milliers de soldats expirans au milieu d'une plaine, des Villes embrasées, des femmes égorgées, des maisons ravagées. Le Laboureur fugitif & ruiné, la famine désolant les Provinces, tout le Royaume en deuil, l'épouse pleurant son époux, la mère recommandant son fils, les gémissant

femens se mêlant aux cris de la victoire : voilà l'image de la guerre. Fléau terrible, mais nécessaire, vous êtes aujourd'hui l'arbitre des États. C'est à vos fureurs passagères que nous devons notre tranquillité. La Patrie est menacée. Le François, fans les rompre, se dérobe aux liens qui l'attachent : le salut du Pays, la gloire de son Roi, l'honneur ; voilà, tant que le péril dure, les seuls objets qui remplissent son ame.

Que vous êtes heureuse, Madame ! exempte des passions qui nous tyrânnisent, vos jours innocens coulent dans le repos. Appellée à votre état par une grace particulière, les devoirs vous en paroissent légers. Votre asyle est le séjour du bonheur. Nous le cherchons dans le tumulte des Villes, nous n'en embrassons que l'ombre.

J'ai retrouvé cette méchante Madame Liébault : je ne puis voir cette femme de bon œil. Je voudrois que

M. de Castelli la renvoyât; mais l'aime, & je ne puis me résoudre à exiger de lui ce sacrifice. J'en ai parlé à l'Abbé Trottier, il me conseille de patienter. Sophie est de ce sentiment. Vous voyez, ma chère amie, que je ne me livre pas à la vivacité de mon caractère. Je consulte des cœurs qui me chérissent, & que je crois raisonnables.

Je suis enchantée de l'union de mon époux avec son frère. Madame Destournelles est venue me voir. Castelli l'a reçue avec une froideur affommante. Elle m'en a fait ses plaintes. Cette femme est vive, impérieuse, son sang bouillonne, ses passions s'enflâment par la résistance, le soupçon du mépris révolte son amour-propre: mais je la crois incapable d'un crime réfléchi. Son ame est généreuse & semble faite pour l'amitié. Si Madame Destournelles me trompe, il faut que l'hypocrisie ait un masque qu'on ne puisse arracher.

154 LE MARIAGE DU SIÈCLE.

L'aimable Mademoiselle d'Orbe fan m'a aussi rendu visite. Je cro que le Chevalier renoue avec ell Je le souhaite. Avec plaisir je la ve rai ma belle-sœur. Si cette unic est possible, elle réparera l'impre sion qu'a dû faire sur les esprits, scène affreuse qui a ensanglanté jour de mon mariage.

Fin de la première Partie.

LE *Lum.*
MARIAGE
DU SIÈCLE,
OU
LETTRES

*Madame la Comtesse de Castelli,
Madame la Baronne de Fréville.*

M. CONTANT D'ORVILLE.

Seconde Partie.

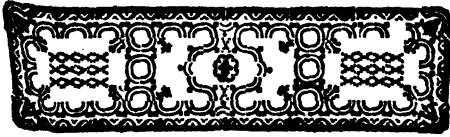


A LILLE,
PAR LA SOCIÉTÉ.

M. DCC. LXVII.



The page contains faint, illegible text scattered across the right side, appearing as small black specks and light gray smudges. The text is too faint to be transcribed accurately.



LE
MARIAGE
DU SIÈCLE.



LETTRE Ire.

A la même.

De Paris le.....

IL est pour certaines femmes des
sujets de douleur réelle, qui pour
d'autres deviennent une source de
satisfaction.

Ma tendresse pour M. de Castelli
a mérité l'amour qu'il me témoi-
gne, ma conduite a enlevé son es-

II. Part.

A

time , ce que je viens de faire
 tive sa reconnoissance.

Depuis notre retour à Paris
 époux s'est empressé à rassembler
 le plus d'argent comptant qu'il
 a été possible. L'équipage d'officier
 militaire est coûteux , & lorsqu'on
 tenir un état à l'Armée , les dépenses
 sont énormes. Il faut paroitre
 rang l'exige , l'exemple en fait
 nécessité , & la mode l'emporte
 les sages défenses de la Cour.

L'Intendant de M. de C
 avoit fait rentrer dans ses coffres
 plus de cent mille livres en or
 venoit d'en instruire son fils.
 Mon époux presque dans le même
 moment reçoit un billet de
 tion pour se trouver à une fête
 donne dans son hôtel un M
 étranger. Il s'y rend. Deux tables
 sont dressées aux deux bouts
 salle du bal. Autels funestes
 sacrificeurs attendent les victimes
 que l'avarice & l'appas du gain
 nent leur offrir. Mon époux

pas joueur d'habitude, mais telle est l'effervescence de son sang, que ce qui l'amuse d'abord, l'intéresse ensuite, l'enflâme & prend dans son cœur le caractère d'une véritable passion. Il joue. Bientôt ce qu'il possède passe dans des mains étrangères. A diverses fois, il se fait apporter les sommes destinées pour sa campagne. Plus la fortune lui est contraire, plus il s'acharne à la dompter. La cruelle ne se dément pas. Il perd tout ce qu'il possède, & quatre mille louis sur sa parole. Le jour vient éclairer la faute de Castelli, il sort désespéré. Il rentre chez lui en furieux. Hélas! je l'attendois. Quel a été mon effroi, ma chère Baronne, lorsque je l'ai vu dans ce terrible état! J'ai voulu l'embrasser. Laissez moi, Madame, m'a-t-il dit; je suis indigne de vos bontés. Cessez de prodiguer des caresses à un monstre né pour empoisonner les plus beaux de vos jours. Chargé de tous les vices, pour-

4 LE MARIAGE
suiwi par le sort , nourrissant
les crimes au fond du cœur ,
puis supporter vos regards. Et
un époux qui frémit de se voir
cié à ce qu'il y a de plus vertu

Quels discours ! je ne pouvo
pénétrer le sens. J'osai supplier
telli de m'instruire du sujet d
désespoir.

J'y consens , me dit-il. A t
les raisons que vous avez de
haïr , je vais en ajouter une
velle. Alors il me raconta to
qui venoit de lui arriver. Vo
Madame , a-t-il ajouté , si un é
souponné d'être infidèle &
jure , qui a cherché à rompre
nceuds qui devoient faire son
heur , qui a osé porter sur vot
mains coupables , qui vous a pl
dans un noir cachot , dont la f
a versé le sang d'un ami resp
ble , & qui pour dernier crime
truit sa fortune & la vôtre ; ju
dis-je , si cet époux n'est pas inc
du jour qu'il respire encore. I

Pauline, vous ne le reverrez plus cet époux forcené. Il va vous fuir, il va cacher sa honte & sa rage dans les climats les plus éloignés. Eh! Comment oserois-je paroître maintenant dans le monde? Tout m'accable en un seul jour. Le devoir me commande, l'honneur m'appelle, & je dois quitter le service, ne pouvant plus y subsister. Que dis-je? Pour comble de maux, je vais manquer à ma parole. Car enfin, où rassembler dans vingt-quatre heures quatre mille louis? le déshonneur suit mes pas. Malheureux! & je vis encore! . . . Alors il tire son épée. . . . Je me jette sur lui. . . . Le péril quelquefois donne des forces. Je le défarme, & retenant mes pleurs, affectant une tranquillité qui n'étoit pas en moi: quoi! Monsieur, lui ai-je dit, un revers aussi léger vous abbat? Vous vous rendez responsable de la bisarrerie de la fortune? Ah! Castelli, j'avois imaginé votre ame plus ferme: je l'ai cru inacces-

sible aux attraits du gain, et aux douleurs de la perte. Répondez-moi à vous. Calmez vos sens. Est-ce le plus ou moins de fortune assure la félicité? Je conçois ce que vous peut produire sur un cœur bien réglé, la crainte de manquer à son rôle & à ses devoirs : mais rien ne me désespère. Vous les remplirez bientôt ces devoirs, & votre parole sera point compromise : j'ose en répondre.

Enfin je dis à mon époux que que ma tendresse put me sug- gérer de plus consolant. Il m'avoit écouté. Ses transports devinrent moins violents, & l'agitation de la nuit précédente sur ses forces, il s'endormit profondément.

J'ai saisi ce moment pour exécuter ce que j'avois projeté. J'ai fait appeler l'Abbé Trottier & le sieur de Liébault. Je leur ai livré toutes mes pierreries, une partie de ma vaisselle & deux gros diamans d'une assez grande valeur, avec ord

1e vendre ou d'engager ces effets, &
 2e de m'apporter au plutôt ce qu'ils
 3e auroient pu ramasser. Madame Lié-
 4e bault a exalté jusqu'aux nues la no-
 5e bleffe de mon procédé : mais j'ai
 6e trouvé un contradicteur cruel dans
 7e l'Abbé Trottiér. Ce vertueux Ec-
 8e clésiastique ne s'est prêté qu'avec
 9e peine à l'exécution de mes ordres.

10e Castelli n'étoit pas encore réveil-
 11e lé, que mes deux émissaires étoient
 12e de retour. Ils m'ont apporté cent
 13e quarante mille livres en or, somme
 14e plus que suffisante pour dégager la
 15e parole de mon époux, & dont l'ex-
 16e cédent doit satisfaire les ouvriers
 17e qui travaillent à son équipage.

18e Quel plaisir pour l'heureuse Pau-
 19e line ! Je retourne auprès du Comte ;
 20e il ouvre les yeux, je l'embrasse. Cef-
 21e sez de vous affliger, cher époux,
 22e lui dis-je. La fortune vient de ré-
 23e parer ses torts. Elle vous offre par
 24e mes mains de quoi remplir votre
 25e promesse.

L'étonnement de Castelli ne peut

se concevoir. Quoi ! c'est vous, dame, me répond-il?... c'est vous mais comment?... Ah ! Pauline, combien vous me rendez comble !.... dites-moi....

Je n'ai pu lui cacher l'explication dont je m'étois servie pour le débarrasser. Ce trait a paru l'arrêter ; & j'oublierois ce service, s'il n'écrié ! Non, Pauline, non : indépendamment des nœuds qui m'attachent à vous, vous venez d'acquiescer à des droits les plus constans sur ma reconnaissance. Depuis cet instant, je me dévoile entièrement votre amie, & qui humilie le mien, mon premier & mon seul soin sera de vous plaire & de mériter votre tendresse.

Mais, Madame, expliquez-moi de grâce où cette fureur du jeu prend sa source. Est-ce l'avarice & le honteux espoir du gain qui vous produisent ? Il est vrai, la passion

Pour intéresser. C'est par les actions qu'il faut juger le cœur.

Née vertueuse, craintive & modeste, en sortant de votre solitude, M. de Castelli a pu vous paroître aimable. Vos yeux ont été ses juges, votre cœur a plaidé sa cause : il est devenu votre époux, il veut être tyran. J'admire votre douceur, je la loue, je vous l'aurois conseillée ; elle doit être notre première vertu, mais elle a ses bornes. Les sacrifices que vous avez faits depuis votre funeste union, doivent avoir comblé la mesure de vos devoirs. Il est temps d'appeler votre époux au tribunal de votre raison. Il est temps que vous le connoissiez tel qu'il est, & tel qu'il se montre à des yeux moins prévenus.

Pour pallier tous les torts de M. de Castelli, vous ne pouvez plus m'opposer sa jeunesse. Léger, volage dans ce qui regarde les amusemens, il marche d'un pas ferme dans le sentier du vice. Quel ca-

caractère ! sa tendresse est fautive ,
 amitié trompeuse. La pitié même
 ce sentiment qu'il est si humiliant
 d'inspirer , la pitié n'a plus de place
 sur son cœur. Il rompt tous les liens
 qui attachent l'honnête homme ;
 offense l'amour , il outrage la nature ;
 pour lui il n'est plus de devoirs.
 Ses passions satisfaites ne laissent
 dans son ame la place des vertus.
 L'intérêt est son Dieu , & l'intérêt
 est le pere des crimes.....
 me haïssiez , ma chère Pauline.
 réflexions vous révoltent , elle
 chirent vos blessures & redoublent
 vos douleurs ; mais ce seroit
 trahir , que de ne pas chercher à
 vous deffiler les yeux.

Le mariage aujourd'hui n'est
 l'union intime de deux cœurs
 s'associent pour faire mutuellement
 leur bonheur ; les chimères de
 noblesse , ou des biens confis-

vent n'est qu'un fardeau de plus pour le malheureux qui en est surchargé. Des exemples pernicious, ce nom quelquefois flétri, une fortune presque toujours délabrée, voilà son héritage; voilà pourquoi les gens titrés laissent à l'obscure bourgeoisie l'insipide satisfaction de recevoir avec une égale reconnaissance le don d'une fille ou d'un fils. Funeste préjugé qui porte le trouble dans les familles, qui forme les haines & qui peuple nos cloîtres d'illustres victimes!

Reconnoissez-vous Castelli à ces traits? Il a l'esprit de son siècle. Il ne doit être époux ni père. Il rougira s'il se laisse soupçonner de pareilles faiblesses. Voilà son caractère; mais il ne changera point le vôtre. Vous avez des devoirs à remplir: ne vous en écarterez jamais, ma chère Pauline. Craignez votre époux; en garde contre lui, opposez la confiance aux traits dont il vous frappera. Je ne vous dirai pas, cessez

de l'aimer : un tel effort est l'âge du temps. Castelli trava vous guérir. Qui ne daigne prétendre à l'estime, ne cor aucun droit sur la tendresse.

Ce n'est point en lisant ma tre, mais c'est en embrassant fille, que vous trouverez des r de consolation. Elle n'a que vivez pour elle. Ma lettre l'amertume dans votre ame; qu innocence la remplisse des senti les plus tendres : la raison bien ramenera cette tranquillité si rable après d'aussi grands mal



L E T T R E XXXII

Madame la Comtesse de CAST
à Madame la Baronne de FREVI

De Paris le...

NON, non, Madame, le
n'est plus fait pour moi. Vos c

ouvre-
lle j
plus
erre

peines. Je vois mon sort. L'avenir le plus affreux se présente à mon imagination. Quel état que celui d'un cœur qui aime avec transport un objet qu'il ne peut estimer ! Ce supplice m'étoit réservé. Je n'ose prendre le parti de M. de Castelli contre vous & contre moi-même. Tout sert à l'accuser ; mais, ma chère amie, ne cherchez pas à déchirer le bandeau dont je veux encore me couvrir les yeux. Laissez-moi la foible erreur qui me reste. Il est coupable, je le sçais, je l'avoue, je ne puis me le dissimuler. Eh bien ! un coupable se repent. Le devoir m'attache à lui ; le devoir ou la pitié me le rendra. Il ignore.... (il l'ignorera toujours ;) que j'ai surpris avec quelle dureté il a profcrit mes jours. Une conduite toujours égale, une tranquillité apparente, plus d'amour s'il est possible, voilà les armes que je vais employer pour combattre son éloignement pour moi. J'écarterai les plaintes ; elles ir-

ritent un cœur & ne le rapprochent pas. Ma fille!... Croyez-vous qu'il résiste long-temps à ses charmes, à son innocence!... Non, ma chère amie... Un pere malgré soi se rend aux tendres impressions de la Nature. Ma fille!... c'est en vous seule que réside mon espoir.... Vous fléchirez votre pere.... Vous me rendrez mon époux.

Ma plume vous peint le trouble de mon ame, ma chère Baronne. Ma main tremblante peut à peine tracer ces caractères. Ma fille est dans mes bras; elle est baignée de mes larmes. Castelli ne paroît point. Hélas! il ne s'informe ni de la mère ni de la fille. L'inhumain!... On m'annonce son frère.....

Le Chevalier de Castelli a pénétré mes nouveaux sujets de plaintes. Il partage ma douleur; il détecte la conduite du Comte, il m'a appris.... Je succombe.... Le croiriez-vous Madame? L'imprudent Castelli, en me quittant, a forcé

l'Abbé Trottier de lui indiquer le lieu où mes pierreries étoient en gage ; il s'y est transporté , les a vendues , & la somme médiocre qu'il a touchée , il l'a perdue le même soir. Vous connoissez le caractère violent de mon époux. Il a voulu se punir des fautes du hazard. Son frère , averti à temps , est arrivé : il n'a pu l'arracher à son désespoir qu'en lui offrant des secours pour l'aider à réparer ses pertes. La fureur du jeu écarte tout raisonnement. Mon époux a saisi ce moyen de faire ressource. Pendant huit jours la fortune n'a pas cessé de lui être favorable ; mais plus elle nous rit , plus on doit se défier de son inconstance. Castelli a tout perdu. Dans sa rage il est monté en chaise , peut-être a-t-il déjà joint l'armée qui s'assemble en Flandres Partir sans me voir ! sans embrasser sa fille ! Le Comte craignoit-il mes reproches ? Qu'il me connoît peu ! Je méprise les biens. Je ne puis les chérir que pour lui. Qu'il me rende

son cœur, je suis heureuse. Je viens de lui écrire : la tendresse a conduit ma plume. Ah ! Madame, est-il épouse plus malheureuse ? Le Comte me fuit. Est-ce la froideur, la honte ou la haine qui le porte à cette extrémité ? Dans mon incertitude, je pleure son absence. Je suis effrayée des périls qu'il va courir. Je me désespère.

Je ne suis pas assez à moi pour continuer cette lettre.... Toute ma raison cède à la cruauté de ma situation.



LETTRE XXXIII.

A la même.

De Paris le.....

MON ame est plus calme. Une lettre de mon époux a fait ce prodige. *Il a craint mes pleurs, il a supprimé des adieux trop attendrissans.* Excuses bien frivoles, me direz-vous !
J

Je l'avoue. Mais qui s'excuse, redoute de déplaire, & l'indifférence n'emprunte pas ce langage. Si vous m'aimez, ma chère Baronne, ne cherchez pas à m'ôter cette idée : elle m'est chère.

Le Chevalier est venu me faire ses adieux, il va rejoindre son frère. Je le crois plus que jamais épris des charmes de Mademoiselle d'Orbessan, & le retour de la campagne est l'époque choisie pour cette alliance. Je la verrai avec joie. Le Chevalier moins brillant que son frère, a plus de solidité, & sa douceur est la base du caractère de Mademoiselle d'Orbessan ; mais ces qualités toutes estimables, toutes nécessaires qu'elles soient, ne m'aveuglent pas. La vanité d'être adorée qui perce à travers la modestie de Mademoiselle d'Orbessan & l'humour soupçonneuse du Chevalier, sont bien capables de troubler cette paix que je leur souhaite, & sans laquelle le mariage est un état vio-

fardeau qui commençoit à la patience. Aussi-tôt que M^{lle} Liébault a appris le départ de Castelli, elle est venue demander la permission de se rendre. Vous jugez combien cet effort me coûter. Cette femme est Nulle bassesse ne lui est étranger pour gagner la confiance de ses frères; elle les flâte; elle fait foible, & avec un art d'autant dangereux qu'on doit moins tendre; elle sçait jetter à des ridicules sur les actions tueuses, & prêter aux vicieuses couleurs favorables. J'ajoute qu'elle se retire chez M^{lle} Destournelles.

que je l'embrasse. Mes douleurs
 ent. Si je répands des larmes,
 s ne sont point pénibles. L'at-
 drissement les fait couler. Oui,
 is cet instant, le premier, le plus
 ix des sentimens est celui que
 prouve. Sensation délicieuse, vous
 lez à la réflexion. Alors le char-
 cesse. Le passé se retrace à ma
 moire : le présent est déjà loin,
 l'avenir vient m'intimider. Sophie
 n apperçoit. Sophie se sert du
 uvoir que lui donne ma confian-
 en elle pour rappeler ma rai-
 n. L'Abbé Trottier emploie des
 mes plus fortes ; il oppose à mes
 nsports le bouclier de la religion ;
 est dans la morale qu'elle ensei-
 te qu'il me choisit des motifs de
 nsolation. Telle est ma vie depuis
 départ de M. de Castelli. Une
 mbre tristesse a pris la place de
 a gayeté. A peine en mon prin-
 mps, mon teint flétri m'annonce
 s approches de la vieillesse : mes
 rces me semblent épuisées.....

veux point vous amiger.... A
Pauline ; vous ne cesserez jamais
lui être chère.



LETTRE XXXIV

A la même.

De Paris le ..

AH ! Madame..... Quelle
vèle !..... Castelli, c'est le Cl
lier qui m'écrit..... Castelli
d'être blessé..... hélas !.....
être mortellement. Il étoit de
chée..... une balle..... En
on cherche à me donner de l'
rance, je ne puis m'y livrer
me cache son état. Mon cœur

œur se partage. . . . Je vole au secours de votre pere. Ma chere amie, plaignez Pauline. . . . elle est bien malheureuse.



L E T T R E XXXV.

A la même.

De Mlle

SI je fusse arrivée deux heures plus tard, le Comte perdoit une jambe & peut-être la vie : les Chirurgiens à l'exception d'un seul, venoient de la nécessité de la lui couper au-dessus du genou, seul moyen de prévenir les funestes effets de la gangrène. J'ai osé me ranger du sentiment le plus modéré. Mon époux fortifié par ma présence, s'est refusé à l'opération qu'on vouloit faire. En dépit des pronostics & sans le secours de l'art, la Nature presque abandonnée à elle-même, a sçu se procurer une prompt

aussi - tôt qu'il se trouvera
de supporter la voiture, nous
tournerons à Paris.

Je ne vous parlerai pas
aujourd'hui. En proie à mille
pensées qui se contredisent, à
réflexions affligeantes, mon
cœur est un labyrinthe où je ne
peux porter le flambeau de la raison
est consolant de remplir ses devoirs
il est cruel de chérir qui ne
nous aime.



L E T T R E X X X

A la M^{me}.

De Paris le

hélas ! que vous aurois-je mandé ?
 Triste jouet du sort , depuis six mois
 je verse des larmes. La mer est moins
 orageuse que n'ont été mes jours
 pendant ce temps. Mais comment
 vous instruire , & par où commen-
 cer ?

A mon arrivé à Lille , M. de Cas-
 telli , loin de me tenir compte de
 mon empressement & de ma sensi-
 bilité , m'a reçue avec une froideur
 glaçante. Ma tendresse le fatigue :
 ma présence l'humilie : toute ma
 conduite semble accuser la sienne.
 Il rougit de n'avoir aucun reproche
 légitime à me faire. J'ai renfermé
 ma douleur. Il ignore que j'ai lû
 dans son ame. Ah ! Madame , à
 quel affreux supplice est condamnée
 votre chère Pauline !

Le premier de mes vœux a été
 exaucé. Je n'ai plus à craindre pour
 les jours du Comte. Nous sommes
 partis de Lille. Le jeune Baron
 d'Effreville , Officier dans le Corps
 que mon époux commandoit , &

gant nomme. Rien d'bonne
de probité, modeste, réservé,
le contraste parfait de notre
lante jeunesse. M. de Castelli
présenté comme un autre lui-même
il veut qu'il soit l'ami intime
notre maison, l'ame de notre
ciété. Je n'ai pas eu peine
accorder sa demande. Un ami
tueux & qui subjugué notre
me, réforme par son exemple
conduite de son ami. Que
rois-je pas dû espérer d'une pa
liaison ?

Peu de jours après notre re
M. de Castelli a repris son v
ses premières habitudes. La p
du jeu que j'aurois cru éteint
ses pertes cette passion des

nistère de cette Madame Liébault, il a renoué avec Madame Destournelles. Chaque jour je me suis vue forcée à la recevoir. Elle jouit de son triomphe avec orgueil. Elle accable sa victime en feignant de la plaindre. Je cours verser des larmes sur ma fille ; elle seule m'attache encore à la vie. Je me sou mets aux exhortations de l'Abbé Trottier. Les discours de Sophie soutiennent mon courage, & devant mon époux mon visage paroît serein lorsque mon cœur est déchiré.

Le Chevalier de Castelli est revenu de l'armée. Je le crois plus que jamais épris de Mademoiselle d'Orbessan : il presse son mariage avec cette vivacité qui dénote plus de passion que de raisonnement. Si c'est une inconséquence dans son caractère, elle est bien pardonnable. La légèreté de notre sexe n'admet point de délais. Depuis qu'il a cru être aimé, il n'a pu se faire illusion sur l'humeur inconstante de sa mai-

resse. Toute modeste que paroit Mademoiselle d'Orbessan, elle a le vice des jolies femmes, elle est coquette, elle s'applique à plaire. Dans le grand monde, l'apparence de l'infidélité n'est pas un crime, & chez un véritable amant le moindre soupçon approche de la réalité. Le Chevalier se flatte que les nœuds du mariage assureront sa tranquillité. Je le souhaite comme lui. Je l'aime, il en est digne.

Vous concevez mon état, ma chère amie. Absorbée par le chagrin, je vis au milieu des plaisirs. Continuellement dans la contrainte, je ne puis me permettre la satisfaction de pleurer en liberté. Je gémiss avec ma fille. J'écoute l'Abbé Trotier & Sophie, j'affecte la gayeté avec mon époux, je console le Chevalier, je conseille Mademoiselle d'Orbessan, je suis fausse avec Madame Destournelles, & je n'ouvre mon cœur qu'à la respectable Madame de Fréville.



LETTRE XXXVII.

A la M^{me}.

De Paris le....

IL y avoit huit jours que mon époux ne m'avoit rendu visite. Le Chevalier sortoit de chez moi & venoit de m'annoncer son mariage avec Mademoiselle d'Orbessan pour le lendemain. Je respirois auprès de ma fille, unique consolation qui me reste. La furieuse Madame Des-tournelles est entrée dans mon appartement vers les onze heures du soir.

Ecoutez-moi, Madame, m'a-t-elle dit, en se précipitant dans un fauteuil. Je suis désespérée. Cattel-li.... C'est un maître, un scélérat!.... Quoi! Madame, lui ai-je répondu... Malheureuse épouse, ne prenez point son parti, ne cherchez pas à le justifier, m'a-t-elle répliqué.

Castelli est le dernier des hommes. Il est le plus coupable. Pour vous en convaincre, il ne faut que rappeler l'histoire de vos infortunes. Ce récit est celui de mes crimes; mais puisque je n'ai pas craint de les commettre, je ne dois pas redouter de les avouer; c'est la punition que je m'impose. Elle est cruelle, j'en mourrai, & vous serez vengée.

Avant que vous eussiez fixé l'attention du Comte de Castelli, & que l'appas des richesses eût déterminé son ame sordide, il m'aimoit ou feignoit d'être soumis à mes loix. La d'Orbessan me paroissoit alors une rivale peu digne de ma jalousie. De trop fortes chaînes me sembloient attacher votre époux à mon char. Vous parûtes, il négligea la d'Orbessan. Il eut l'art de me faire envisager son mariage comme une affaire d'intérêt, où le cœur n'entroit pour rien. Rassurée par ses protestations, certaine de sa tendresse, j'ou-

liai combien les hommes sont faux & trompeurs. Le jour de votre hymen éclaira mon imprudence ; & si vous n'eussiez arrêté mon bras, la punition auroit suivi de près l'affront que le lâche faisoit à toutes deux.

Vous ne sçavez peut-être jamais qu'une foiblesse est la source de mille fautes. Au lieu de vouer à Castelli un éternel mépris, je prêtai l'oreille à ses excuses, je reçus ses lettres, j'y fis réponse. Je l'aidai, sinon à se justifier, du moins à obtenir son pardon. Je lui rendis mon cœur. De quoi l'amour n'est-il pas capable ? Vous avez des charmes, & la vertu. Votre époux pouvoit vous rendre justice, vous méritiez tous ses soins. Je devins furieuse, mais d'autant plus redoutable, que je sçavois mieux me contraindre ; je parvins à persuader Castelli que j'étois prête de lui échapper. Cette crainte ralluma ses transports. Il proposoit de vous sacrifier à ma tran-

amertumes.

Ce fut moins par honte qu
crainte que je cessai de voir Ca
Saintpré mort, la fuite de
amant en Angleterre réveill
espérances. Je partis. L'incer
de son sort, ma précipitation
suivre, l'amour que je lui t
gnai, tout servit mon projet.
convinmes d'abjurer notre patrie
nous ne devons plus prêter
l'honneur. Il tombe malade,
arrivez. Vous apportez la grace
coup de foudre m'auroit moi
frayée. Votre présence m'enfonça
poignard dans le sein. Je le
le crime ne peut soutenir l'aspect
la vertu. Quel étoit mon délire

folution de ne jamais renouer avec Castelli.

Je vivois dans un repos apparent. Je vous voyois quelquefois, mais j'évitois toute conversation particuliere avec votre époux : il s'abstenoit de me rendre visite. J'ai appris, ou du moins j'ai cru apprendre avec indifférence les désastres du jeu, sa blessure à l'armée. Qui peut répondre de son cœur ? L'impression du moment nous détermine. Nous insultons l'idole que nous avons encensé ; nous ne la brisons pas.

La fourbe Madame Liébault, depuis qu'elle a passé à mon service, n'a cessé de m'entretenir du Comte. Elle le voyoit à mon insçu, il lui parloit de moi. Il souhaitoit & craignoit de m'écrire : que vous dirai-je ? elle m'a mise au point de consentir à recevoir ses lettres. Nous nous sommes revûs. Fatal raccommodement ! source de pleurs pour vous & pour moi !

Depuis quelques jours j'avois des soupçons sur la conduite de Castelli. Les yeux d'une épouse sont souvent fermés, ceux d'une amante restent toujours ouverts. Je n'ignorois pas le mariage prochain du Chevalier & de Mademoiselle d'Orbessan, mais je devois être inquiète des mouvemens que Te donnoit le Comte dans certe affaire. Un si vif intérêt m'a paru répugner à ce caractère de dissipation dont il tire vanité. J'ai fait suivre ses pas. Tous les rapports réunis ont redoublé mes inquiétudes. La d'Orbessan, maîtresse de ses volontés, une dot considérable en argent comptant ou papiers de valeur, Castelli indifférent pour sa femme, & me négligeant moi-même, sa fortune obérée, sa réputation équivoque, le souvenir de notre ancien projet..... un pressentiment du malheur qui devoit arriver....

Eh bien! Madame, ai-je dit à Madame Desbournelles, qu'est-ce qui s'est passé? achevez.... ache-

vez.... achevez de me percer le cœur.

Madame a-t-elle repris, Castelfi & la d'Orbessan étoient d'accord pour jouer indignement le Chevalier. Les ordres donnés..... Une chaise de poste....

Madame ne m'en dites pas plus, je suis-je écriée!... Il est de votre intérêt d'écouter le reste, a ajouté Madame Destournelles....

Votre époux & Mademoiselle Orbessan devoient partir cette nuit. La chaise de poste les attendoit. Soit que le Chevalier eût quelque soupçon, ou que le hazard le guidât, après avoir quitté sa maison, il est revenu sur ses pas. La maison étoit en rumeur. Pour s'éclaircir, il s'est caché. Les discours des valets ne lui en ont que trop appris. Il a vu paroître son infidelle & son indigne frere : furieux, il a voulu s'opposer à leur départ. Ils ont commencé un combat... — O Ciel! eh bien! Madame... — Caf-

telli . . . — Il est mort ! . . . — Non, non, Madame, le parti le plus juste n'est pas toujours le victorieux . . . — Hélas ! le Chevalier ? — Le Chevalier est tombé aux pieds de son frere . . . — Ah ! malheureuse ! Quel crime ! il en mourra mon époux ?

Avertie par mes émissaires, je suis arrivée dans ce moment. Castellini n'a pu soutenir mes regards, il s'est jetté seul dans la chaise qui s'est éloignée à l'instant. La d'Orbessan avoit déjà fui. On a visité la plaie du Chevalier ; elle n'est pas mortelle. On le reporte chez lui, & je suis venu vous instruire de cet affreux attentat.

Par le compte que je vous rends, Madame, vous devez connoître combien je me suis odieuse à moi-même. La honte, le déshonneur & les remords sont les fruits que je recueille de mes crimes ; ils me servent de supplice, & dans votre infortune, vous aurez toujours cette

solation qui ne quitte jamais la
tu poursuivie. Je vous laisse.
Elle me laisse. . . . O Dieu ! sou-
ez-moi. Tous mes sens se gla-
t. Quelle horreur ! Epouse infor-
ée , où trouveras-tu des forces
ir supporter des malheurs aussi
els ? Castelli le meurtrier de Saint-
! Castelli le bourreau de son
e ! Ah Madame ! Inhumain
stelli , je ne vous reproche point
autres attentats mais l'hon-
r mais votre frere Cet
ant que je serre dans mes bras . . .
te Ciel ! combien les passions
lissent l'ame ! On arrive. C'est
bbé Trottier. Ne craignez rien ,
dame , me dit-il , pour les jours
Chevalier : sa blessure n'est point
gereuse. Les Chirugiens me ré-
ident de sa vie. Il m'a fait appel-
& m'ordonne de vous assurer
il sent plus vivement vos peines
ses douleurs. Il pardonne à vo-
époux. Tout barbare qu'il se
montré envers lui , il le regar-



de toujours comme son frere. On ignore où le Comte s'est retiré. Mademoiselle d'Orbessan, couverte de honte, est allée dans un couvent détester l'inutilité & la noirceur de son entreprise.

J'ai fait mille questions à l'Abbé Trottier, auxquelles ce respectable Ecclésiastique n'a pu répondre. Hélas! suis-je en état d'entendre des vérités affligeantes? Il n'est plus pour moi de consolation. Mon cœur flétri se perd dans le labyrinthe du malheur. Mais, ma chère amie, vous m'avez toujours parlé de résignation.... dites.... je n'achève point... L'infortune & la douleur ne sont pas toujours le partage du crime.... eh bien! je souffrirai.... Il est un terme aux maux.... Je mouille ce papier de larmes bien amères. Ma fille qui se joue sur moi, me les fait répandre. Son fort.... O ma fille! votre pere.... Dirai-je encore mon époux?.... Quelle réflexion! la plume me tombe de la

DU SIÈCLE. 49

tain... A peine je vois... mes forces s'épuisent..... Adieu, Madame.... hélas !



L E T T R E XXXVIII.

A la même.

Du Couvent de....

DANS ce moment je reçois de l. de Castelli la lettre suivante.

Monsieur de CASTELLI à son épouse.

Je ne prétends point me justifier, Madame, je dois être un monstre à vos yeux, je le suis aux miens. Il ne vous a pas permis de laisser échapper un mot en faveur de votre barbare époux, digne de votre cœur, je ne le réclame pas. Rompez des nœuds qui doivent nous inspirer de l'horreur. J'y consens. La vertu n'est pas faite pour être la compagne du vice. J'ai violé les droits et plus saints. Une passion funeste m'a entraîné au crime.... j'ai outragé la Na-

*mee par votre exemple, j'ouïs au-
jour d'être la vôtre: mais surtout
ignore combien son père est cou-
Plaignez-moi. Mon supplice est
mon cœur. Mes remords le déchire.
Et pour combler mon désespoir au-
des passions fougueuses qui me m-
sent, . . . je sent que je vous adore.*

*Je vais fuir . . . mais l'image d-
désordres sera toujours présente
esprit.*

Le Comte de CASTELL

Dans quel état cette lettre
jettée! j'ai fait interroger le
rier. Il ignore la retraite du Co-
ou du moins c'est un secret qu-
pas voulu me révéler. Il peut
lement lui faire passer ma rép-
Tous mes gens doivent éclai-

PAULINE au Comte de CASTELLI.

Cher époux . . . s'il est vrai que vous m'avez offensée, votre pardon est dans mon cœur. Oubliez des erreurs dont Pauline veut perdre le souvenir. Revenez . . . Que votre fille . . . Que ma tendresse . . . Ah Castelli, de tous les maux qui m'accablent, votre absence est le plus cruel. Revenez . . . soyez tranquille sur les jours du Chevalier . . . Il vit . . . il est hors de danger, il vous rendra son amitié : venez partager la mienne. Venez rendre la vie à Pauline.

Ai-je tort, Madame? l'homme n'est pas fait pour le crime. Les passions l'emportent au-delà de lui-même. Les disgrâces, le repentir le ramènent à la vertu. Pourquoi Castelli ne se soumettroit-il pas à ce retour heureux? Ne m'arrachez pas cet espoir. Il m'est né effaire.

Ce Commissionnaire chargé de mon billet, après mille détours qui ont pensé mettre mes Domestiques



48 **LE MARIAGE**
en défaut, s'est arrêté chez le Chevalier d'Effreville; dont je crois vous avoir parlé. Il est ami de mon époux, il lui aura donné une retraite. Je pars pour le sçavoir, l'Abbé Trottier m'accompagne. Je suis l'impression de mon cœur.



LETTRE XXXIX.

A la M^{me}.

De Paris le.....

JE n'entrevois plus de bornes à ma douleur. Mes inquiétudes redoublent. J'ai vu le Chevalier d'Effreville. Je ne puis vous cacher, Madame, m'a-t-il dit, que je sçais la retraite de M. de Castelli; mais c'est un secret que ma probité ne me permet pas de vous découvrir. Je me rendrais coupable envers mon ami. L'égarement où votre époux s'est plongé me fait frémir, je ne puis que condamner toutes ses actions;

pendant je ne trahirai point
ance. De puissans motifs, &
e tout votre intérêt & le sien,
terminent à ce silence qui
ous étonner. Vous daignez ou-
es premières erreurs de mon
mais vous ignorez les dangers
els cette nouvelle affaire l'ex-
le veux que votre douceur,
i plus, que votre tendresse
i épais rideau sur des fautes
femme pardonne rarement :
persuade que le Chevalier
& respecte encore le bras qui
le le percer; est-ce assez pour
été du Comte? les parens de
moiselle d'Orbessan indignés
flétrissure dont il les couvre,
t soif de son sang; déjà mê-
eurs démarches en offrent des
es. Au défaut de sa vie, que
te a soustraite à leur rage, ils
rent sa réputation. Un ordre
reux, mais juste, transforme
le prison le monastère où Ma-
iselle d'Orbessan s'est réfugiée,
Part. C

& M. de Castelli est accusé juridiquement d'avoir profité de la faiblesse de sa maîtresse pour s'approprier des sommes considérables. Cette accusation tombe d'elle même dans mon esprit. J'ai en main les témoignages certains du contraire. Ce porte-feuille, a ajouté d'Effreville en le tirant de son bureau, est dans l'état qu'il a été confié à mon ami. Le temps d'en faire la restitution n'est pas arrivé. Cependant quelle digue opposer aux soupçons qu'inspirent les conséquences de sa conduite? On va rappeler ses premiers pas; ils expliqueront défavorablement ce dernier oubli. Le dérangement de sa fortune, vos justes plaintes, le cruel chagrin d'une réputation couverte de blâme, tout servira à presser sa condamnation.

Ignorez, Madame, les lieux que va habiter votre époux. Donnez les mains à une séparation nécessaire. Je me suis chargé d'employer mes

pour vous y faire consentir, & l'acquiesce en tremblant de cette dure commission.

O bien ! Madame, suis-je assez humiliée ? Tant que mon époux n'a été coupable qu'envers moi, un rayon d'espérance m'a toujours lui : j'ai attendu du temps & du retour de sa vieillesse, qu'enfin il rendrait justice à sa femme ; vaine idée ! Qu'il soit criminel ou non, il est perdu pour moi. O fille !... malheureuse épouse !...

Vous voyez mon accablement, Monsieur, ai-je répondu à d'Effremont ? Je ne puis consentir à la séparation que Castelli me propose par sa bouche. J'ai tout fait pour mériter sa tendresse, je ferai tout pour la regagner. S'il faut qu'il s'éloigne, qu'il me permette de le suivre, le bonheur d'être auprès de lui vaudra lieu de tout. Mais, Monsieur, les affaires sont-elles désespérées ? Les erreurs de sa jeunesse ne peuvent-elles pas se réparer par une conduite plus régulière ? Les égare-

remens de l'esprit ne proviennent pas toujours des vices du cœur. Les fausses imputations tombent d'elles-mêmes. Il lui sera aisé de se justifier. Qu'il dispose de tout ce que je possède, ce bien est à lui; mais.... son cœur est à moi. Il ne peut, sans ingratitude, m'ôter l'espoir de le posséder un jour. Faites-lui passer mes vœux; Monsieur. Conduisez, aidez de vos conseils une épouse incertaine qui veut tout sacrifier pour votre ami, & qui craint de faire des démarches qui puissent lui nuire.

Le Chevalier d'Effreville a paru touché de ma douleur. Si je l'en crois, l'affaire de Castelli ne peut que difficilement s'arranger, & mon époux dont l'intention est d'abandonner le service, ne se résoudra jamais à fixer son séjour à Paris. Il paroît que son dessein seroit d'aller vivre inconnu sous un ciel étranger. Je le suivrai, Madame : trop heureuse s'il m'accorde cette grace!

Le Chevalier se charge de ne rien

négliger de tout ce qui pourra contribuer à ma tranquillité. Je n'ai pu lui refuser de me voir souvent. C'est par ses mains que passeront les nouvelles que je recevrai de mon époux.

En sortant de cette triste conversation, j'ai passé chez le Chevalier de Castelli. Quelle ame que la sienne ! indifférent sur sa blessure, il regrette l'amitié de son frère. Il pleure sur mon sort. Le mépris dans son cœur a pris la place de cet amour que lui avoit inspiré Mademoiselle Orbesian. Lui-même, aussi-tôt qu'il pourra sortir, va s'employer pour me rendre mon époux.

Que pensez-vous de l'infortunée Pauline, ma chère amie ? Est-elle assez persécutée par le sort ? on me plaint, j'inspire la pitié, sentiment qui humilie l'ame & ne la console pas, sentiment qui en vous représentant toute l'étendue de vos malheurs, semble vous ôter jusqu'à l'espoir de les réparer. Par ce qui m'est arrivé, on juge de ce que je dois redouter.

J'ai quitté ma fille pour vous écrire : je finis ma lettre pour aller pleurer auprès d'elle.



LETTRE XL.

A la même.

De Paris le.....

QUE vos conseils me seroient nécessaires, ma chère Baronne!

Vous lisez dans mon cœur. Vous connoissez ma tendresse pour mon époux. Il se croit indigne de renouer avec moi. Il veut toujours me fuir. Je n'ai pu encore triompher de sa résistance. Voici le dernier billet que m'a apporté M. d'Effreville.

Le Comte de CASTELLI à PAULINE.

C'est parce que je vous aime, ma chère Pauline, que je ne dois plus vous revoir. Laissez moi pour votre bonheur. Hélas, en revenant à vos pieds, quelle offrande présenterais-je à mon épouse? un

cur souillé qui connoît la vertu & refuse le crime. Les passions m'entraînent, vain je répondrois de les réprimer : je cherche à cacher ma honte à l'univers ; mais elle sera toujours présente à mes yeux.

Le Comte de CASTELLI.

En me remettant ce fatal billet, Effreville m'a rendu compte des procédures commencées par les parents de Mademoiselle d'Orbessan, notre Castelli. On traite cette affaire de rapt, & l'on y joint des circonstances qui me font frémir. Pour comble d'embarras, nous n'avons encore pu instruire Mademoiselle Orbessan de tout ce qui se passe. Mon époux n'a plus d'ami. D'Effreville lui-même, au moment qu'il est et toute la chaleur de l'amitié dans ses soins qu'il se donne pour le justifier, d'Effreville me conseille de m'en séparer : le Chevalier, présent à notre entretien, est de cet avis : le vertueux Abbé Trottier ose m'en

presser : Sophie , la tendre Sophie s'est jettée à mes pieds pour m'en conjurer.

Vous le croyez , Madame ; je ne me suis point rendue. Quelque tort que puisse avoir un époux , sa femme sans s'exposer au blâme , ne peut rompre les nœuds qui la lient.

En vain j'ai prié d'Effreville de restituer ce fatal porte feuille. Il n'est pas temps , dit-il ; ce seroit donner des armes contre Castelli. C'est dans les mains de Mademoiselle d'Orbessan qu'il doit être remis. Mais quels chemins nous conduiront jusqu'à elle ? Voici la lettre qu'on m'oblige d'écrire à cette rivale.

Madame de CASTELLI

à Mademoiselle d'ORBESSAN.

On outrage mon époux. On se sert de votre nom pour noircir sa conduite. Que dis-je ? l'infamie va être le prix de la tendresse malheureuse que vous lui avez inspirée. Reprenez , Mademoi-

Jelle, ce triste dépôt. Justifiez M. de Castelli, rendez hommage à l'innocence, vous le devez. Moi seule je dois le trouver coupable, faites éclater la vérité. Forcez par un aveu authentique, ses persécuteurs au silence. Soyez juste, généreuse; vous obligerez à la reconnaissance

La Comtesse de CASTELLI.

A quelle humiliation me vois-je réduite? Ah! Castelli, de tous les sacrifices que je vous ai faits, celui-ci est le plus dur. Ecrire.... à qui? à ma rivale! Je vous aime..... Je ne respire que pour vous. Elle m'enlève votre cœur..... c'est elle..... Votre honneur est en danger! toute autre considération m'est étrangère. Soyez justifié, je souffrirai..... je mourrai contente.

L'Abbé Trottier s'est chargé de mon billet. Sa probité, son ministère lui fourniront peut-être les moyens de réussir, & j'attends tout du motif qui me fait agir.

C ▼

telli ne m'aimera jamais. C'e
me déchirant le cœur qu'on
de m'ouvrir les yeux. Je n'ai
d'espoir. Toute confiance est
due. Ah! pensée accablante!
time.... Madame, soutenez
courage. Représentez - moi q
exemple coupable n'a pas dro
nous faire oublier nos sermens
mort seule.... J'ai juré à Cal
un amour éternel, ma constanc
se démentira pas. Le terme est
che.... Puisse ma vie terminée
rendre à la vertu.





L E T T R E X L I.

A la même.

De Paris le.....

QU'IL est doux pour moi, ma chère Baronne, de mériter votre estime & de l'obtenir, & qu'il est consolant de n'en avoir aucun reproche légitime à se faire! C'est après vos conseils que je règle mes sentimens & ma conduite: ne semez pas de les prodiguer à l'innocente Pauline.

Depuis il ne m'a pas été possible d'obtenir des nouvelles de M. de Stelli. J'ai pressé, j'ai supplié inutilement le Baron d'Effreville, il garde son secret. Son ami n'est pas parti du Royaume, mais il ne reparaitra que lorsque ses affaires seront entièrement terminées. On veut toujours m'amener à une séparation, & si, dût-il m'en coûter ce que je

tiles. Les parens de Mademoiselle d'Orbessan, redoutant sans doute qui vient d'arriver, avoient obtenu un ordre pour lui faire changer de demeure. A force de chercher, il a découvert sa nouvelle retraite c'est à quelques lieues de Paris. L'Abbé s'y est transporté. Il a adressé au Directeur des Religieuses. Ce que la justice & la piété ont pu lui fournir de plus pressant, l'a employé pour obtenir que la lettre parvint à ma rivale. Enfin il a réussi, & voici la réponse qui a été remise.

Mademoiselle d'ORBESSAN

à Mademoiselle Comtesse de C...

ne redoublez mes remords , en ne m'accablant pas de tout le mépris que mérite une indigne conduite. Juste Ciel ! j'ai pu oublier . . . j'ai pu trahir . . . Madame , je ne vous dirai point . . . La séduction . . . Une passion tyrannique . . . l'orgueil . . . que sçais je ? j'ai commis le crime il est bien juste que j'en sois la victime. n'ai pu éviter le précipice. Fatale ! . . . quoi ! Madame , on ose sous votre nom persécuter votre époux ! . . . on l'accuser ! . . . Hélas ! je permets à mes ennemis la vengeance qu'ils se croient en droit d'exercer contre moi. S'ils abusent de l'autorité que semblent leur accorder leurs liens du sang , & que mon âge fait respecter , au moins ont-ils pour excuse l'irrégularité de ma conduite. Mais accabler un innocent , supposer un forfait odieux ! . . . Madame , je reçois tous mes papiers. J'atteste qu'ils sont tels que je les ai remis à M. de Castelli , je désavoue par l'acte en votre nom vous remettra toute les procédures indignement ont été commencées en votre nom. N'est-ce donc pas assez de votre probre dont je me suis couverte ? . . .

J'embrasse vos genoux , généreuse Pauline ; j'ai causé vos malheurs. Je fais couler vos larmes ; je m'en punirai. Une retraite éternelle. . . Soyez heureuse , quittez votre haine , & plaignez la criminelle

D'ORBESSAN.

Ah ! ma chère Baronne , je pleure sur elle , je la plains. Quel état ! quel tiran que l'amour , lorsque la vertu ne le dirige pas ! Rivale infortunée , je devois vous détester , & je partage vos peines.

Muni du désaveu de Mademoiselle d'Orbellan , l'Abbé Trottier est venu me le remettre entre les mains ; j'ai couru en faire part à mon beau-frere & au Baron d'Effreville. Tous trois nous nous sommes rendus chez l'Avocat , & du moment toutes les poursuites ont cessé. Je n'ai pas appris sans indignation combien Madame Destournelles avoit de part à cette persécution. Cette femme est terrible ; son amour & sa haine ne connoissent que les plus affreuses extrémités.

Tranquille sur l'honneur de mon
poux, puis-je espérer de regagner
mon cœur? D'Effreville se charge de
l'informer du succès de nos soins.
Ah! s'il m'avoit été permis de lui
apporter la nouvelle! J'attends ses
ordres. Je vous aime plus que ja-
mais. Je vous respecte. Je cours
embrasser ma fille, que je n'ai pas
vue depuis ce matin.



L E T T R E XLII.

A la même.

De Paris le.....

J'AI passé huit jours dans la plus
douloureuse inquiétude, & ce n'est que
ce matin que d'Effreville est venu
essuyer mes larmes. Il m'a remis la
lettre suivante de Castelli. Je l'ai
ouverte en tremblant. La crainte....
à joie.... Ah! Madame.

Qu'est-ce que notre ame, & quels
sont ses mouvemens?

Le Comte de CASTELLI à PAULINE.

Vous conservez mon honneur , & j'ai pu vous trahir ! L'amour vous fait agir , lorsque toutes mes actions ne doivent vous inspirer que la haine & le mépris. Pauline , c'est trop humilier un époux , dont l'ame flétrie n'est plus faite pour la vertu. Chère épouse ! . . . Castelli vous respecte , vous captivez son estime , vous forcez toute sa reconnaissance. Que ne puis - je répondre de moi ? Vous seriez heureuse autant que vous méritez de l'être. Mais quelle assurance pouvez - vous prendre sur les remords d'un cœur que ma raison ne peut plus maîtriser ? Ce cœur est à la fois vertueux & coupable , furieux & tendre , parjure & fidèle. Non , ce cœur n'est plus digne de vous. Il faut une punition au crime , & je m'impose celle de vous aimer toute ma vie , & de me souvenir loin de vous que j'ai indignement trahi les loix sacrées de l'amour & de l'himen. Mais , ma fille ! . . . Pauline , vous êtes mère ; cette tendresse que vous m'avez jurée , & que j'aurois

partagée avec elle, vous la lui devez toute entière : ce sont les vœux de l'infortuné

Comte de CASTELLI.

Ce n'est pas de suite que j'ai pu lire ce billet ; mes larmes l'ont interrompu vingt fois. J'ai pressé, j'ai prié d'Effreville de me conduire à mon époux. Fidèle au serment qu'il a fait à son ami, il garde inviolablement le fatal secret qui me cache sa retraite. L'inhumain ! il a paru s'attendrir sur mon sort. Il a feint de partager mes douleurs. Madame.... seroit-ce donc un crime contre la probité que de révéler un secret qui seul peut rétablir le calme dans mon ame ? Quoique d'Effreville fasse, je l'arracherai ce secret. Je l'ai chargé de ces deux mots pour Castelli, ils feront peut-être leur effet. Mon cœur me dit que je touche au terme de mes maux.

PAULINE AU COMTE DE CASTELLI.

Je meurs si vous ne quittez la barbare idée de me fuir. Vous vous jugez avec trop de rigueur. J'aime à voir vos remords, & j'en condamne l'excès. C'est dans les bras de votre fille, c'est dans les miens que vous devez reprendre une nouvelle vie & faire le bonheur de

PAULINE.

J'ai refusé constamment de signer l'acte de séparation que d'Effreville m'a présenté de la part de mon époux. Il m'a paru piqué de ma résistance. Loin de chercher à diminuer les fautes de son ami, il s'est plu à les rappeler & à me les présenter sous les plus odieuses couleurs. Quel peut être son but ? Je suis l'offensée, je pardonne, & l'on gêne mon cœur ; on traverse mes espérances ; on remet sous mes yeux des erreurs passées ; on s'applique à exciter ma crainte sur l'avenir. Cette conduite m'est suspecte.

est point là la marche de l'ami-
 Si elle est moins indulgente que
 our, elle conseille au moins la
 ceur, le retour sur soi-même,
 tit son bonheur de resserrer des
 ids que rien ne peut rompre.
 'éclairerai les démarches de
 freville. Je deviens soupçonneu-
 ma chère amie. Une ame déchirée
 est sans cesse la proie des res-
 s, des soupçons, de la crainte,
 itte contre l'espérance.



LETTRE XLIII.

A la Même.

De Paris le.

..i découvre l'asyle de mon
 ix. Il est à terre apparte-
 e au Chevalier d'Effreville.
 bbé Trottier a surpris ce secret.
 ars ce soir avec ma fille & ce
 e Ecclésiastique. Croyez-vous
 Castelli résiste à mes larmes, à

cette preuve de ma fin
 tendres caresses de sa fil
 peut-être.... Mais, non.
 ne peut s'interpréter à r
 tage. Le motif qui me pr
 fes bras, doit bannir f
 & rétablir le calme dar
 Quel bonheur!

J'ai pris toutes les
 possibles pour cacher r
 à d'Effreville. Si mes se
 injustes, je suis bien co
 vers lui; mais dans u
 tance aussi intéressante
 trop prendre de préc
 vient m'avertir que les c
 prêts..... Adieu, ma c



LETTRE 1

A la Mêmes

PARTAGEZ ma joie
 Baronne. Le succès le j

couronné ma périlleuse entreprise.
 Ce poste a bien servi mon impa-
 tience. A six heures du matin nous
 sommes arrivés à la terre du Che-
 valier d'Espreville. Castelli venoit
 recevoir mon billet, il le tenoit
 encore entre ses mains; ses yeux
 étoient humides. Nous entrons dans
 le cour du château. Castelli descend
 avec précipitation, il avance à la
 portière du carrosse. Que voit-il?
 Il jette un cri. Je suis déjà dans ses
 bras. Quoi! vous? Madame....
 Ah! Pauline, dit-il.... sa voix s'ar-
 rête. J'articule à peine, *cher époux*....
 La fille est entre nous deux. Sophie
 se tient. Castelli & moi nous la
 baignons de nos larmes. Elle étend
 vers nous ses mains innocentes; un
 doux sourire anime sa petite phy-
 sionomie; ses yeux tour-à-tour se
 fixent sur nous, sa bouche voudroit
 répandre des sons; son cœur palpi-
 te..... Ah! Madame.... ma fille
 vient d'émouvoir les entrailles de
 son père, elle est le garant de no-
 tre réconciliation.


Castelli n'a pu résister à cette scène touchante, il a enlevé sa fille à Sophie, & nous accablant l'une & l'autre des plus vives caresses, il nous a conduit dans son appartement.

Eh bien! Madame, à quoi auroient servi tous ces ménagemens qu'on me conseilloit? à ulcérer le cœur de mon époux, à l'éloigner de moi. Un sentiment plus sûr m'a guidée. Le passé n'est plus, je vais jouir du présent, j'espère tout pour l'avenir.

Après nos premiers transports, Castelli m'a fait entrer dans son cabinet. Quoi! Madame, c'est vous, m'a-t-il dit; c'est Pauline qui vient elle-même arracher son époux aux remords qui le déchirent! Quoi! mes erreurs.... Que dis-je? mes crimes.... Ne parlons plus de crimes, ai-je répondu à Castelli; si vous me rendez votre cœur tout est oublié. Non, Madame, a repris vivement mon époux; il faut qu'ils

ient toujours présens à mes yeux. Vous ne connoissez pas encore Castelli, je dois vous laisser lire dans le cœur dont les replis sont inconnus à ma raison ; vous jugerez ensuite combien peu je suis digne de la grâce que vous venez m'offrir.

Né avec un sang chaud, un caractère ardent, mes passions me subjuguent. Capable de pousser la vertu jusqu'au fanatisme, de l'erreur la plus légère naît chez moi le vice & bientôt le crime. Libre & maître de mes actions, dans un âge où l'on sçait à peine penser, je me suis permis tous les plaisirs, & j'ai suivi tous les conseils. Quelques frivoles agrémens, dangereux dons de la Nature, ont fait de moi un homme séduisant, mais faux ; ils ont enivré mon esprit, ils ont corrompu mon cœur : les amis du siècle ont fait le reste. Ce n'est point un monstre dont mon crayon forge les traits. Dans ce moment, c'est Castelli que vous peins. Pauline, je vous ai



session. La vérité parloit à
ma bouche : je n'aurois pu
tromper. Je détestois, je mé
la passion furieuse de la D
nelles ; cet amour trop facile
d'Orbessan me révoltoit, lo
me que je la plaignoï : je ne
je ne respectois que la seule P
Un mouvement de vanité,
ques traits lancés contre l'é
mariage, des railleries indi
sur le personnage ridicule d'un
qui aime sa femme, ont fa
nouir mes résolutions. J'ai c
vous être fidèle, sans cesser à
adorer. J'ai voulu conserv
méprisables conquêtes. Une
infidélité, le jour même de no
men m'a semblé le comb

l'ont rendu à moi-même. Je vous ai doré. Mais lorsque ma convalescence m'a permis d'être instruit des démarches de Saintpré & de mon frère, orsque je me suis rappelé l'amour du Chevalier, je ne chercherai pas à vous le cacher, j'ai connu la jalousie & j'ai juré de tirer une vengeance éclatante de cette injure imaginaire. L'aventure de la campagne a confirmé mes soupçons.... Des conseils affreux.... j'ignore ce que j'aurois fait. Je vous haïssois, Pauline.... Ce fatal procès.... Votre fuite.... Mon déshonneur.... Il en a coûté la vie à Saintpré.... Moins je vous laissois entrevoir mes fureurs, plus je devois vous paroître redoutable. Qui onque a osé se familiariser avec l'idée d'un crime, peut être légitimement soupçonné. Que vous dirai-je de votre arrivée à Londres? Au moment même que la Destournelles?.... Que vous me parûtes respectable! Je vous rendis mon cœur. Je crus ce moment l'époque du retour de

ma vertu. Vaine idée! Ce n'est point l'ame de Castelli que la vertu seule peut remplir. Il lui faut des passions violentes. Il est trop humilié, lorsqu'il descend, en lui-même; une joie douce, un calme heureux ne sont pas faits pour lui. Les mouvemens convulsifs d'un jeu sordide, pouvoient seuls étourdir ses réflexions. Je m'y suis livré. Etoit-ce le moyen de diminuer le mépris que mes actions m'inspiroient? Dans ces momens, je vous ai oublié, Pauline. Mon cœur n'a plus été sensible à l'amour. La fortune m'a fait sentir ses coups. C'est l'instant du désespoir. Ma honte alloit être visible. Je devois mon bras à l'Etat, & je venois de m'ôter l'avantage de l'offrir, en remplissant mon devoir. Vous m'avez secouru. Ce service a enlevé mon estime, sans vous rendre mon amour. Mais, lorsque, blessé, vous êtes venue me redonner la vie une seconde fois, toute ma tendresse s'est renouvelée. Que

n'ai-je conservé ce sentiment ? Cet invincible penchant que je ne puis vaincre , m'a fait rentrer dans le tourbillon ; les artificieuses lettres de la Destournelles ont réveillé ma jalousie , je l'ai revue , j'ai renoué avec Mademoiselle d'Orbeffan. Il faut vous l'avouer , ma chère Pauline , je voulois abandonner la Destournelles , que je méprise , & qui jusqu'ici n'a eu que trop d'ascendant sur moi : plus je vous respectois , & plus je voyois de nécessité à ma fuite ; & s'il étoit vrai que mon frère eût cherché à m'outrager , ma vengeance étoit remplie. Voilà mon cœur ; voilà les mouvemens qui l'agitent : jugez , si dans les instans où la vérité fait taire les passions , j'ai dû vous proposer de rompre nos nœuds ! Je vous adore , Pauline ; je connois la vertu , je voudrois l'aimer ; mais je ne puis répondre de moi. Je suis méprisable à mes yeux , je dois l'être aux vôtres. La justice qu'on vous rend , l'estime qu'on vous accorde , a ôté à la haine & au mépris qu'on a pour moi.

Castelli tomba dans une profonde rêverie. J'avois inutilement tenté plusieurs fois de l'interrompre. Je saisis ce moment.

Eloignons ces tristes idées , lui dis-je , cher époux. L'aveu que vous venez de me faire est une preuve que votre cœur est vertueux. Vous aimez Pauline , vous êtes père ; ces nuages qui ont obscurci votre bonheur & le mien vont se dissiper. J'en atteste vos erreurs passées. Ce n'est que d'après une chute, que la raison peut s'affirmer de ne plus succomber.

Vous le croyez , reprit Castelli avec transport ; j'aime à m'en flatter : puissiez-vous ne vous pas abuser ! Je viens de vous développer mon caractère : vous lisez dans mon ame , détruisez ses foiblesses , rendez-la forte par votre exemple. Je le veux bien : opposez vos vertus à cette malheureuse facilité qui me porte au mal. Une épouse respectable reprend avec douceur , conseille avec ménagement , & nous fait souhaiter jus-

qu'aux vérités que nous redoutons & qui nous humilient.

Il ouvre la porte du cabinet, il appelle Sophie ; il prend ma fille dans ses bras : Aimable enfant, dit-il, en la posant sur mes genoux, soyez le gage de la promesse que je fais à votre mère de n'aimer jamais qu'elle. J'ai été époux barbare, père cruel ; mes vrais sentimens renaissent : vous partagerez désormais toutes deux ma tendresse. Je ne vivrai plus que pour vous. Je le jure à vos pieds, ma chère Pauline.....

Dans cet instant je me précipitois aux siens.....

D'Effreville, inquiet de ne me point trouver chez moi, & soupçonnant une partie de la vérité, avoit suivi mes traces, & venoit d'arriver dans la cour du château ; il monte précipitamment, il nous apperçoit dans cette situation attendrissante.... Castelli le voit.....

Venez, cher ami, s'écrie-t-il, ve-

nez partager ma joie. Pauline n'est pas inflexible, comme vous aviez lieu de le penser; elle pardonne à son époux. J'abjure mes erreurs. Je vais reprendre une nouvelle vie. L'amour, la nature & l'amitié vont remplir tous mes momens.

Malgré les efforts que fit d'Effreville pour me dérober sa surprise, il ne put entièrement me la cacher. J'atteste le ciel, nous dit-il, que votre réconciliation a fait le plus vif de mes souhaits, & que, si j'ai poursuivi la rupture que vous paroissiez desirer, je ne me suis prêté à vos vœux, qu'après avoir examiné combien les obstacles qui s'opposoient à votre réunion, étoient invincibles. Un seul instant a rapproché vos cœurs; je ne pouvois l'espérer, & je vous en félicite.

D'Effreville proféra ces derniers mots en baissant les yeux.

Je ne vous dirai rien des tendres caresses dont m'accable Castelli. Il ne peut se séparer de sa fille. La

ette
vous
Celle
me
la de
jours
servic
rie, l
qui se
reut
reco
dan
No
cha
le
ti
te
r
F
l

lettre qu'il vient d'écrire à son frère vous auroit fait verser des larmes. Celle qu'il adresse à Madame Desfontnelles est dure ; je n'ai pu le dissuader de l'envoyer ; depuis huit jours je vis. Mon époux quitte le service. Sa blessure, quoique guérie, lui a laissé des douleurs aiguës qui se renouvellent lorsque le temps veut changer. Il se propose de ne retourner à Paris que fort avant dans l'hyver ; j'y consens volontiers. Nous restons encore quelques jours chez d'Effreville. Nous attendons le Chevalier de Castelli, & nous parlerons ensemble pour une de nos terres.

Voilà, Madame, l'heureuse situation de votre Pauline. Il a fallu les plus cruels accidens pour arriver au port. Ce n'est pas trop acheter mon bonheur. Mon époux, ma fille, votre amitié, les témoignages de ma conscience, que puis-je espérer de plus ?

D'Effreville affecte plus de gayeté

D iv

qu'il n'en a dans le cœur. Il fait les honneurs de son château avec une aisance peu commune ; mais il saisit toutes les occasions d'être seul. Il fait naître des plaisirs , il invente des amusemens dont il ne jouit pas , ou dont il jouit avec contrainte. Il évite de se trouver avec moi , il soupire : j'ai malgré lui surpris quelques regards. Madame , m'aimeroit-il ? j'ai lieu de le croire. Sa conduite , depuis que je le connois , autorise mon soupçon. Il travailloit avec vivacité à rompre les nœuds qui m'attachent à Castelli : il a vu avec chagrin notre réconciliation. Je tremble mais d'Effreville est vertueux. S'il est vrai qu'il m'aime , il combat sa passion naissante ; je l'aiderai moi-même à en triompher , je le fuirai . . . Vous allez me blâmer. Ce sentiment tient de la vanité ou de la coquetterie . . . Non , ma chère Baronne ; rendez plus de justice à Pauline. Je crains de gagner un amant et de perdre un ami. Quoi qu'il en

d'Effreville m'estimera sans
assez pour me laisser dans l'in-
tude.

Y a bien des jours que Pauline
eçu de lettres de sa chère Ba-
e, n'a-t-elle pas un peu à se
idre?



L E T T R E X L V .

ame la Baronne de FRÉVILLE

ladame la Comtesse de CASTELLI.

Du Couvent de...

Les nœuds de l'hymen sont in-
lubles, rien ne peut les rom-
& votre conduite, ma chère
ine, est celle d'une femme ver-
se & qui connoît ses devoirs.
rez-moi, ces ruptures si com-
es dans notre siècle, ne laissent
toujours sans tache la réputa-
des femmes qui les poursui-
ou qui y prêtent les mains.
est porté à justifier les mœurs.

des hommes, quelque vicieuses qu'elles soient. Tout est galanterie de la part des époux ; tout est crime chez leurs compagnes. On croit difficilement à la vertu du sexe. Avouons aussi qu'il est un ton dans le monde qui laisse assez de prise à la médisance. Qu'importe qu'on n'ait rien à se reprocher, si l'on exerce & si l'on nourrit par ses actions la malice du Public ? Suivez, ma chère Pauline, les sentimens que le cœur vous inspire : s'il vous trompe, ce ne sera pas aux dépens de votre vertu.

Mes conseils peuvent être dangereux, mais ils ne seront jamais flétrissans.

Le caractère de votre époux est terrible. Les circonstances le décident, & les circonstances peuvent naître à chaque instant lorsqu'on n'a pas la prudence de les éviter. Un homme plongé totalement dans le vice, se dégoûte de cette vie méprisable & laborieuse ; un retour sur

lui-même le ramène à la vertu : mais celui qui cède à ses passions, qui nage incertain au milieu des tempêtes, finit par faire un éclatant naufrage. Il faut prévenir ce malheur, ma chère Pauline.

Ménagez la confiance de votre époux. Établissez entre lui & vous un commerce d'intimité que rien ne puisse altérer. Accoutumez - le par votre douceur à ne pas craindre de répandre ses secrets dans votre sein. Soyez son amie & son amie indulgente. Ne laissez jamais son ame oisive. Etudiez-vous à remplir tous ses momens par des occupations, par des plaisirs qui l'intéressent. Votre exemple, vos discours, vos charmes, votre fille feront le reste.

Vous n'en devez point douter, d'Effreville vous aime. Il est dans l'erreur des autres hommes : il pense que la douleur dispose une femme à la tendresse, & qu'il ne faut pour trouver le chemin de son cœur, que

mériter sa reconnoissance. Peut-être même s'est-il abusé. Un motif d'intérêt le guidoit, lorsqu'il croyoit ne travailler que pour vous. Au reste vous avez peu à redouter de cette passion naissante. Une femme vertueuse en impose à un homme qui a des mœurs. D'Effreville se renfermera dans le silence : il vous respecte & rougit déjà de sa foiblesse.

Nos Dames me demandent sans cesse de vos nouvelles; elles vous sçavent dans le monde, elles vous croient heureuse. Ce repos qui devroit habiter nos asyles, est troublé par l'idée des plaisirs qui doivent accompagner les personnes du siècle. Nul n'est satisfait de son état. On regrette ce qu'on n'a plus, on souhaite ce qu'on ne peut obtenir, & l'on jouit rarement de ce qu'on a. Quand serons-nous raisonnables?

Rendez justice à mon amitié, jamais Pauline ne sera oubliée par
la Baronne de FREVILLE.



LETTRE XLVI.

PAULINE

à Madame la Baronne de FREVILLE

De.....

IL est, ma chère Baronne, des graces de tout état ; si mes anciennes compagnes mettoient en opposition le repos dont elles jouissent, avec ces jours agités qui composent notre vie, elles se trouveroient heureuses. La paix de l'ame, les douceurs de l'amitié, voilà le vrai bonheur. Pour nous, au milieu des passions qui nous agitent, courant sans cesse après des chimères qui nous échappent, la tranquillité n'est pas de notre ressort.

Ai-je, depuis mon entrée dans le monde, joui de cette tranquillité si précieuse ? L'amour, cette passion qui malgré nous prend racine dans nos cœurs, vient aussi-tôt porter le

trouble dans le mien. Tous mes vœux sont remplis, je suis aimée; Qui n'auroit cru ma félicité parfaite? L'instant de mon triomphe est celui de mon désespoir. Tout m'est ravi.... Je deviens mère. De nouveaux sentimens se développent: ils m'attachent plus fortement à la vie; j'aime mon existence, puisqu'elle est utile à ma fille: je vais la chérir encore plus, si celle de mon époux y est attachée. Vous le voyez, ma chère Baronne, partout des peines, partout des consolations, les unes plus vives, les autres plus foibles, mais toujours suffisantes, lorsqu'on réfléchit sur son néant.

M. de Castelli, n'a jamais été ni plus aimable, ni plus complaisant. Il ne quitte plus sa fille, il ne veut plus se séparer de son épouse. Pour réponse au billet qu'il a adressé à son frère, nous avons reçu un expès qui nous annonce son arrivée. Voici celle de Madame Destournelles qu'il m'a remise, sans daigner l'ouvrir.

LADAME DESTOURNELLES AU
COMTE DE CASTELLI.

*Pourquoi m'annoncer que vous renon-
dés à moi ? Votre dernière aventure avec
la demoiselle d'Orbessan m'avoit con-
vaincue de cette vérité. Tant que vous
m'avez été que volage, j'ai pu vous re-
garder : vous êtes perfide, je vous
hais..... Non, Castelli, ne l'imaginez
pas : je suis indifférente. Vous êtes main-
tenant pour moi un homme ordinaire....
Revenez avec votre épouse, elle le
mérite ; mais vous, méritez-vous aucun
don ? Vous pousserez sans doute la
fausseté jusqu'à rejeter sur moi tous vos
crimes ? je n'ai point caché à Pauline la
part que j'y avois. Chargez-vous de celle
qui est intérieurement vous ne pouvez dis-
simuler. Songez qu'en me peignant avec
les couleurs du mépris, loin de diminuer
votre offense, vous ne ferez qu'affermir
l'erreur qu'on doit avoir pour votre ca-
ractère.*

DESTOURNELLES.

J'ai voulu rendre ce billet à Castelli, il m'a forcé de le garder, & ne m'a pas permis de lui en faire la lecture.

D'Effreville conserve toujours son humeur triste. Nous comptions l'amener avec nous, mais il prétexte des affaires; il doit nous rejoindre dans quelques mois. Mon époux est piqué de ce refus qui lui paroît une défaite; je feins de l'être, & je redouble d'estime pour d'Effreville.



LET T R E XLVII.

A la Mème.

De

NOUS quittons demain la terre de d'Effreville: Nous ne resterons que peu de jours à celle de Castelli. Il vient de déterminer un voyage à Aix la-Chapelle. Il doit y prendre les bains. De-là nous parcourrons quelques Provinces de

a France. Je ne me rends pas sans peine à ses desirs : je vais être séparée de ma fille. Ah ! ma chère baronne !.... Je vais laisser en des mains étrangères la moitié de moi-même.... Cependant il le faut. Je connois la solidité de vos conseils. Je dois autant que je le pourrai avoir de volontés que celles de Castelli. Mais, ma fille !... non, je ne conçois pas comment une mère peut abandonner ses enfans aux soins de Domestiques mercenaires. Quel est donc le plaisir préférable à la douce satisfaction de les voir croître sous ses yeux ? de voir germer la vertu dans un jeune cœur, de cueillir les fruits que ses conseils ont produits ? Nos premiers soins furent la santé de ces innocens ; nos seconds & non moins importans, furent leurs caractères : nos exemples fortifiant les progrès qu'ont pu tirer nos leçons. Je sens que les succès générales dépendent de l'éducation particulière. Pères, mères,

veillez vous-mêmes à l'éducation de vos enfans, vous rétablirez bientôt l'empire des bonnes mœurs; car, qui devant eux oseroit ne pas pratiquer la vertu ?

Vous riez, sans toute en lisant cet article ? Pauline philosophe ! Pauline qui dogmatise ! Quel orgueil ! Non, ma chère Baronne, il n'y a point de vanité dans ma morale, mes entrailles m'ont dicté cette réflexion.

Je ne vous ai point parlé de l'entrevue de Castelli & de son frère. Ah ! combien il est cruel d'avoir des torts réels ! Que le Comte étoit humilié, & que le Chevalier paroïssoit grand, lorsqu'il négligeoit d'entendre les excuses de mon époux, pour se livrer à la joie de le serrer dans ses bras !

J'ai osé nommer Mademoiselle d'Orbessan à mon beau-frère. Il l'aime toujours ; mais le mépris qu'il a conçu pour elle, l'empêcheroit de la revoir, quand même l'occa-

s'en présenteroit. On dit qu'elle
 id le voile.

Madame, concevez-vous qu'on
 se aimer un objet qu'on mépri-

Notre cœur est plein de ces
 reries dont il seroit difficile de
 rendre raison.

Je vous écrirai un mot avant d'en-
 prendre notre grand voyage.



LETTRE XLVIII.

A la M^{me}.

De.....

UN j'ai souffert pendant trois
 rs! J'ai cru perdre ma fille. D'af-
 ases convulsions ne l'ont pas quit-
 . Enfin, au bout de ce temps,
 tre dents ont percé à la fois, &
 se porte aujourd'hui mieux qu'el-
 n'a jamais fait.

Combien d'accidens n'avons-
 is pas à combattre, avant que
 rriver au point où commencent

les grands événemens, & par conséquent les grandes traverses de la vie ! Nous naissons dans la douleur, elle est notre compagne fidelle, & nos jours se perdent au milieu des desirs & des regrets, des plaisirs & des dégoûts, de la crainte & de l'espérance.

Sophie m'a été d'un grand secours. Cette aimable fille m'est on ne peut pas plus attachée. Chaque instant me fait découvrir en elle des qualités respectables. Elle est douce, complaisante, modeste, d'une humeur égale : ses infortunes, il est vrai, ont pris sur la gaieté naturelle de son caractère ; mais elle est sensible aux peines de ses amis, elle se plait à les partager ; & ses avis dictés par la raison même, m'ont souvent soutenue contre les écarts de mon esprit. Elle m'accompagnera dans le voyage que nous allons entreprendre.

D'Effreville n'a pu se dispenser de nous suivre à la terre de mon époux ;

Le hazard qui dirige presque tous les événemens, l'a mis dans la nécessité de m'entretenir trois heures tête-à-tête : jugez de notre embarras réciproque. Malgré nous la conversation a tourné sur notre séparation prochaine : ne me pressez point, Madame, m'a-t-il dit, sur les motifs de ma prétendue impolitesse, & souffrez que je vous taïse les raisons qui me font agir ; elles doivent être bien puissantes, puisqu'elles l'emportent sur le plaisir que je goûte à vous faire ma cour. Laissez-moi sur ma bisarrerie, étudiez vous à me prêter des ridicules, j'y consens ; un jour vous me rendrez justice. Mais ce temps est peut-être encore loin. Il ne dépend pas de nous de vaincre nos faiblesses aussitôt que nous les connoissons.

Je n'ai pas relevé cette dernière phrase : c'eût été entrer en explication, & je frémissais de ne pouvoir éviter. Un accident arrivé à notre voiture au milieu de la route, une

jouer innocemment ce mauvais
J'en suis quitte pour la peur ; je
haïte revoir d'Effreville & le r
raisonnable & tranquille. Il a
tes les qualités qu'on doit rec
cher dans un ami véritable ; m
je me souviens de votre moi
l'amitié entre les deux sexes
qu'une belle chimère , qui sert
munément de voile à une pa
plus turbulente. Plutôt me p
des douceurs de l'amitié, que
prouver les troubles qui suivent
mour même, sans répondre à
que vous inspirez. Une femme
dente doit éviter ce malheur
s'attendre à en être la victime.

D'Effreville vient de nous qu
Castelli redouble d'attention



L E T T R E X L I X .

A la même.

D'Aix-la-Chapelle, le.....

NOTRE voyage a été moins précipité que nous ne l'avions projeté. Mon époux a voulu visiter les Villes les plus importantes de la Flandre françoise, du Hainaut & du Brabant. Ce n'est que depuis huit jours que nous sommes arrivés à Aix-la-Chapelle. Je ne vous parlerai pas de cette Ville si chérie de notre Charlemagne. C'est, sans doute, à la salubrité de ses eaux qu'elle doit la célébrité dont elle jouit. Située aux pieds des hautes montagnes qui sans cesse menacent de s'écrouler sur elle, aucun des bâtimens qu'elle renferme n'est en droit de fixer l'attention. L'air qu'on y respire est pesant & presque toujours impregné des vapeurs sulphureuses qui s'exhalent

des fontaines, ou d'une sorte de charbon qu'on y brûle. Les orages y sont fréquens, & les torrens qui descendent avec fureur des colines, inondent souvent une partie de la basse Ville, tandis que d'horribles coups de tonnerre répétés mille fois par les échos d'alentour, semblent vouloir embraser la partie la plus élevée.

Malgré ces désagrémens, les promenades qui joignent les fontaines, offrent un aspect riant. La quantité prodigieuse d'étrangers qui s'y rassemblent pendant la saison des eaux, fournit abondamment à la critique & aux réflexions.

Dans la campagne brillante de cette année, on compte plusieurs Princes Souverains & un assez grand nombre de Seigneurs & de Dames de la première distinction. Mais aussi combien d'aventuriers de divers Royaumes de l'Europe ! Que de Barons Allemans, de Comtes François, de Princes Russes, de Marquis Italiens,

de Seigneurs Polonois, de
ords Anglois, qui de leur seule
rité se sont noblement titrés!
ronterrie, le jeu, l'intrigue font
partie des revenus de ces Mes-
s. Toujours brillans, toujours
affaires, ils sont reçus dans tou-
es sociétés. Sans eux, l'ennui ré-
voit en tyran. Ils se chargent d'in-
er des Fêtes & de les conduire ;
ouveurs d'eau, par soin pour leur
é, ne doivent que s'amuser,
& payer.

Je vous ai quelquefois parlé dans
Lettres de ce ton décidé qu'on
elle *aisance dans la vie de Paris* ;
omme ici avec plus d'empir-
chacun est pour soi. On n'ouvre
ais les yeux sur les actions de ses
ins, la calomnie est inconnue,
nédisance est proscrire, le plai-
est le Dieu qu'on encense.

On arrive aux eaux de très bon-
neure. On boit, on se promene,
s'associe selon son goût, ou sui-
que le hazard le décide ; car
II. Part. E

sans s'être jamais parlé, tout est ici ami ou du moins connoissance. Les rangs sont confondus : le Particulier & l'Altesse sont égaux à la fontaine. On dine médiocrement, on joue ; les soupers sont délicieux ; les bals animés. Ajoûtez à cela les concerts, les feux d'artifice, le spectacle & les folles idées d'amusantes bagatelles qui passent par la tête de nos Ordonnateurs en titres, vous aurez le détail exact de la vie qu'on mene à Aix pendant la saison des eaux.

Castelli a repris toute sa gaieté ; dès le premier jour, il est devenu héros des buveurs : toutes les femmes cherchent à se l'attacher. La plupart veulent partir & renoncer à leur guérison, s'il ne se détermine en faveur de leur société. Cette raison d'intérêt m'a attiré nombre de visites de plusieurs d'entr'elles. On jure de me soupçonner du plus étonnant ridicule, de me croire jalouse de mon époux, si je ne l'engage à se décider. Castelli a bien soutenu

la plaisanterie ; il a menacé toutes les Dames de fuir , si elles ne se réunissoient pas dans une seule & unique société ; & plutôt que de le perdre elles ont acquiescé à sa demande : en sorte qu'un ambigu servi , pendant le bal , à plus de deux cents personnes , vient de succéder aux soupers particuliers.

Castelli ne cesse de louer ma façon d'agir , & redouble d'égards pour moi. Il plaît à tout le monde , & les éloges qu'on lui distribue justifient mon goût. Je suis tendre & ne suis point jalouse ; il le sçait , & ménage ma délicatesse. Le seul reproche qu'il puisse me faire & que je mérite , est ce fond de tristesse que m'ont laissé mes premières douleurs. Il voudroit que , comme lui , je devinssé l'ame de notre tumultueuse société ; mais , ma chère amie , les qualités qui procurent ce ridicule avantage n'entrent point dans mon caractère : il faut être fausse , & la vérité est dans mon cœur. Aimer

ce. C'est à vous que je dois m'en prendre ; pourquoi m'inspirer dès l'enfance un dégoût invincible pour la virginité ? Vous avez voulu faire de moi une femme extraordinaire , vous y avez réussi. On se plaît à me raconter que vingt femmes qui penseroient comme moi , seroient capables de pervertir la société.



L E T T R E L.

A la même.

D'Aix la-Chapelle le....

LE croiriez-vous , ma chère sœur ! Madame Destournelles ici Madame Destournelles me

est entrée dans mon appartement, sans le faire annoncer : elle s'est jetée à mon cou & m'a embrassée comme sa meilleure amie. On meurt d'ennui à Paris, la santé a fui la Capitale; elle vient la relancer à Aix, où sans doute elle s'est réfugiée : ce sont ses termes. Elle m'apporte un cœur tout à moi, un cœur digne de mon estime, une amitié qui a sçu, pour ma tranquillité, sacrifier ses intérêts les plus chers. La méchante femme ! Eh ! quelle autre a fait naître mes chagrins ? La première, elle m'a ravi le cœur de mon époux ; elle a..... Je vous l'avouerai, cette subite arrivée m'a causé une révolution dont j'ai peine à revenir : je ne sçais ce que j'ai pu répondre à son compliment. Par bonheur, sa turbulence ne lui a pas permis de m'écouter : elle a exigé que je la présentasse moi-même à M. de Castelli. Je voulois m'en dispenser, & je sonnois déjà pour le faire avertir, lorsqu'elle m'a entraî-

né jusqu'à la porte de son cabinet; & l'ouvrant elle-même, voilà Madame, a-t-elle dit, qui me présente à vous, Monsieur : introduite par elle, je me flatte d'un accueil favorable..... Et sans prendre garde à l'air surpris & embarrassé de Castellin: Eh bien! mes amis, a-t-elle ajouté, je viens respirer auprès de vous: oublions nos petits discords. Vous m'aimez, je vous aime; occupons-nous de notre santé & de nos plaisirs.

N'est-il pas vrai, ma chère amie, vous ne vous attendiez point à cette scène? Est-ce donc que le crime ne seroit pas suivi de remords? & lorsqu'il a éclaté, la honte, le silence & la retraite ne sont-ils plus son appanage? Car enfin, Madame Destournelles ne peut pas se dissimuler ses attentats; elle ne doit s'envisager qu'avec horreur. Ses victimes devroient lui rappeler ses fautes; la raison, la politique lui prescrivent d'éviter leurs reproches: au

contraire elle les cherche, elle les embrasse, elle traite tous ses écarts, comme on regarde une brouillerie ordinaire, qui ne sert qu'à rapprocher les âmes honnêtes. Je m'y perds; cette femme est étrange. A-t-elle des desseins, ou toute sa conduite est-elle qu'inconscience?

Vous auriez plaint Castelli: sa situation étoit critique: je lisois dans ses yeux le trouble dont il étoit agité. Sa colère, son indignation sembloit prêtes d'éclater; je frémissois qu'il ne fût pas maître de son transport. J'ai pris sur moi la charge pénible de la conversation. Ah! Madame, qu'il est difficile de faire parler les levres, quand le cœur n'est point d'accord avec elles!

Malgré ma résistance, il a fallu présenter Madame Destournelles à nos assemblées; elle l'a exigé de façon à ne pouvoir être refusée; mais elle a été bien punie de l'empressément qu'elle a montré de prendre part à nos amusemens. J'ignore

qui a pu divulguer son histoire. Un mépris marqué de la part des Dames & des Cavaliers, a été le partage de son audace. Les attentions les plus flatteuses se sont réunies en ma faveur. Je vous l'avoue, j'ai vu avec plaisir son humiliation. Je ne vous rapporterai point toutes les plaisanteries dont elle s'est vue l'objet. Lorsqu'une femme a franchi les bornes que prescrit la pudeur, elle abandonne les soins de sa réputation, pour se livrer en aveugle à ce qui peut multiplier ses plaisirs, n'importe à quel prix.

Je reçois tous les jours des nouvelles de ma fille; je brûle de la ferrer dans mes bras.

Pauline aime tendrement sa respectable Baronne.





L E T T R E L I.

A la M^{me}.

D'Aix-la-Chapelle, le.....

, Madame, l'inconséquence
 e du siècle. Hier, Madame
 nelles étoit l'objet des plais
 s de tous nos Cavaliers: au-
 ai elle est l'héroïne de la so-
 le suis une femme respecta-
 l'avoue: mais Madame Des-
 les est une femme aimable,
 vive; turbulente, folle, ex-
 nte; tant mieux, dit-on, ces
 es qualités plaisent, amu-
 atèrent, & la décence est
 e la tristesse & sœur de l'en-
 e voilà reléguée dans la clas-
 femmes estimables, c'est-à-
 nnuyées.

citez moi, ma chère amie,
 être tranquille spectatrice des
 ridicules qui vont sans doute

se passer. Madame Destournelles jouit déjà de sa gloire : elle est l'arbitre de nos amusemens. L'espérance éclate dans les yeux de nos aimables ; la jalousie agite le cœur de nos Dames : quel triomphe pour une coquette ! cette révolution s'est faite assez subitement comme vous voyez.

Tel est le monde, telles sont les inconséquences du siècle. On loue aujourd'hui ce qu'on ridiculifera demain, & sur le même objet la façon de penser d'hier ne sera pas celle du jour qui suit. Je le passe volontiers dans ce qui regarde les modes, les ajustemens ; mais lorsqu'il est question de choses graves, je suis indignée. Je ne me familiarise pas avec l'idée de croire que la raison, la modestie & la décence ne soient pas le partage de notre siècle ; il n'est cependant que trop vrai. On ne peut plaire à ce siècle frivole qu'à l'aide des vices consacrés dans les archives de la coquetterie, des plaisirs fous & du désœuvrement.

Qu'une femme qui remplit les devoirs sacrés de mere & d'épouse, ne paroît respectable ! Pourquoi en est-il si peu qui soient jalouses de leur réputation ? On m'interrompt, & bien mal-à-propos. Mon vœu noir alloit moraliser avec vous, ma chère Baronne. Remettons la partie. Je compte incessamment vous mander notre départ. Le Chevalier de Castelli doit nous rejoindre ici dans deux jours.



L E T T R E L I I.

A la même.

D'Aix-la-Chapelle, le.....

JE ne suis née ni pour la tranquillité ni pour le bonheur. En vain je ne flattois du retour de la tendresse de mon époux ! Castelli est ce qu'il a toujours été : l'esclave de ses passions déréglées. Que je suis malheureuse ! Quelle nuit que celle qui a

précédé l'instant que je vous écris.

Nous revenions d'un bal où notre société rassemblée m'avoit fourni une ample moisson de critique, & par cela même m'avoit inhniment amusée. M. de Castelli étoit rentré dans son appartement séparé du mien par une seule pièce : je me préparois à vous rendre un compte exacte des folies de nos Dames & des extravagances de nos Cavaliers. J'entends quelque bruit. Je ne suis pas naturellement curieuse, & j'aurois peine à vous rendre raison du motif qui m'a fait ouvrir ma porte : celle de Castelli n'étoit pas absolument fermée ; je m'approche, je distingue une voix de femme..... c'étoit celle de Madame Destournelles. Jugez de ma surprise.

» Oui, Monsieur, disoit-elle,
» c'est ce fatal amour que je ne puis
» vaincre qui empoisonne les plus
» beaux de nos jours. Sans cette
» passion tyrannique, quelle femme
» seroit plus heureuse ? J'ai eu la

» foiblesse de vous préférer à tous
» vos rivaux : je vous ai sacrifié jus-
» qu'à ma réputation. Un penchant
» plus fort que toutes mes résolu-
» tions , vient encore de m'entraî-
» ner sur vos pas. Quel en est le
» prix ? Vous me revoyez avec in-
» différence ; que dis-je ? avec mé-
» pris.... Avec mépris ! a répondu
» Castelli. Oui , Monsieur , a repris
» Madame Destournelles. Ne nous
» flattons point , nous nous mépri-
» sons tous deux. Eh ! comment
» pourrions-nous nous estimer ? Ce
» sentiment n'entre pas dans des
» âmes également coupables. Nous
» pouvons-nous étourdir sur les cir-
» constances de notre union passée ,
» nous n'étoufferons jamais nos re-
» mords. Cependant notre intérêt
» nous fait une loi d'être amis. Liés
» intimement , nous serons craints ;
» divisés , nous sommes perdus...
» Que parlez-vous de crainte ? Ma-
» dame , a répliqué mon époux ?
» quel danger nous menace ? Je suis

FIO **LE MARIAGE**

» pas oublié qu'une passion funeste
» a produit toutes mes erreurs. J'ai
» sçu la vaincre, pourquoi cherchez-
» vous à la ranimer ? Jouissez tran-
» quillement de ce qui vous reste
» de beaux jours : ne rejetez pas
» les hommages qu'on vous offre :
» oubliez-moi, & tâchons tous
» deux.... T'oublier, ingrat, a re-
» pris Madame Destournelles avec
» véhémence, t'oublier ! Eh ! le
» puis-je ? Il faut que la même main
» qui a imprimé la honte sur mon
» front, il faut, dis-je, que cette
» main efface mon opprobre ou
» m'arrache la vie. Choisis. Rap-
» pelle-toi l'art séducteur que tu as
» employé pour triompher de ma
» fierté. Retraces en ta mémoire cer-
» te scène sanglante qui suivit ton
» hymen & ta trahison, ton re-
» tour, tes nouveaux sermens, nos
» complots criminels, mon déses-
» poir & ton ingratitude, enfin le
» déshonneur que je traîne après
» moi, & décide s'il m'est encore

» permis de vivre. Que m'importe-
» cette foule d'adorateurs qui hier
» m'accabloient de leurs railleries
» piquantes, que l'espoir attache
» aujourd'hui à mon char, & qui
» finiront demain par me mépriser ?
» Ce n'est pas ton cœur que je de-
» mande, ce n'est pas le mien que
» je t'offre : de tels présens sont vils
» & n'ont plus de prix : c'est ta main
» que je reclame, & tu sens quel
» sacrifice.... Cruelle ! s'est écrié
» Castelli, vous voulez.... Crain-
» drois-tu, a repris froidement Ma-
» dame Destournelles, de consom-
» mer un projet que tu n'as pas
» redouté d'imaginer ? J'ai pu, a dit
» Castelli avec tous les transports
» de la rage, j'ai pu tomber dans
» cet affreux délire : j'en frémis ;
» mais, vous barbare, vous qui avez
» versé tous les poisons dans mon
» ame ; est-ce à vous de me repro-
» cher mon égarement ? Mais,
» Madame, oublions ces temps de
» crime, tâchons de relever par une

» conduite plus régulière, les dé-
 » bris d'une réputation trop indi-
 » gnement flétrie. Forçons le Pu-
 » blic à nous pardonner. Si notre
 » retour à la vertu lui paroît sincé-
 » re, il attribuera nos fautes à l'es-
 » fervecence de l'âge. Qu'une vraie
 » amitié remplace dans nos cœurs
 » un amour qui n'y peut résider
 » qu'en nous couvrant d'infamie. »

J'étois immobile pendant toute cette conversation. Je n'osois respirer. Mes sens sembloient suspendus. Après un instant de silence, Madame Destournelles a repris la parole.

» Quel équivalent m'offrez vous,
 » a-t-elle dit ? L'amitié ne peut rem-
 » placer l'amour. Accablé par vos
 » inconstances journalières & par
 » l'inutilité de mes entreprises pour
 » vous fixer, mon cœur s'est avili
 » jusqu'au point de dissimuler. J'ai
 » cessé de vous voir : tranquille en
 » apparence ; je brûlois en secret.
 » J'arrive à Aix. Pour tout fruit de

non voyage, je recueille le mépris. Non, Monsieur, la vengeance la plus éclatante est encore trop foible pour laver mon ouvrage. Qu'importe la victime!.... vous ne m'aimez plus. Je vous aime toujours, a répondu Castelli. Vous êtes trop persuadée du funeste ascendant que vous avez sur moi. Mais, Madame, lorsque vous enlevez mon cœur à la vertueuse Pauline, pourquoi poursuivre ses jours? Pauline réservée, timide, tendre, n'a opposé que des pleurs aux chagrins que nous lui avons causés. Un pardon généreux a toujours prévenu l'apparence de notre repentir. Pour elle, pour nous, trompons-la encore, Madame; dissimulons. Je rentre dans vos fers. Dérobons-lui le secret de notre intelligence. Ménageons sa délicatesse, notre réputation, mes remords: j'ose vous en prier.

Insensé, a repris Madame Des-

tournelles, avec un sourire moqueur, qui crois qu'une femme outragée dédaignera le plaisir de la vengeance! Vous connoissez bien peu notre sexe, Castelli. Cesser de nous aimer est un crime impardonnable, & l'amante quittée qui pleure & se tait, est hypocrite ou infidelle. Telle est Pauline. — Quoi! Madame? — Elle est d'autant plus à craindre, qu'aucun reproche n'est encore sorti de sa bouche, qu'aucune démarche n'a encore découvert son ressentiment. — Eh bien! Madame, qu'inférer de-là? Respectez Pauline; sa douceur, sa modestie. — Foible Epoux! Pauline.... — Achevez, Madame, achevez.... — Elle vous trahit. — Cruelle!.... Mais, non. C'est le sort de la vertu d'être calomniée. Ces traits perdent de leur force en passant par votre bouche. Peu satisfaite de m'avoir fait partager vos douleurs, vous voulez que je sois l'instrument aveugle de votre haine. Ne l'espérez pas. Tout coupable que je suis envers

Pauline, je la respecte, & je ne fais dans ce moment.... — Arrête, s'est écriée Madame Destournelles, tu m'insulte. Connois ta honte. D'Effrevillè aime ta femme, il en est aimé.... — D'Effreville!..... Mais, Madame, sur quelles preuves accuser.... En voici, a-t-elle pondu.

J'ignore ce que dans ce moment elle a remis à mon époux. Ils se sont long-temps parlé à demi-voix, sans qu'il m'ait été possible de suivre leurs discours. Mais autant que j'ai pu le comprendre, Castelli s'est jeté à genoux & lui a baisé la main.

„ Vous le voulez, j'y consens, a dit Madame Destournelles, mais craignez.... “

Au bruit qu'elle a fait sans doute en se levant, craignant qu'elle ne s'avancât du côté de la porte, je suis précipitamment rentrée dans ma chambre.

Eh bien! Madame, en est-ce assez? Votre Pauline boit-elle à longs

ractère de Castelli ne change
mais. La dissimulation & l'
crisie ne permettront dans fo
aucun retour à la vertu. Me
fidelle! D'Effreville.... Je su
be à mes maux. Ma main se
au détail que je vous fais : me
noyés dans les larmes.....
quel bruit!.... Qu'est-il arriv
Je frémis. Le jour commence
roître.... Vient-il éclairer qu
nouvelle horreur? Je cours
Hélas!

P. S. Je ne reviens point
surprise & de mon indignation
époux!.... Je fors de mon
tement. Les cris que j'entends
guident. Ils partent de la ch

chée sur le parquet, sans connoissance.... Castelli le visage appuyé sur ses mains, dans l'attitude de la honte & du désespoir.... Madame Destournelles, les yeux étincelans, & ne respirant que la colere.... Le Maître, les Domestiques de la maison s'empessant de secourir Sophie, & vomissant contre mon époux des injures que je n'osois interpréter. Les cris ont redoublé à mon arrivée. Vainement j'ai voulu me faire instruire de ce qui venoit de se passer. Mon époux revenu à lui s'est levé, Sortez, Madame, m'a-t-il dit, sortez, je vous prie, vous n'ap- prendrez que trop tôt ce que vous voulez sçavoir. Je suis.... " Le tumulte a repris de nouvelles forces. Toutes les voix confondues.... Que vous dirai-je? On m'a entraînée dans mon appartement, sans permettre à ma douleur....

Que s'est-il donc passé, ma chère baronne? J'entrevois des horreurs.... Quelle nuit! Quelles réflexions!

Toutes mès espérances sont évanoüies : & pour comble de maux, une femme.... Madame Destournelles ose jeter des soupçons sur ma fidélité. Elle nomme d'Effreville.... O Castelli ! Je me tais. Cher enfant pour qui je vis encore, puisse l'amour que je vous dois soutenir une mere au désespoir ! Adieu, Madame ; dès que je le pourrai, vous serez instruite de tout ce qui regarde cette incompréhensible aventure. Mon cœur anéanti ne peut se ranimer qu'aux noms de ma fille & de ma respectable Baronne.



LET T R E L I I I .

A la Mème.

D'Aix-la-Chapelle....

TOUT est découvert. Mon infortune ne peut augmenter ; mais pour en connoître toute l'étendue , il faut reprendre les choses de plus haut.

Je vous ai fait plus d'une fois l'éloge de l'aimable & malheureuse Sophie. Vous vous rappelez les circonstances de son histoire, sa jeunesse, son amour pour un amant digne d'elle : la jalousie, les fureurs, la barbarie de sa mere, enfin la fuite de cet amant dont on n'a pu suivre les traces, & la perte entière de la fortune de ces deux infortunés. Sophie, par sa fermeté, est au dessus des coups du sort : dans l'état d'humiliation qu'elle a été forcée d'embrasser, elle a conservé cette noblesse de sentimens, appanage de la vraie vertu. Le hazard la fixe chez moi. Je regarde ce présent comme un don du ciel. Les conseils de Sophie respirent la décence & les bonnes mœurs.

Sophie en arrivant à Aix a retrouvé son amant ; mais dans quelle humble situation s'est-il offert à elle ! Simple Soldat dans le Régiment qui garde les Portes de cette Ville Impériale. Leur reconnoissance im-

prévue & publique a tiré des larmes à tous les spectateurs. Sophie nous a implorés pour son amant ; & le premier fruit de notre protection a été sa liberté, que les Magistrats nous ont accordée. Une preuve plus forte de mon amitié pour cette respectable fille, seroit la restitution de ses biens, qui sans doute seroit suivie de son mariage avec le jeune infortuné qui lui est cher. J'y travaille avec toute l'ardeur dont je suis capable.

Castelli dans les premiers momens de notre union avoit fait à Sophie d'indécentes propositions, que cette vertueuse fille avoit eu la prudence de me cacher ; & sans doute la connoissance qu'elle avoit du caractère de mon époux, n'a pas peu contribué à ce mépris qu'elle a toujours eu pour lui. Quelque temps avant notre départ de Paris, Castelli renouvela ses persécutions avec aussi peu de succès ; enfin à Aix, irrité sans doute par la présence d'un amant chéri, il s'est porté aux plus violentes extrémités. Il

Il venoit de se séparer de Madame Destournelles : retirée dans mon cabinet, je m'occupois en pleurant à vous écrire ; il entre dans mon appartement, traverse ma chambre à coucher, passe dans celle de Sophie.... Permettez-moi, Madame, d'ensevelir dans le silence la suite de cette détestable entreprise. Les vis de Sophie, l'adresse qu'elle a de d'ouvrir la porte qui communique à l'escalier, l'état où elle a été trouvée, la colere de Madame Destournelles, l'indignation de tous les gens de la maison accourus au bruit... tant de circonstances douloureuses que vous en ont que trop appris : Y joindrai-je la fureur du jeune Soldat qui, réveillé en sursaut, avoit précipité ses pas pour porter des secours... Il ne croyoit pas rencontrer dans son protecteur le plus méprisable des hommes. Le mot est lâché. Hélas!... c'est mon époux....

On n'a pas voulu me permettre de voir Sophie. On craint sans doute

pour sa vie. Je suis désespérée. J'insistois pour entrer dans la chambre, lorsqu'on m'a annoncé Madame Destournelles. Je voulois me dérober à ce triste entretien, il ne m'a pas été possible.

Je viens prendre part à vos chagrins, Madame, m'a-t-elle dit. Votre époux.... Laissons, Madame, lui ai-je répondu, laissons mon époux.... Daignez vous intéresser moins à mes douleurs : n'affectez pas une sensibilité dont votre cœur ne peut être susceptible.... La malheureuse Pauline n'attend de vous ni plaintes, ni pitié. Elle rougiroit... J'ai cru, m'a répliqué Madame Destournelles, par l'amitié que je vous ai témoigné depuis quelque temps, par l'indifférence avec laquelle j'ai regardé votre époux, vous avoir fait oublier mes premiers torts. Je le vois; toujours constante dans votre haine.... De la haine! moi, Madame, me suis-je écriée involontairement, ne le croyez pas, le

mépris.... Ah Ciel! a repris Madame Destournelles.... Oui, Madame, ai-je dit, c'est le seul sentiment que vous puissiez faire naître chez moi. Eh! de quel œil dois-je vous regarder, vous, Madame, dont l'audace est inouïe; qui tramez dans votre cœur les crimes les plus noirs, les complots les plus odieux; vous, qui dans ce moment osez me regarder sans rougir.... Impudente! vous ignorez. — De quels termes vous servez-vous, m'a répondu Madame Destournelles avec hauteur, ne craignez-vous pas?.... Je sçais que je dois tout craindre, ai-je dit; que vos fureurs.... vos pernicieuses suggestions.... que ma vie.... mais il faut vous confondre. Quels étoient cette nuit vos projets, Madame? Je vous comprends, Madame, a repris la Destournelles, vous avez tout entendu. Hé bien! craignez-moi, redoutez une rivale furieuse, qui sçaura peut-être se venger d'un perfide, & vous punir d'avoir lû

F ij



dans son ame. Rappelez-vous d'Effreville.... & tremblez.

Elle est sortie en proférant ces paroles. Ah ! Madame, qu'a-t-elle voulu dire ? D'Effreville ! Quel est cet affreux mystère ? Mais d'Effreville est l'ami de mon époux ; c'est Castelli qui me l'a fait connoître : c'est lui qui m'a ordonné de le recevoir. Jamais d'Effreville n'est sorti du respect que je crois mériter. Cruelle Destournelles, quelles sont donc les preuves que vous osez supposer ? Je m'y perds. Il est vrai que lorsqu'il fut question de rompre les nœuds qui m'attachent à Castelli, d'Effreville insistoit pour une séparation. Hélas ! il connoissoit le caractère de son coupable ami. Un sentiment de pitié le preffoit en ma faveur. Est-ce donc un crime que la pitié ? J'avoue que la conduite qu'a tenu d'Effreville, depuis ma réconciliation avec mon époux, a pu le faire soupçonner d'un amour que peut-être il ne ref-

sent pas. Mais, Madame, en supposant cet amour, où seroit la perfidie? D'Effreville, réservé dans ses paroles, comme dans ses actions, n'a travaillé qu'à assurer ma tranquillité. Eh bien! soit, il est sensible; mais il me fuit: il m'aime, je le veux, mais il combat cet amour. Son éloignement prouve qu'il cherche à en triompher.... Il y parviendra. Quelles chimères je me forge pour les combattre! Quoi! des preuves! Ah! cruelle rivale, n'est-ce donc point assez pour vous de m'ôter la tendresse de mon époux? voulez-vous encore noircir une vie que vous remplissez de douleurs?

En quel état est Sophie!.... Que n'ai-je pas à redouter des transports de son amant?.... Malheureux Castelli, osez-vous lever les yeux? Je vous plains. Le crime est un pesant fardeau. Dans une même nuit.... Plaignez Sophie, plaignez ma fille, versez quelques larmes sur mon sort.



L E T T R E L I V .

A la même.

D'Aix-la-Chapelle.....

LE Chevalier de Castellî arrive. Il a rencontré son frere à deux postes d'ici. Un mot a commencé & terminé leur conversation. „ Je suis un „ monstre, lui a dit mon époux: „ j'ai vingt fois trahi Pauline, vingt „ fois je m'en suis repenti. Aujourd' „ d'hui elle ferme la porte à mes „ remords.... Elle est infidelle. En „ voici la preuve, lisez. Il lui re- „ met une lettre & s'éloigne à tou- „ tes brides. “

A peine quelques instans sont écoulés, le Baron voit passer Madame Destournelles, il veut en vain l'arrêter, elle est déjà loin. Un Domestique l'instruit que je suis encore à Aix, il vient me demander des éclaircissemens que je suis dans l'impossibilité de lui donner.

Serez-vous toujours en butte à de nouvelles douleurs, ma chère Pauline, m'a-t-il dit en entrant, & mon frère.... Un torrent de larmes a précédé ma réponse. Croyez-le, ma chère amie, ce n'a pas été sans de violens efforts que j'ai osé lui détailler la conduite de Castelli. Mais lorsque j'ai parlé de ses reproches. Attendez, m'a-t-il dit, j'ai en main de quoi les détruire ou les appuyer. Voilà cette preuve sur laquelle mon frère se fonde.

J'ai pris en tremblant le papier qu'il m'a présenté, & j'y ai lu ces mots.

Le Chevalier D'EFFREVILLE,
à Madame de CASTELLI.

Notre dernière conversation que je n'ai pu éviter, ne vous a que trop fait connoître, Madame, tout ce qui se passe dans mon cœur. Je crois avoir lu dans le vôtre. L'amour-propre, moins qu'une connoissance réfléchie de la marche des

te & de mes sentimens ; & m
j'ose le croire , toute l'estime qu'
me scrupuleux sur ses devoirs &
de s'accorder , je n'ai pas cra
charger d'une commission qui v
sonner le reste de ma vie. Presse
ami de vous engager à sceller
consentement la rupture qu'il so
mes démarches ont eu pour o
plus l'intérêt de mon cœur qu
d'être utile à votre époux. Enf
ai aimée , j'ai voulu vous le c
me le suis long temps caché à m
Vous m'ordonnez de vous serv
de votre époux , je vous obeij
contrainte : Castelli me sollicit
vailler à rompre vos nœuds ,
vois avec plaisir. Il a fait plus
aveuglement , il n'a pas crai

té pour réussir. Vous avez détruit tous mes projets : vous avez, par votre réconciliation, ruiné toutes mes vues ; je n'ai conservé que mon amour. Connoissant l'étendue de ma faiblesse, j'ai voulu fuir. L'ai-je pu, Madame ? votre amitié, votre estime sont les nœuds avec lesquels vous vous êtes assuré le malheureux d'Effreville. Mais si ce d'Effreville vous voyoit encore, il ne pourroit plus être votre ami : un sentiment plus tendre.... Peut-être vous-même.... je suis présomptueux. L'amour n'est point une passion volontaire. On ne commande point à son cœur, on n'en peut que régler les mouvemens. J'ai surpris votre secret, j'ose vous le dévoiler. En portant le flambeau dans votre ame, je me plonge un poignard dans le sein. Je le dois. L'honnête-homme ne règle pas sa conduite sur les usages reçus. Il est son juge.

Castali paroît décidé à nous croire d'intelligence : ses lettres en sont la preuve. Il me sollicite de vous aimer. Il affecte avec moi cette ridicule indifférence de nos maris du bel air ; je le pénètre.

Tout coupable qu'il est, il puniroit rigoureusement le plus léger soupçon d'un manquement de foi.

Adieu, Madame, quelque gloire qu'il y ait à être distingué, même involontairement par un cœur tel que le vôtre, il est important que je cesse de vous voir. Votre repos en dépend.

Eh bien ! ai-je dit au Chevalier, qu'est ce que votre frère peut conclure de cette lettre ? Si j'en dois croire d'Effreville, il m'aime. A-t-il été en mon pouvoir de m'y opposer ? ai-je nourri sa passion ? me suis-je oublié ? Sa vanité lui fait imaginer qu'intérieurement je suis sensible. Hélas ! je dois l'être. Tous les maux accumulés sur ma tête me rendent nécessaires le plus foible intérêt qu'on prend à mon sort. Puis-je en trop marquer ma reconnaissance. Suis-je donc responsable d'un mouvement de vanité, sans-doute trop commun à votre sexe ? Ah ! Chevalier, cette circonstance est la

plus cruelle de ma vie : elle causera ma mort. Mais comment Madame Destournelles a-t-elle intercepté cette lettre ? Comment d'Effreville a-t-il osé me l'écrire ? ainsi donc l'innocence....

Modérez-vous, Madame, m'a répondu mon beau-frère. Puisque Castelli est jaloux, rien n'est désespéré. Il sera aisé de le faire revenir de son erreur : suivons ses pas.

Nous sommes passés ensemble dans la chambre de Sophie. La pauvre fille ! à peine elle respire. A quel avilissement étois-je donc réservée, m'a-t-elle dit d'une voix foible, en baissant ses yeux remplis de larmes & en me tendant la main ? Ah ! Madame.... J'ai tâché de la consoler.

Son amant est partagé entre son attachement pour Sophie dans un instant aussi critique, & la fureur de la vengeance. Le Chevalier se charge de l'arrêter. Si l'innocente Sophie peut supporter la voiture, nous partirons ce soir.

Quel voile, ma chère amie, la lettre de d'Effreville vient de déchirer? Il n'est que trop vrai: il a lu dans mon cœur. Il arrache le bandeau qui me couvroit les yeux. Moi, aimer d'Effreville! & j'adore Castelli. Je ne vis que pour lui. Non.... je m'abuse. Le devoir parle en faveur de mon époux: ce devoir est sacré, je puis répondre de ne jamais l'oublier. Mais un penchant dont je ne suis pas maîtresse.... Qu'osai-je prononcer? Je me suis odieuse à moi-même.... Jamais Pauline n'a eu plus besoin de vos conseils.



L E T T R E L V.

Madame la Baronne de FRÉVILLE
à Madame la Comtesse de CASTELLI.

Du Couvent de.....

IL est donc vrai, ma chère Pauline, vous aimez, & vous aimez

ré vous. Ce poison qui s'est
 é dans votre ame, l'estime l'a
 aré. Que je vous plains ! Ce
 lice est le partage des femmes
 teuses. Ce n'est point sans com-
 que le devoir triomphe d'un
 chant dangereux. Lorsque vous
 donné la main à M. de Caf-
 , vos yeux vous trompoient,
 e cœur ne fut jamais d'accord
 eux. Votre innocence, la va-
 d'affujettir un jeune homme ai-
 le, l'ambition de l'enlever à vos
 es, tout a concouru pour vous
 ire : vous avez cru aimer, vous
 ez qu'éblouie. Votre heure n'é-
 pas venue. C'est dans le sein
 douleurs que vous allez être ex-
 e aux ravages que produit or-
 irement cette passion tyranni-
 Vous ne succomberez pas. Vo-
 vertu vous garantira de la chute,
 il vous en coûtera le repos.
 iné à aimer, notre cœur ne s'en-
 me véritablement qu'une fois
 la vie : heureuses lorsque ce pre-

mier développement de l'ame forme notre chaîne, & ne nous trouve pas dans l'esclavage. Vous avez tout à redouter du caractère de votre époux. Incapable d'un amour fondé sur la vertu, il n'en sera pas moins jaloux de vos sentimens pour lui. Indigne de votre tendresse, ne pouvant prétendre à votre estime, il deviendra votre tyran : il voudra pailler ses foiblesses, justifier ses emportemens, en jettant sur votre conduite les soupçons les plus odieux. C'est alors que l'action même la plus indifférente en apparence, servira de prétexte à ses cruels procédés. Ah! ma chère amie, vous exigez que je vous donne des conseils!.... Quel fil puis-je vous offrir pour ne pas errer dans ce labyrinthe de douleurs & de persécutions?

Je ne vous dirai point, cessez d'aimer : le temps seul peut fermer votre plaie. Opposez au trouble qui vous agite la raison, la vertu, vos devoirs. C'est dans les bras de vo-

tre fille qu'il vous reste quelque-
 pérance de consolation.

Rompez tout commerce avec
 Madame Destournelles : son souffle
 infecte l'air qu'on respire avec elle.

Ne vous permettez aucunes plain-
 tes vis-à-vis de votre époux, il in-
 fulteroit dédaigneusement à votre
 tristesse & à vos reproches.

Si d'Effreville avoit été aussi pru-
 dent qu'il paroît rempli d'honneur,
 il ne vous eût jamais écrit la lettre
 qui devient la source de vos larmes.
 Quels doivent être ses regrets.

J'adresse ce billet à Paris, où sans
 doute il vous trouvera. Ecrivez-moi
 promptement. Je ne puis goûter de
 repos que lorsque je vous sçaurai
 plus tranquille.





LETTRE LVI.

Madame la Comtesse de CASTELL
à Madame la Baronne de FÉVILLE.

De Paris le

MA fille jouit de la plus parfaite santé. Ses mains innocentes ont recueilli les larmes qui sont tombées de mes yeux en le voyant. Quelle douceur, mêlée d'amertume, je viens d'éprouver ! Aimable enfant, vous retrouvez une mère qui vous adore, qui n'a plus que vous au monde, mais serez-vous aussi infortunée qu'elle ? Ah ! ma chère amie, quelle réflexion !

Votre lettre m'a été rendue à mon arrivée. Quelle lettre, Madame ! elle me confirme, il est vrai, la durée de votre amitié, dont je ne puis douter. Mais en m'invitant à souffrir avec résignation, elle m'apprend que mes maux sont sans remède.

phie elle-même a pressé notre
 t. Sa douleur est sombre, in-
 ire. Pendant tout le voyage,
 'a cessé de soupirer. Quelques
 entrecoupés, quelques réflexions
 sur ses premiers malheurs, sur
 uation présente, voilà tout ce
 e s'est permis d'articuler. Son
 t que j'ai fait entrer dans no-
 icure, partageoit sa tristesse
 oit lever les yeux. Je ne vous
 pas quel étoit mon état.

éloquence du Chevalier s'est
 ée souvent en défaut. Avoir à
 ler trois malheureux, tous trois
 ement outragés par un homme
 loit nous être cher, est une tâche
 énible. Comment justifier ou
 r des procédés aussi criminels?
 ment faire percevoir quelques
 de consolation dans des âmes
 ésespoir? La philosophie, la
 n n'apportent que des secours
 fs, la religion seule est en droit
 ous faire supporter avec coura-
 maux dont la Providence nous

Nous sommes enfin arrivés.
C'étoit l'instant que je redois
Castelli venoit de partir. J'ai
à l'appartement de ma fille ; &
les premiers embrassemens, j'a
fé dans le mien. C'est dans ce
ment que M. l'Abbé Trottie
remis ce billet de mon époux

LÉ COMTE DE CASTELLI à PAULINE

*J'ai eu tous les torts. Je les
J'aurois pu les réparer. L'âge,
son, votre exemple m'auroient r
moi même & à Pauline. Il n'y fa
penser. Votre cœur est indigne du
il est infidèle. Si je vous ai tracé
min au crime, votre coupable f
justifié toutes mes erreurs. etc*

*prendre à l'estime : il faut que je périsse,
si que je me venge,*

Le Comte de CASTELLI.

Cette lecture m'a fait frémir. Un
roid mortel a passé dans mon cœur.
Je suis demeurée plusieurs heures
sans sentiment. J'en reviens pour
vous écrire. Je succombe sous le
 poids de mes maux. Je me
meurs. . . .

La Comtesse de CASTELLI.



LETTRE LVII.

La Même.

à Madame la Baronne de FREVILLE.

De Paris le.

Si j'eusse été en état d'écrire, Ma-
dame de Fréville ne se plaindroit
pas depuis trois mois du silence de
chère Pauline. Ce n'est pas une
fièvre brûlante, ce ne sont point des
douleurs aiguës, compagnes ordi-

En lisant le cruel billet
telli, je ne sçais quel froid s'est
dans mes veines : mon sang
rété. Tous mes mouvemens
interceptés : ma mémoire s'est
due : mes yeux sont devenus
fans à me rendre les objet
oreilles ont cessé de me fai
venir les sons qui les frap
je n'étois plus, je vivois cep
Les principes de la vie n'éto
encore éteints, ils n'étoient
soudis. Hier une révolution
due a ranimé votre amie, a
vivre cette malheureuse vic
fort. Mon cœur a palpité,
ganes ont repris leurs foncti
respiré.... si c'est respirer
chapper à la mort nous poss

est précipitée sur ma main qu'elle couverte de mille baisers, & a osé appeler les secours qu'elle a eu devoir m'être nécessaires. L'Abbé Trottier étoit de l'autre côté de mon lit. Ce vertueux Ecclésiastique me n'a pas quitté depuis mon évouissement, car je nomme ainsi cette privation absolue de tous mes sens.

J'ai demandé ma fille : Sophie étoit de retour & la livroit déjà à mes embrassemens. C'est dans cet instant que toutes mes idées se sont assemblées. Ah ! Madame, ma mémoire ne m'a que trop bien servi : elle m'a retracé sans nuage mes douleurs passées & celles qui m'attendent.

Je ne vous rendrai pas compte des caresses innocentes de ma fille : je ne vous parlerai ni des exhortations de l'Abbé, ni des tendres soins de Sophie, ni des raisonnemens des Médecins qui sont survenus. Il a fallu se soumettre à leurs ordonnances ;

la plus intéressante pour moi a été le repos qu'ils m'ont prescrit. J'ai vu partir ma fille avec chagrin, & Sophie seule est restée près de moi.

Que de questions j'ai faites à Sophie sans pouvoir obtenir la moindre réponse ! elle ne s'est relâchée de sa rigueur qu'en m'accordant la lecture de vos lettres. J'y ai vu à découvert l'ame de ma chere Baronne : j'y lis ses craintes, ses espérances, son amitié pour la déplorable Pauline. Sophie qui écrit cette lettre sous ma dictée, sçait quelle est ma reconnoissance.

Enfin après quelques heures écou- lées dans l'inquiétude la plus cruelle, Sophie a cru devoir se rendre à mes instances, & voici le récit qu'elle m'a fait.

Vous ne devez pas douter dans quelle consternation votre accident nous a jettés. Ce moment est le seul depuis trois mois où il nous a été permis de respirer. M. le Chevalier de Castelli informé de la retraite de

son frere, a couru lui donner avis
 du danger qui vous menaçoit. Souf-
 frez que je vous taise une partie de
 ce qui s'est passé dans cette entre-
 vue. Le Comte furieux, aveuglé,
 injuste, n'a point caché ses projets
 à son frere : en vain ce dernier auroit
 employé les armes de la raison pour
 révenir un combat déjà décidé en-
 tre d'Effreville & votre époux ; l'au-
 torité des Supérieurs a seule été ca-
 pable de le suspendre. Le Chevalier
 d'Effreville, qui ne se pardonnera
 jamais son imprudence, n'a pas eu
 de peine à se soumettre aux ordres
 qu'il a reçus.

Tranquille sur cet objet, le Che-
 valier de Castelli a voulu découvrir
 comment cette lettre funeste étoit
 tombée entre les mains de Madame
 Destournelles, & voici ce qu'il en
 a appris. L'intrigante Madame Lié-
 vault apportoit souvent des lettres
 à l'hôtel pour être mises dans les pa-
 quets adressés à M. le Comte de
 Castelli : ce jour même elle vint de-

mander si l'on n'avoit rien à faire passer à Aix, qu'elle y dépêchoit un exprès à Madame Destournelles: la lettre du Chevalier d'Effreville lui fut remise par l'Abbé Trottier: la fourbe, elle sçavoit bien qu'elle devoit y être: un infidel valet, payé par Madame Destournelles, trahissoit la confiance de son maître & rendoit compte à Madame Liébault & de ses démarches & de son trouble dont il avoit surpris le secret.

Cependant les premiers accès de la colere du Comte étant passés, son amour pour vous s'est réveillé. Je l'ai vu au pied de votre lit se livrer au plus affreux-désespoir, s'accuser de tous ses torts, s'abhorrer lui-même, & nous laisser redouter qu'il ne portât sur lui une main criminelle. Quel est donc le cœur de l'homme? Ce même Castelli voit arriver Madame Destournelles, car elle a poussé l'audace jusqu'à venir ici, jusqu'à feindre en votre faveur une douleur insultante: ce même

Epoux,

Epoux, dis-je, essuie ses larmes, calme ses transports & vous abandonne à nos soins pour suivre votre rivale. S'il se montre encore à l'hôtel, ce ne sont point les femords, ce n'est point l'amitié, la compassion, c'est le sordide intérêt qui le conduit. Il prend de sang-froid les mesures les plus certaines pour que rien des dépouilles qu'il convoite, n'échappe à son avarice. Pardonnez, Madame, si j'expose à vos yeux d'aussi tristes vérités : j'en ai de plus cruelles à vous détailler.

Si l'éducation que j'ai reçue ne m'avoit pas appris à réfléchir & à apprécier tout à sa juste valeur, je serois tentée de croire que la misère fait de nous des Esclaves destinés à ramper sous l'autorité des grands, & que c'est un crime de leur résister ; ce sentiment est celui des riches du monde, & il n'y a que trop d'âmes basses qui s'applaudissent de les entretenir dans cette idée.

M. de Castelli, sous prétexte que

II. Part.

G

le jeune infortuné qui a tout perdu pour moi, en vouloit à sa vie, a surpris un ordre pour le faire arrêter : on venoit d'exécuter cet ordre inhumain. J'avois déjà porté ma douleur aux pieds du Chevalier de Castelli. Il venoit de me protester qu'il répareroit l'injustice de son frere. Je traversois la cour de l'hôtel à dessein de me retrouver plutôt auprès de vous, deux hommes me saisissent, & malgré ma résistance, ils me jettent dans une chaise à la vue même de tous les Domestiques qui n'ont osé s'opposer à la violence qu'on me faisoit.

Quelques minutes ont suffi pour terminer le voyage auquel l'on me contraignoit, la chaise voloit : & s'est arrêtée à la porte de votre maison du Fauxbourg. Malgré l'obscurité, je n'ai pu la méconnoître, & ma crainte en a redoublé. M. de Castelli est le premier objet qui a frappé ma vue : je m'y attendois. Je suis entrée avec lui dans une sal-

le basse, bien résolue d'opposer la raison & la prudence à l'insulte & à l'audace. Je ne vous rapporterai point ses discours, ils vous feroient horreur. Avec quelle inhumanité il m'a fait sentir l'avilissement où la fortune m'a réduite ! quel ridicule n'a-t-il pas jetté sur la vertu ? quel éloge n'a-t-il pas fait des mœurs corrompues du siècle ? Combien d'exemples trop vrais, & qu'à peine on ose croire, n'a-t-il pas opposés à mes timides réponses, quel tableau brillant ne m'a-t-il pas tracé de l'abondance au sein du déshonneur ?

Il cherchoit à m'éblouir, il n'a fait que m'indigner. Sans doute mes pleurs & sa honte l'ont contraint de se retirer. Il m'a laissé libre pendant deux heures, & ce temps m'a sauvée, puisqu'il a suffi au Chevalier de Castelli pour me tirer d'un péril dont je frémis encore.

Le Comte est rentré dans la salle. Il a renouvelé ses attaques avec

aussi peu de succès : enfin outré de ma résistance , il s'est servi de ses dernières armes. Eh bien ! m'a-t-il dit , puisque l'humiliation de votre état & l'espoir d'une fortune au dessus de vos espérances ne peuvent vous fléchir , il faut vous déclarer jusqu'à quel excès de barbarie vos refus vont me porter. Votre amant est en mon pouvoir ; il est arrêté , on a suivi ses pas : on sçait qu'il en vouloit à mes jours : des témoins sont prêts à déposer contre lui , il périra , & vous ne sauverez pas ce foible avantage que vous appelez honneur. Alors il a voulu me saisir ; je me suis défendue , le péril donne des forces : échappée de ses mains , j'ai eu l'adresse de saisir son épée & de lui en présenter la pointe sur l'estomach. Cette action l'a troublé. Quoi ! vous , Sophie , m'a-t-il dit , lorsque je veux faire votre bonheur. Vous ! Quel bonheur , me suis-je écriée , qui est suivi de l'infamie , Ah ! Monsieur , ai je ajouté , oubliez-

Vous qu'en ce moment votre épouse peut être?.... Un grand bruit s'est fait entendre; les coups redoublés à la porte de la rue, ont jeté la consternation dans les esprits. Malgré les défenses de M. de Castelli les Domestiques ont ouvert, & bientôt un Exempt suivi de plusieurs Gardes est entré dans la salle où se passoit cette cruelle scène.

L'Exempt à présenté son ordre: il doit répondre de la conduite de M. de Castelli, accusé de chercher le Baron d'Effreville pour se mesurer avec lui.

La fureur de votre époux peut à peine se concevoir. Il menace, il fulmine, il injurie: le flegmatique Exempt lui conseille de se tranquiliser. Il m'annonce que je suis libre & qu'un carrosse, qui m'attend, doit me rendre à la retraite dont on vient de m'arracher. Tel a été le dénouement de cette aventure.

C'est au Chevalier de Castelli que je dois le bonheur d'avoir échappé

au danger qui me menaçoit : c'est lui qui a brisé les fers de mon amant : c'est lui qui sollicite, vivement la restitution de nos biens ; enfin c'est aux soins de cette ame généreuse que vous devrez , Madame , tout le repos de vos jours.

Je ne vous cacherai cependant pas que depuis ce moment votre époux ne quitte plus Madame Destournelles. Le départ de M. le Chevalier d'Effreville pour ses terres lui a rendu la liberté.

Voilà , ma chere Baronne , le récit succinct que m'a fait Sophie de tout ce qui s'est passé pendant ma léthargie. Vous percerez dans l'avenir : vous découvrez que la mort seule peut m'affranchir de mes malheurs. Je n'ai jamais eu le cœur de Castelli : une fatalité que je n'ai pu prévenir m'arrache son estime. Il croit que j'aime d'Effreville , & pour aggraver mon supplice.... j'en dois convenir avec vous. Infortunée Pauline , tu n'es plus à plaindre , tu es

criminelle ! qu'importe que tu combattes ta passion, l'injustice des hommes la jugera volontaire, & ne comptera pour rien les efforts que tu fais pour te la cacher à toi même.

Sophie veut que je termine ma lettre : elle me parle des soins que je dois prendre pour le rétablissement de ma santé. Hélas ! elle veut donc prolonger mes douleurs ! Elle nomme ma fille..... dussent mes souffrances redoubler encore, je vivrai pour elle.



L E T T R E L V I I I .

Fragment d'une Lettre de Madame
la Baronne de FRÉVILLE,

à Madame la Comtesse de CASTELLI.

..... **V**OTRE lettre seule a été capable de me tirer de cette mortelle inquiétude. Il faut ma chère Pauline, rappeler vos forces, réta-

Résister à son penchant est le tri-
phe de la vertu. Ce ne sera pas
vraie d'un jour : la raison marche
avec lenteur, mais tôt ou tard
la victoire est certaine.

Votre plus redoutable ennemi
c'est sans doute Madame Des-
nelles. Ces femmes méprisables
qu'aucun préjugé n'arrête, qui
marchent aux pieds des mœurs & la
censure, & qui, à l'aide d'un nou-
veau, sont reçus dans les sociétés
immolent sans pitié tout ce qui
fait obstacle à leurs desseins.
Il me paroît d'autant plus dangereux
que sa passion pour votre épouse
réelle, & que leur caractère
ressemblent. Ne doutez pas qu

dera dans cette entreprise : leur projet est arrêté : ils annoncent imprudemment la route qu'ils prétendent suivre. Cette lettre fatale de d'Effreville , tous les termes en vont être empoisonnés. Soit méchanceté, soit habitude, le Public y remarquera les preuves d'une intrigue prête à se nouer. On ne croit plus aux femmes vertueuses : plus l'on sera convaincu de la justice des reproches que vous avez à faire, moins l'on supposera que le plaisir de la vengeance n'ait aucun attrait pour vous. Tel est le siècle : il lui faut des victimes. Toute épouse soupçonnée est coupable. Puisqu'elle a été outragée, elle a outragé à son tour.

Je vous expose de dures vérités, ma chère Pauline : ce seroit trahir notre amitié que de vous les taire : le ciel qui vous afflige, vous accordera les forces nécessaires pour supporter vos maux, il soutiendra votre vertu. Remettez tout entre ses mains. Veillez à votre santé, je l'exi-

aimez votre époux ; mais au mo
 respectez les nœuds qui vous lie
 respectez vous Pauline.... Je pla
 Sophie & je l'estime. Fuyez surt
 Madame Destournelles.



LETTRE LIX.

Madame la Comtesse de CASTE
à Madame la Baronne de FRÉVILLE

De Paris le.....

JE me suis fait remettre sous
yeux le cruel billet de M. de C
telli, & malgré les remontran
de Sophie & de l'Abbé Trotti
je viens d'y répondre ces mots :

je meurs si vous ne me rendez votre estime. Croyez que Pauline la mérite.... Ordonnez de mon sort. Ah! Castelli, avez-vous oublié avec quelle joie je me suis assuré le bonheur de vous appartenir? Vous rappellerai je cette allégresse si subitement changée en larmes? cette source continuelle de douleurs? Je ne suis point coupable; croyez-en le serment que je vous fais: Puisse..... Les cœurs criminels ne redoutent pas de se parjurer. Le mien est pur.... J'atteste la vérité. Je ne ferai point de serment. Je me flattois.... Souvenez-vous de votre fille, vous rendrez justice à sa Mère, & vous volerez bientôt dans les bras de la malheureuse

PAULINE.

L'Abbé Trottier s'est, avec peine, chargé de rendre ce billet. Il craint qu'il n'ait pas l'effet que j'espère. Une telle démarche doit, dit-il, augmenter les injustes soupçons de M. de Castelli, & cette vivacité à me justifier, lorsque rien ne

m'accuse réellement, peut servir de prétexte aux mauvais traitemens qu'on me prépare. L'Abbé a tort, n'est-il pas vrai, ma chère amie? cette conduite peut ramener mon époux, elle le touchera peut-être. Hélas! est-ce à moi d'élever la voix, lorsque mon propre témoignage me condamne? de quel droit oserois-je me plaindre?

Le Chevalier de Castelli devient le bienfaiteur de Sophie & de son amant. Il veut arracher des mains de leurs indignes parens, des biens qu'ils leur ont injustement ravis. Le procès est commencé, les preuves sont admises, les témoins entendus, & la justice de la cause ne permet pas de douter du succès. Il est encore des ames généreuses qui protègent les infortunés. Celle du Chevalier est une des plus respectables. Ce digne beau-frère a osé de nouveau s'exposer à la colère de mon époux : il lui a fait les plus sanglans reproches ; & , tant la vertu a de

force sur ceux mêmes qui la bravent ! Castelli, le violent Castelli a écouté son frere, & peu s'en faut qu'il n'ait été attendri. Cependant il ne quitte plus la Destournelles. Les momens qu'il lui dérobe sont employés à satisfaire sa passion pour le jeu qui vient de se renouveler. Vous dirai je, ma chère amie, quels sont les expédiens honteux dont il s'est servi pour faire ressource pendant ma léthargie ? ma cassette forcée :... mes bijoux.... des meubles précieux.... le Chevalier me fait de nouvelles instances, il me presse de consentir à une séparation. Je pourrois, dit-il, sacrifier mes intérêts, mais il ne m'est pas permis de trahir ceux de ma fille. Castelli y donnera les mains.... il y donnera les mains ! mais, s'il est vrai, il n'est donc pas jaloux ?

Que de contradictions dans le cœur de l'homme ! Castelli ne m'a jamais aimée. Il adore Madame Destournelles : son ame livrée au choc

des passions se détermine sans choix pour la plus facile à satisfaire, & cependant il est jaloux : je n'en sçau-rois douter : que dis-je ? il entre de la délicatesse dans cette frénésie. Castelli m'estime trop pour soupçonner ma conduite, il rend justice aux rares qualités du Baron d'Effreville, il se la fait à lui-même. Cette ascendant dont vous me parlez dans vos lettres, ce sentiment dont nous ne sommes pas maîtres, qui nous fait distinguer un objet digne de plaire, il en est jaloux : il a surpris mon secret. Cruelle lettre ! imprudent d'Effreville ! vous consommez le malheur de ma vie.

Je dois vous paroître bien bizarre : je ne sçais à quelle idée m'arrêter. Quel parti faut-il que je prenne ? Je n'apperçois qu'abîmes sous mes pas. Quitterai-je l'espoir de ramener mon époux par la douceur ? Exposerai-je ma fille aux funestes suites du dérèglement de son pere ? Que diront mes ennemis si je consens à

paration que le Chevalier me
 ose ? Sophie, dans les conseils
 le me donne, n'envisage que
 repos. Elle se joint à mon beau-
 ; elle me fait un portrait ef-
 ant des dangers que je cours &
 ne parle plus de devoirs.....
 réputation.... Madame, je n'ai
 le, & la cruelle veut me quit-
 Le nom de mon époux la fait
 ir.

ous connoîtrez mon trouble par
 l'ordre de ma lettre. Je ne vous
 : point de ma santé. Mes forces
 euvent renaître. Mon corps usé
 la douleur.... Je vis encore, &
 us aimerai jusqu'au dernier sou-

La Comtesse de CASTELLI.





L E T T R E L X.

La Mème ,

à Madame la Baronne de FRÉVILLE.

De Paris le.....

LE Comte de Castelli toujours livré à ses passions , n'a appris ma convalescence qu'en recevant mon billet. Si j'en dois croire le rapport de l'Abbé Trottier , cette nouvelle l'a plus étonné qu'elle ne lui a inspiré de véritable satisfaction. Castelli veut ma mort : il ne fera pas long-temps à l'attendre. Voici sa réponse.

Le Comte de CASTELLI à PAULINE.

Je me rappelle mes erreurs & vos vertus. Tant que j'ai pu compter sur votre cœur , vous avez dû vous flatter d'arracher le voile qui me couvroit les yeux. Vous cessez de mériter mon estime : c'est justifier mes fautes & me rendre à moi-

même. Ne croyez cependant pas, qu'en nous séparant, je regarde la perte de votre tendresse avec indifférence : elle étoit nécessaire à mon bonheur, elle eût forcé votre époux au repentir ; craignez, Pauline, qu'il ne vous punisse.... L'heureux d'Effreville a pénétré vos sentimens, un amant ne peut se tromper ; je devrois.... mais on enchaîne mon bras. Mon frere, mon frere même!... tout vous rit. Vivez, Madame, séparons-nous. Si vous êtes vertueuse, quels doivent être mes remords, & comment oser paroître devant vous ? Si vous m'êtes infidelle, je ne puis trop vous détester.

Le Comte de CASTELLI.

Me trompé je, ma chere Baronne ? Castelli est encore dans l'incertitude ; il ne croit pas Pauline coupable ; je vais lui avouer la surprise involontaire de mes sens. il sera touché de ma sincérité : il m'accordera mon pardon. Que dis je ? cet aveu, loin d'assurer ma grace, va peut-être rompre les derniers nœuds qui

162 LE MARIAGE
m'attachent encore à lui. Funeste
perplexité! Madame, conseillez-
moi; les momens sont précieux, il
y va de ma vie.



LETTRE LXI.

Madame la Baronne de FRÉVILLE
à Madame de CASTELLI.

Du Couvent de....

GARDEZ-VOUS, ma chere Pauline, de faire à votre époux l'aveu de l'erreur de vos sens. Les hommes sont injustes: ils ne nous croiront jamais capables d'immoler nos passions au devoir & à la vertu. L'a-veugle jalousie transforme en réalités les plus odieuses chimères. Castelli voit avec fureur que vous ne pouvez l'estimer. Il met dans la balance ses vices & les qualités du Chevalier d'Effreville: quel contraste! & comment, d'après cet examen,

roit-il pas en droit de soupçonner votre fidélité ? Si je vous connois moins, je vous dirois, Pauvre rompez tous les nœuds qui attachent à votre époux ; connoissez la pureté de votre cœur, & les clameurs du Public ; veillez à vos intérêts : assurez votre tranquillité : oubliez un ingrat qui a fait le bonheur de vos jours. Mais je parle à Pauline, je m'adresse à l'âme respectable, & je lui dis : souvenez-vous, étouffez une impression funeste & dangereuse : renfermez-vous dans les bornes du devoir & de la modestie austère. Si vous êtes estimée de tous les yeux, vous le serez aux yeux de tout l'univers : dans la circonstance où vous vous trouvez, ne vous en êtes la victime, il faut tenter pour vous rapprocher de votre époux ; c'est à cet effort difficile à soutenir qu'est attachée la réputation de Madame de Cas-

Courier qui m'a apporté votre



L E T T R E L X I I .

La Comtesse de CASTELLI
à Madame la Baronne de FRÉVIL

De Paris le.....

VOUS m'affermissez dans mes
timens , ma chere Baronne : à qu
que sort que je sois réservée , r
époux seul le décidera : j'aime à
trouver en vous cette rigidité de
çon de penser qui fait la base
mon caractère , & que je dois à
conseils. Je viens d'écrire à Cast
jugez vous même si je m'écarte
notre projet.

ion, & Pauline, jusqu'à la mort, verra l'espérance que son époux lui a enfin justice. Que me faites vous dire par l'Abbé Troitier sur le partage de nos biens ? Ils sont à vous, Cas-

C'est votre cœur que je souhaite partager, c'est lui seul qui peut faire bonheur : je ne vous fais point de ches. Je plains votre aveuglement. nnez de mon sort. Je ne veux vivre pour vous. Vivez pour votre fille... ndez justice à l'infortunée

Comtesse de CASTELLI.

ai sçu par le Chevalier, que son
avoit cherché d'Effreville pen-
plusieurs jours, & qu'ayant ap-
qu'il s'étoit retiré à la campa-
il lui avoit envoyé un cartel.
malheureux point d'honneur ne
oût ni loi ni défense. D'Effre-
provoqué, quoiqu'avec répu-
ce, s'est rendu sur le champ de
ille. Pour armes, ils avoient
si le pistolet. Quatre coups
ont déjà partis sans toucher les

combattans. Ils venoient de recharger, & ils se préparoient à une nouvelle course, lorsque Madame Destournelles, avertie du danger, est arrivée. Ce témoin imprévu a fait cesser le combat. Je lui dois peut-être les jours de Castelli, ou au moins, elle lui épargne un meurtre. Et c'est moi, Madame, moi seule, qui armoit ces mains cruelles; c'est pour moi qu'ils vouloient périr. L'auriez-vous cru, Madame, qu'un jour j'aurois des graces à rendre à Madame Destournelles.

Cet événement m'a causé une fâcheuse révolution. Le Domestique de Madame Destournelles qui, par ordre de sa maîtresse, suivoit les pas de M. de Castelli, est venu l'informer de ce rendez-vous; elle a couru s'opposer à la rage de ces deux rivaux, tandis que Madame Liébault se transportoit chez moi pour avertir le Chevalier de ce qui se passoit. Cette femme imprudente est entrée dans mon appartement & ne m'a

épargné aucune circonstance de cette aventure. Je vous laisse à juger combien mon cœur a été déchiré. D'Effreville s'étoit déjà retiré, lorsque le Chevalier a pu rejoindre son frere. Ils ont eu une querelle assez vive ensemble. Tout froid que paroît le Chevalier, il s'enflâme aisément, dès qu'il soutient la cause de l'honneur & des devoirs. Son frere, au contraire, si colere en apparence, se laisse accabler sous le poids de la vérité & des raisons.

Je suis d'une foiblesse incompréhensible, à peine ai-je la force de respirer : cependant la tête est saine, l'esprit est libre. Est-ce un bonheur? Sophie & l'Abbé Trottier ne me quittent pas. Ma fille me fait souvent verser des larmes, & s'il est encore pour moi quelque espérance de tranquillité, je la dois au Chevalier, dont l'activité à me servir n'est jamais ralentie par les obstacles.

A propos du Chevalier, Madame, il est désespéré lui-même. Il adore

il possible qu'on aime un objet
ne peut estimer. Le Chevalier
présente un exemple bien singu-
lier car il est sûr qu'il n'ose justifier
sa conduite de sa maîtresse.

J'attends la réponse de mon époux
ce sera mon arrêt.

La Comtesse de CASTELL



LETTRE LXIII.

La Même

à Madame la Baronne de FRÉVIL

De Paris le....

J'Ai reçu toutes vos lettres,
chère amie & vous trouverez

J'attendois avec crainte , comme vous pouvez vous le rappeler , la réponse de M. de Castelli : elle est enfin arrivée. J'ai l'original devant les yeux , je vous le copie mot pour mot.

Le Comte de CASTELLI à PAULINE.

N'espérez aucun retour de ma part. Infidelle ou vertueuse , il ne m'est plus permis de vous voir. Ma raison vous accuse , & mon cœur vous condamne. D'un côté je vois le déshonneur , de l'autre les remords. Laissez-moi flotter incertain au milieu de ces deux supplices ; ils termineront bien-tôt les jours de votre époux. Mon coupable exemple a-t il pu vous séduire ?

Le Comte de CASTELLI.

P. S. Signez l'acte qu'on vous présentera , ils conserve vos droits & ceux de votre fille.

La lecture de ce billet m'a jetté dans le plus affreux délire. Qu'il est

II. Part.

H

Je n'ai été ni mère, ni épouse
le dirai-je? ni chrétienne. Mes
ganes, soutenus par le désespoir,
ont lutté contre la mort que j'
allois à mon secours.

Dans cet état, que pouvois-je
moi la vue de ma fille, les
de Sophie, les instructions de
bé Trottier, la tendre compa
mon beau-frère? Dix fois le
dernier s'étoit transporté au
mon époux, il n'avoit pu l'atteindre
& j'allois cesser de vivre: en
désespéré, hors de lui, il y restoit
Madame Destournelles venoit
quitter: sa douleur fournit de
à son éloquence. Il est des
où le Ciel parle lui-même
cœurs. Mon époux se laisse

spectacle ! ma fille levoit vers moi ses mains innocentes ; je venois , éperdue , de me précipiter dans les bras de Sophie ; mon cœur palpi-
toit à peine ; mes yeux noyés dans les larmes , n'appercevoient plus la lumiere ; inutilement l'Abbé Trot-
tier me rappelloit aux grands prin-
cipes de la Religion , je n'entendois plus : Castelli entre , dis-je , il est frappé de mon état. O Ciel ! s'écrie-
t-il ; ah ! mon frere ! Sa voix péné-
tre jusqu'à moi , je la reconnois.
J'ouvre les yeux. C'est lui , je me précipite à ses pieds. Je veux par-
ler. Cher époux ! La parole ex-
pire sur mes lèvres. Je tombe sur le
parquet sans sentiment.


Madame . . . le Ciel avoit mar-
qué ce moment pour vaincre la du-
reté de Castelli. Il ne peut retenir
ses pleurs. Lui-même ! Oui ,
Madame , lui-même s'empresse à me
donner des secours. Non , dit-il ,
elle n'est point coupable. Je suis
un monstre. J'ai causé tous ses mal-

état. Oh ma fille ! Quels reproches n'aurez-vous pas à me faire ? Je suis privée d'une mère vertueuse, je suis indigne de vous avoir donné un jour.... Cher Chevalier!.... respirez encore !

Une chaleur imprévue a ramené mes sens. Mes yeux se sont ouverts. En revoyant le jour,.... j'ai vu mon époux & ma fille. Castellani se jeta dans ses bras : il a voulu se relever. Non, lui ai-je dit, cette posture humiliante convient à votre misère, je ne la quitterai que lorsque vous aurez prononcé ma sentence. Votre grâce, m'a répondu le Comte ! Eh ! Madame, est-ce à moi de vous proposer de demander grâce ? daignez

Je jure.... oui, Madame, je jure, & je tiendrai mon serment) que désormais tous mes efforts auront pour but le bonheur de me rendre digne de vous. Juste Ciel! a-t-il ajoû-
 é, moi! j'ai pu croire Pauline criminelle! Non, Madame, je ne l'ai pas cru. Castelli vous a toujours respectée. L'erreur de d'Effreville a causé la mienne. Sa lettre.... Combien on l'a empoisonnée! par combien d'odieuses réflexions n'a-t-on pas cherché à me déchirer le cœur? Ma chere Pauline; éloignons ces cruelles idées. Je vous adore. Vivez pour m'aimer. Que votre époux vous doive son retour à la vertu.

Pendant ce discours j'étois dans les bras de Castelli, il me serroit avec sa fille contre son sein. Sa joie, ses pleurs, un certain ton animé qu'on ne peut définir, mais qui frappe & ne scauroit tromper, tout confirmoit la vérité de ses paroles. Je me représente encore cette scène attendrissante, ma chere amie. So-



ce moment que je puis compter
la tendresse de mon époux. Quel
point erré est peu sûr de soi.
conque a le courage de se rendre
d'une chute, connoît le danger
vite & marche d'un pas sûr. Tu
Castelli. Après tant d'orages,
le port. Je dois cette félicité au
valier. Si vous aviez pu être témoin
des caresses, des remerciemens
frere.... Si vous aviez vu nos
ports.... Je ne puis les rendre

Un passage si subit de l'extremité
douleur à la joie la plus parfaite
n'a pas laissé de diminuer mes
ces. Mais la santé renaît aisément
lorsque le cœur est satisfait. Ce
ne veut plus s'occuper que de
& de moi. Il a supplié Sonhi

tier ; & c'est le Chevalier qu'il charge de mettre un nouvel ordre dans nos affaires.

Il est donc vrai, Castelli rend justice à Pauline. Justice !... erreur d'un moment , vous n'êtes plus. Pourriez-vous tenir contre la reconnoissance , le devoir, l'honneur & la Nature ?

La Comtesse de CASTELLI.



L E T T R E L X I V .

Madame la Baronne de FRÉVILLE
à Madame la Comtesse de CASTELLI.

Du Couvent de.....

J' A I partagé vos peines , ma chere Pauline , je partage votre joie. Puiffe le retour de Castelli être aussi sincère qu'il le croit lui-même , & que vous avez droit de vous en flatter. Le spectacle touchant dont vous m'avez crayonné le tableau , après avoir effrayé une ame vicieuse , est

H i v

tendres mouvemens que la
nous inspire à la vue d'un objet
nous doit l'être, lui feront
des plaisirs purs qu'il n'a
éprouvé au milieu du tourbi
ses bruyantes sociétés. Je r
les termes. Voilà, Pauline, l
qui vont vous attacher votre
Gardez de les rendre trop
Si Castelli a réellement abj
erreurs, vous aurez peu de
prendre pour lui paroître t
aimable. Que n'embellit pas
tu? de quels charmes ne se
accompagnés la complaisan
douceur & le desir de plaire
femmes connoissoient aussi bi
intérêts, qu'elles fléchissent a

& préféreroient la culture de leur esprit à ces vaines parures dont elles tiennent souvent leur unique lustre. Vous avez tous ces avantages, Pauline, mettez-les en usage, votre repos en dépend....



L E T T R E L X V.

Madame Comtesse de CASTELLI
à Madame la Baronne de FRÉVILLE.

De Paris le.....

NE craignez plus qu'aucun revers frappe votre chère Pauline. Non, Madame, mon bonheur est certain. La raison a repris ses droits, elle se fait entendre au cœur de mon époux. Séduite précédemment par des transports ou feints ou peu durables, j'ai aidé moi-même à me tromper. Mon erreur m'étoit chère. Aujourd'hui je pèse tout. Castelli rougit de ses fautes : honteux de sa conduite, il connoît le vuide des faux plaisirs aux-

ame renque a les devoirs. Je
heureuse. Je le suis déjà.

Le Chevalier vient de
l'ordre dans nos affaires. No
ciers payés, il nous reste
vingt mille livres de rentes
autre que moi gémiroit sur
diques débris d'une fortune
se. Je bénis le Ciel qui no
serve encore cette opulente
crité. Les richesses ne sont
source du bonheur : trop
l'usage qu'on en fait, loin
procurer des plaisirs réels, r
tomber dans un gouffre d
dont nous ne sortons qu'avec
Tel a pensé être le sort de
li : tel est celui de tant de jeu
ritiers qui courent à l'infort

Le sort de Sophie est enfin décidé. Ses avarés parens sont forcés par un arrêt juste & foudroyant de lui restituer ses biens. Son amant est rentré dans tous ses droits : il vient d'arriver ; demain ces deux victimes de la méchanceté oublieront aux pieds des autels les malheurs qui ont poursuivi leur jeunesse. Le Chevalier triomphe : il goûte la joie pure d'avoir séché les pleurs de deux infortunés. Ainsi, par des circonstances bien opposées, les faveurs de la fortune conduisent au bonheur Sophie & son amant, & ses rigueurs allument ma tranquillité.

Depuis quelque temps je ne vous ai point parlé de Madame Destournelles. Il semble qu'elle ait pris son parti sur l'infidélité que vient de lui faire M. de Castelli, ou plutôt je présume que, revenue de ses erreurs, elle veut enfin commencer à se respecter. Elle a écrit au Chevalier : elle le prie de m'engager à lui pardonner les chagrins qu'elle

m'a causés. J'y ai consenti volontiers. Il est trop fatigant de haïr. Cette condescendance m'a occasionné une visite de sa part. Elle m'a paru pénétrée de sa conduite passée, elle parle de retraite ; de réforme ; & me demande la permission de me voir quelquefois , pour ôter tout soupçon que le seul désespoir a produit son retour à la vertu. Devois-je , ma chere amie , ne me pas prêter à cette bonne œuvre ? Si Madame Destournelles répare ses fautes, n'en retombera-t-il pas quelque gloire sur l'heureuse Pauline ? Dans cette occasion , j'écoute mon cœur , je consulte ma vanité....

J'en étois à cet article de ma lettre , lorsque M. de Castelli est entré dans mon cabinet. Pour la première fois , il a eu la curiosité de lire ce que je vous écrivois. Ne me pressez pas de vous rendre tout ce qu'il m'a dit dans ce moment. Ses éloges sont des leçons qui doivent m'engager à les mériter.

Castelli n'approuve que médiocrement ma complaisance pour Madame Destournelles. Il trouve peu de délicatesse à conserver la plus légère liaison avec une femme qui si long-temps a porté le trouble au milieu de nous. Un semblable procédé est foiblesse & non vertu. C'est son sentiment.

Mais, Madame, admirez la bisarrierie de nos jugemens, & sous quel point de vue différent nous voyons souvent les mêmes objets! Ce Castelli qui trouve dangereux & même déraisonnable que j'oublie les injures de Madame Destournelles; qui, je le sent, est humilié de me voir si peu craintive, & qui attribue à la vanité ce que je regarde comme une action méritoire: eh bien! Madame, il renoue avec d'Effreville. Il lui écrit, il le conjure de lui rendre son amitié. Cette lettre fatale qui a été la source de nos derniers débats, il ne la rappelle qu'à dessein de raffermir l'estime qu'il a toujours

ra point heureux, qu'il ne l'ait
tendu prononcer.

Jugez de mon étonnement,
chere Baronne. D'Effreville va a
ver. Il n'a pu résister à ces of
obligeantes. Je vais le revoir. L'
fence, le temps, la réflexion p
voient sans doute cicatrifer ma pla
La victoire n'étoit pas doute
Mais vivre sans cesse avec un ol
estimable, qui a surpris votre sec
en rougir malgré soi, craindre
les yeux ne décèlent le trouble
l'ame, redouter continuellement
témoin intéressé, & pour qui
n'est caché, c'est le plus grand
supplices auxquels la vertu ait
mais été condamnée.

reçusse chez moi un homme qui m'avoit aimée, & qui avoit soupçonné que je n'étois pas insensible. Mon époux prétend que c'est un hommage qu'il doit à mes sentimens, & l'unique moyen de me prouver qu'il est encore digne de l'amour que je lui conserve.

Une plus longue résistance auroit été imprudente : j'ai souscrit à ce que Castelli exigeoit de moi. Il en coûtera cher à mon cœur.

Je voudrois vous parler de ma santé : aux forces près, elle est assez bonne. J'en souhaite avec ardeur l'entier rétablissement ; c'est à cette époque qu'il me sera permis d'aller embrasser l'estimable Baronne de Fréville.





L E T T R E L X V I.

Madame la Comtesse de CASTELLI
à Madame la Baronne de FREVILLE.

De Paris le.

NOS jeunes amans reçurent il y a quelques jours la bénédiction nuptiale. J'ai été témoin de leurs transports, & rien n'égale leur reconnaissance envers le Chevalier de Castelli. Sophie a obtenu de son époux qu'ils demeureroient encore six mois avec moi.

Avant-hier le Chevalier rentra à l'hôtel tout en larmes & comme un homme hors de lui. On vint m'avertir de son état. Je courus à son appartement. En me voyant : Je suis désespéré, ma sœur, me dit-il : Mademoiselle d'Orbessan. . . . je la perds. Dans deux jours. . . . oui, ma sœur, dans deux jours elle prononce ses vœux. Je quitte le parloir. Je lui ai

dit tout ce que mon amour a pu me suggérer de plus touchant. Rien n'a été capable de la détourner de sa funeste résolution. Je la perds. Ayez pitié d'un malheureux amant qui meurt, si toute espérance lui est ôtée.

J'ai cherché à calmer les transports du Chevalier. J'ai tâché de faire rentrer la raison dans son ame. . . . Non, ma sœur, non, m'a-t-il répondu, je n'écoute rien. Voyez Mademoiselle d'Orbessan. Peignez-lui mon désespoir. Qu'elle tremble pour moi, si elle consume son barbare sacrifice. Je n'ai pu lui refuser cette foible complaisance. Il étoit tard, & ma visite a été remise au lendemain.

Ah! ma chere Baronne, qu'elle conversation que celle que j'ai eue avec Mademoiselle d'Orbessan! Je suis sensible, m'a-t-elle dit, Madame, à la tendresse du Chevalier: il y a eu un temps où j'aurois cru assurer mon bonheur, en lui donnant ma main. C'étoit l'instant de

l'illusion, cet instant s'est évanoui. La vérité a pris la place de l'erreur. Je ne vais point employer le fard imposant d'une fausse dévotion, pour vous prouver que c'est avec joie que je me consacre à la retraite. Je respecte Madame de Castelli, & je dois la laisser lire dans mon cœur.

Trop tôt libre & maîtresse de mes actions, née avec une ame tendre, j'ai erré au milieu des précipices que les brillantes sociétés ouvrent sous nos pas. Plus curieuse d'enlever des conquêtes, que jalouse de les retenir, pour y réussir, j'ai sacrifié jusqu'à ma réputation. Eh! qui ne m'auroit cru criminelle? moi-même j'aidois à le persuader. De la jeunesse, quelques charmes m'attiroient des adorateurs; ma vanité en étoit flattée, ma coquetterie les enchaînoit, l'espoir les retenoit, & j'oubliois, pour les conserver combien il est dangereux de laisser prise au soupçon. Innocente en effet, mais

coupable en apparence, j'ai détesté le vice, & je n'ai pas rougi de m'envelopper de ses dehors.

Je ne vous cacherai pas, Madame, que le Chevalier est le seul homme qui se soit attiré mon estime. Je dirai plus, je l'ai aimé. Peut-être.... je l'aime encore. Funeste vanité, exemples pernicieux, vous l'avez emporté sur ce sentiment qui devoit faire mon bonheur.

Dans ce moment où le monde va me devenir étranger, il est juste que j'épuise la coupe de l'humiliation. Le croirez-vous, Madame? Ah! pardonnez. Ma chère Pauline. J'expierai ce crime. Remplie de tendresse pour votre beau-frère, séduite par votre époux, j'allois fuir avec lui. Ne me demandez point quel étoit mon but; c'étoit au moment de l'infamie que devoit s'ouvrir pour moi la route du repentir....

Suffoquée par ses larmes, Mademoiselle d'Orbessan s'est arrêtée.

J'ai saisi cet intervalle pour la consoler. Que ne lui ai-je pas représenté? l'amour du Chevalier, son désespoir : le retour de Castelli à la vertu....

Il n'est plus temps, Madame, m'a-t-elle répondu. J'ai donné l'exemple du vice. Je dois celui du repentir. Hélas! quel présent vais-je faire aux autels? J'y vais offrir un cœur dont les mouvemens..... Le Chevalier, sans m'en avertir, m'avoit suivie. Immobile à la porte du parloir, il n'avoit rien perdu de notre conversation. Il entre, il se précipite à deux genoux vis-à-vis la grille. Non, dit-il, non, vous ne consommerez point votre cruel sacrifice : s'il vous reste encore quelque humanité, vous ne me porterez point le coup de la mort. Vous m'aimez, vous êtes digne de moi, vous ferez mon bonheur.

J'avois été frappée de l'apparition subite du Chevalier : Mademoiselle d'Orbessan étoit consternée. Ah!

Madame, s'est-elle écrié, à quelle épreuve m'exposez-vous? J'ai voulu répondre. Pardonnez, ma chere Pauline, a-t-elle ajoûté: je sens toute mon injustice. Et vous, Chevalier, écoutez-moi.

Je ne vous ai point caché que je vous aimois, & quand vous en auriez douté, ce que vous venez d'entendre suffiroit pour vous en convaincre. Si ce seul sentiment pouvoit vous rendre heureux, je ne devrois sans doute pas balancer à recevoir votre main. Mais, Chevalier, la passion qui vous aveugle, doit m'éclairer sur les suites d'une alliance peu digne de vous. Plein de tendresse aujourd'hui pour votre amante, de quel œil regarderiez-vous demain votre épouie? Mille réflexions cruelles viendroient alors vous assiéger: elles empoisonneroient vos jours & les miens. Les soupçons dévorans, la crainte du blâme, l'horreur du mépris, enfanteroient bientôt le dégoût, & produiroient

les reproches : je les mériterois & ne pourrois les soutenir. Respectons les préjugés. Tremblons de braver le cri public. Le témoignage de ma conscience est tout pour moi, & n'est rien pour le monde. Plus je respecte votre honneur, plus je m'intéresse à votre repos.... Plus je vous aime, Chevalier, moins je dois consentir à notre union. Mon parti est pris. Je vais offrir à Dieu un cœur encore tout à vous. Je vais le prier d'éteindre une passion qui m'est chère pour m'embrasser de son amour; enfin je vais dans la retraite pleurer amèrement mes fautes & m'efforcer de les réparer. Si la victime que j'offre à mon Dieu n'est pas digne de lui, l'oubli de moi-même, le sacrifice de mes plus tendres desirs, ma résignation m'obtiendront sans doute le pardon que je lui demande, & la force de supporter avec constance les austérités auxquelles je me condamne. Adieu, Chevalier, vivez heureux..... oubliez-

moi..... puissent mes vœux.....
Tous les liens qui m'attachoient au monde sont rompus. Adieu, ma chère Pauline ; mes erreurs ont troublé votre repos , ma pénitence va me rendre votre estime.

Elle n'a pu en dire davantage : la grille s'est fermée , & nous sommes restés le Chevalier & moi dans la plus grande consternation.

J'ai fait entrer le Chevalier dans mon carosse. Il a gardé un morne silence. Je n'ai pu lui arracher que ces mots : *Que je l'estime ! qu'elle m'inspire de respect !* Le lendemain il est venu me voir de très-grand matin. J'abuse de votre amitié , ma sœur , m'a-t-il dit : mais j'exige pour dernière grace que vous m'accompagniez au Couvent de.... Il importe à mon repos que j'assiste à cette désespérante cérémonie. Si mes yeux ne sont pas témoins de mon malheur , je conserverai toujours l'espérance. Nous sommes partis. Il sembloit que Mademoiselle d'Or-

Orbeifan nous attendit pour prononcer ses vœux. Elle marchoit à l'autel, lorsque nous sommes arrivés. Je n'ai vu qu'humilité, résignation dans toute sa contenance. C'est une ame pure qui ne tient plus au monde.

Le Chevalier, tant qu'a duré la cérémonie n'a laissé échapper aucun soupir, aucune larme. Je l'observois. Allons, ma sœur, m'a-t-il dit; j'ai tout perdu, elle sera heureuse, je suis content. Depuis ce moment il conserve une tristesse qui n'a rien de rebutant. La raison & la philosophie pourront calmer son ame: mais il faudra plus d'un jour pour cicatrifer cette plaie. Mon époux ne quitte pas son frere: il n'épargne rien pour le distraire, & bientôt nous partons pour la campagne.

Madame Destournelles me rend de fréquentes visites. Ce n'est plus la même femme. L'exemple de Mademoiselle d'Orbeifan l'a frappée. Plus coupable qu'elle, quel moyen, dit-elle, lui reste-t-il pour faire oublier

blier sa conduite passée? En effet, si les imprudences ne s'expient que par l'abandon de soi-même, & par le sacrifice des plus chères affections de son cœur, quels supplices sont donc réservés aux crimes infructueux? Ce sont les réflexions, j'en suis édifiée. Quelle joie pour moi si tout ce qui m'a persécuté me présentait l'image de la vertu!

J'ai revu d'Effreville, & je ne l'ai pas revu sans émotion. Il ne m'a abordée qu'en tremblant. Vous concevez que j'ai évité toute explication: il n'a pas paru la chercher. Nous nous craignons tous deux. Mon triomphe me coûtera, mais il n'est pas douteux. Qui succombe n'ose combattre.

J'apprends à ma fille à balbutier, *je vous aime, ma chère Barronne, & j'ose me flatter qu'elle perpétuera ma reconnoissance & partagera l'amitié qu'a pour vous*

La Comtesse de CASTELLI.



L E T T R E L X V I I .

Madame la Comtesse de CASTELLI
à Madame la Baronne de FRÉVILLE.

De le.....

DEPUIS trois semaines nous sommes à la campagne. Castelli s'y plaît. Le tumulte de la Ville le fatigue. Il ne voit plus qu'insipidité dans les plaisirs des nombreuses sociétés. Satisfait au milieu d'une famille qui l'adore & qu'il aime, il oublie dans nos bras s'il est des amusemens moins solides, mais plus conformes au goût du siècle.

Si, chérir son épouse, aimer ses enfans, cultiver ses parens & ses amis, être bon, doux, compatissant, généreux, c'est ce qu'on appelle un Philosophe; cette philosophie me semble bien respectable; & mon époux, au risque du ridicule attaché à cette dénomination, la mérite dans toute son extension. La joie pure, les plaisirs innocens, ce rapport de goûts, de sentimens, de façon de penser, regnent au milieu

de nous , & font de notre château un séjour délicieux.

Il est indubitable que Madame Destournelles est revenue de ses égaremens : je n'ai pas lieu de douter qu'en nous quittant , elle ne se confine dans une clôture. Ce sont mes instances qui l'ont engagée à jouir conjointement avec nous des agrémens de la belle saison. Que je me fçais gré d'avoir pris sur moi de ne pas rompre avec elle ! Cette complaisance qui , je puis le dire sans vanité , est dans mon caractère & ne m'a coûté nul effort , a produit le meilleur effet. Ce n'est plus cette Madame Destournelles coquette , emportée , turbulente , vindicative & capable de tous les excès ; c'est une femme douce , modeste , réservée , qui déteste le peu de soin qu'elle a eu de sa réputation , & sans cesse se nourrit des grands préceptes de la Religion.

Que vous dirai-je de d'Effreville ? sa position est gênante , mais il la soutient avec une légèreté qui en

impose à tout le monde. Il anime nos jeux, il se rend l'ame de la société, il force le Chevalier à déridier son front : Sophie, l'aimable Sophie le seconde ; son époux a repris le ton qui convient à sa naissance, & nos jours s'écoulent dans la paix & sans aucun nuage.

Concevez ma joie, ma chere amie. Mes forces renaissent. Mon teint se colore. J'ose consulter mon miroir, moins par coquetterie que par envie de plaire à mon époux. Si quelque vanité est pardonnable, c'est celle qui est appuyée sur un motif aussi légitime.

J'ai parole de Castelli qu'à notre retour à Paris il me permettra d'aller passer quelques jours avec vous. Ma fille sera du voyage, je vous présenterai Sophie. Je goûte d'avance la joie que j'aurai lorsque je ferrerai dans mes bras Madame la Baronne de Fréville.

Vous seriez bien méchante, si vous doutiez de la tendre amitié de

La Comtesse de CASTELLI.



LETTRE LXVIII & dernière.

S O P H I E

à Madame la Baronne de FREVILLE.

De.....

AH! Madame.... Quelle nouvelle! Pauline..... Madame de Castelli..... Ma main tremble à vous annoncer ce malheur.

Nous appercevions avec joie la bonne intelligence rétablie entre M. & Madame de Castelli : chaque jour nous bénissions le Ciel de cet heureux changement. Pauline jouissoit tranquillement de son bonheur. Trop modeste pour se prévaloir de sa beauté, c'étoit à force de vertus qu'elle paroissoit prétendre à l'amour de son époux, & qu'elle sçavoit captiver l'estime générale. Heureuse, & au'après tant d'orages elle ne se voyoit entourer que des obstacles qui étoient chers; le rétablissement de sa santé ajoûtoit à ses charmes, & affermissoit le

calme de son ame. Une main désempérée... Projet barbare, quel voile vous a dérobé à nos yeux! Quoi! le repentir le plus apparent, les sentimens les plus vertueux. Quoi! la Religion!.... eh! ce n'en étoit que le masque. Il n'est point de crime dont l'hypocrisie ne soit capable.

Madame de Castelli n'a pas dû vous laisser ignorer sa nouvelle liaison avec Madame Destournelles. Les conseils de son époux, les avis de son beau-frere, nos représentations, rien n'a pu la distraire de recevoir chez elle cette rivale, & de lui accorder son amitié. Jamais action plus vertueuse n'a eu des suites plus funestes. Pauline, dans l'hypocrite Destournelles, croyoit retrouver l'ame tendre & pénitente de Mademoiselle d'Orbessan.

Madame Destournelles ne parloit plus que de mortifications. Elle ne réfléchissoit qu'avec horreur sur sa conduite passée; une retraite austère alloit ensevelir ses fautes & son repentir. Le parti en étoit pris, la retraite étoit arrêtée; Madame Lié

bault, cette femme que je ne nomme qu'avec frémissement, Madame Liébault venoit d'arriver dans une chaise de poste qui devoit conduire sa maîtresse au Couvent de....

Le cœur de Madame de Castelli saigne à cette nouvelle. Toute la société admire une résolution aussi sage. M. de Castelli lui-même en est étonné; mais il ne fait aucun effort pour la retenir. Il connoît le caractère de Madame Destournelles, il le redoute, & une voix intérieure semble l'avertir que de cette séparation dépend le bonheur de sa vie.

Cependant l'on se met à table. Le dîner est gai. On sert le fruit. Le régime que garde Madame de Castelli ne lui permet pas d'y toucher. Madame Destournelles lui offre, pour la dédommager, d'une sorte de conserve que vient de lui apporter Madame Liébault. Pauline en goûte. On quitte la table : il faut se séparer. Les adieux sont touchans. Madame Destournelles monte dans sa voiture en pleurant. Nous la voyons partir avec admiration. Ce moment est doulou-

reux pour Mme de Castelli , je la vois pâlir : ses yeux s'éteignent , ses jambes fléchissent elle tombe dans mes bras.

Jusques-là il n'y avoit rien que de naturel dans cet accident. La douleur produit ces effets sur une ame sensible ; mais bientôt Pauline revient à elle , ses couleurs reparoissent , sa vue s'enflâme & s'égare : ses membres s'agitent avec violence , sa gorge s'enfle , un feu brulant pénètre ses entrailles : elle nous implore , elle nous demande des secours , elle ne peut plus supporter ses souffrances.

Madame , à ce récit , vous partagez nos craintes. Que faire ? Quel soulagement apporter à des maux dont on ignore le principe ? Toutes les liqueurs spiritueuses ont été employées , mais inutilement. Enfin au bout de deux heures on s'est déterminé à envoyer chercher un Médecin à Paris. Il est arrivé ; il a examiné la malade ; Madame est empoisonnée. Empoisonnée ! ce mot a porté le désespoir dans nos cœurs. Représentez-vous un époux désolé , les cris d'un enfant , un frere ten-

dre, un amant, des amis, des domestiques effrayés.... Non, Madame, votre imagination ne pourra vous tracer ce tableau. Chacun de nous, sûr de son innocence, s'examinait encore intérieurement. Quelquefois l'imprudence.... on court aux remèdes. Pauline voit nos larmes au milieu de ses douleurs, elle nous adresse les paroles les plus tendres, elle nous console. C'est Pauline qui nous rend à l'espérance.

Les remèdes que vient d'administrer le Médecin, produisent l'effet le plus salutaire. Les douleurs cessent : la Nature semble se prêter aux efforts qu'on fait pour la soulager. On reconnoît évidemment la trace du poison : c'est beaucoup, mais on n'en distingue pas encore le principe. Eh ! qu'importe de quel poison l'on s'est servi pour consommer ce forfait ? le crime est réel, il n'est point un jeu cruel du hazard. Une main.... Sur qui pouvoient tomber nos soupçons ? Au comble de la douleur, étions-nous en état de réfléchir.

Deux jours s'étoient déjà écoulés dans l'incertitude. Chaque heure nous ramenoit de la crainte à l'espérance, & de l'espérance à la crainte. Une crise affreuse survient, elle absorbe toutes les forces, & nous annonce l'inefficacité des remèdes. C'est dans cet instant que M. de Castelli reçoit l'horrible billet que vous allez lire.

Pour le Comte de CASTELLI.

Infidèle ! j'aurois pu sur toi exercer ma vengeance : mais tu aurois méconnu la main qui te frappoit. Contemple ta victime , c'est ta perfidie qui l'immole. Pouvois-tu penser , l'âche , qui as craind d'être mon complice , qu'une femme qui avoit projeté le crime , n'oseroit l'effectuer ? Tu connois bien peu mon sexe : lorsqu'une fois il a franchi les bornes de la vertu , l'atrocité pour lui n'a plus de limites. Je pars. Tu peux me poursuivre : mais si tu aime la vie , tremble de me revoir.

Voilà donc le coup affreux que nous préparoit son hypocrisie ! la malheureuse ! elle fuit !... Le Ciel ne laisse pas de semblables crimes impunis. Cependant, si l'on en croit les rapports qui

sont venus, elle emporte ses biens & fuit avec l'infâme Liébault sous un ciel étranger. O Providence! que seroit la vertu, s'il n'étoit des remords pour les criminels?

Je frémis, Madame.... Hélas! que me reste-t-il à vous annoncer? Aurai-je la force de poursuivre? Il faut vous percer le cœur.

Quel moment! on nous annonce qu'il n'est plus d'espoir, que Pauline.... Nous courons tous.... elle nous voit.... Quelques larmes échappent de ses yeux. Il semble que son ame s'arrête pour nous parler. La Nature fait un dernier effort. Ah! Madame!.... quel spectacle! & l'on ne meurt pas de douleur?

J'ai bien lieu, nous dit-elle, de regretter la vie. J'étois heureuse; mes vœux étoient remplis. Tout ce que j'adore.... tout ce qui m'étoit cher.... m'aimoit.... m'estimoit.... il faut s'en séparer. Cher époux, vous aviez enfin rendu votre amour à Pauline.... Elle en étoit digne: elle oublioit dans vos bras ces instans cruels où elle avoit cessé de vous plaire. Sans doute je ne

204 LE MARIAGE DU SIÈCLE.

méritois pas mon bonheur. Ma fille n'a plus de mere.... conservez-lui cette tendresse que vous auriez partagée entre nous.... Mon frere.... Sophie.... d'Effreville.... Je ne vois plus.... bientôt... Castelli... résignons-nous. Ce moment n'est terrible que pour les cœurs coupables... Ne poursuivez pas ma mort sur M^{me} Destournelles.. je lui pardonne. Hélas! puisse le Ciel!... Vivez, cher époux, revoyez moi dans votre fille... Que sous les yeux de M^{me} de Fréville.... que par ses conseils.... elle apprenne.... Castelli, embrassez-moi..... O ma fille!... ô mon Dieu!....

N'exigez plus rien de moi, Madame; Pauline.... la mort errante autour d'elle. Non, ce moment ne sortira jamais de ma mémoire. Je succombe....

On ignore s'il n'en coûtera pas la vie à M. de Castelli & à son frere. M. d'Effreville est inconsolable. Aimable enfant, vous seule vous ne sentez pas la perte que vous venez de faire.

J'en suis convaincue, Madame; ce n'est pas dans le monde qu'il faut chercher le bonheur. SOPHIE.

F I N.



67083000





83

A/552

